

Arsène

LUPIN

Le secret d'Eunerville

Boileau-Narcejac



LE SECRET D'EUNERVILLE

Né à Paris (en 1906) où il habite, Pierre Boileau a fait ses études dans une école de commerce. Tout en exerçant les métiers les plus divers pour gagner sa vie, il écrit des contes et des nouvelles. Il remporte en 1938 le Prix du roman d'aventures avec Le Repos de Bacchus et se consacre alors à la littérature policière (La Pierre qui tremble, La Promenade de minuit, Six Crimes sans assassin, Les Trois Clochards, Les Rendez-vous de Passy, etc.). Collabore depuis 1950 avec Thomas Narcejac.

Né à Rochefort-sur-Mer en 1908, Thomas Narcejac, après des études universitaires, est professeur de lettres et de philosophie. Il vient à la littérature policière en pastichant les maîtres du genre (Chesterton, Agatha Christie, Conan Doyle, Maurice Leblanc). Il publie plusieurs romans maritimes (Une seule chair, Le Grand Métier, etc.) et plusieurs ouvrages de critique. Il remporte le Prix du roman d'aventures en 1948 avec La Mort est du voyage. Il collabore depuis 1950 avec Pierre Boileau.

Boileau et Narcejac ont publié sous leur double signature une vingtaine de romans dont la plupart ont été portés à l'écran : Les Diaboliques (Clouzot), Sueurs froides (Hitchcock), Maldonne (S. Gobbi), etc. Ils ont remporté en 1965 le Prix de l'humour noir avec Et mon tout est un homme. Boileau-Narcejac écrivent concurremment pour le cinéma, la radio et la télévision. Ils assurent la critique des livres policiers au Point et aux Nouvelles littéraires.

« Fans » depuis toujours d'Arsène Lupin, ils ont résolu de donner une suite aux aventures du légendaire héros de Maurice Leblanc. Le Secret d'Eunerville a obtenu le Prix Mystère de la critique.

Ayant jeté son dévolu sur les merveilles que contient le château d'Eunerville, Arsène Lupin y pénètre de nuit, mais à peine pose-t-il le pied sur la première marche de l'escalier qu'un signal d'alarme retentit...

Rien ne bouge, pourtant, et Lupin constate que châtelains et domestiques dorment du sommeil profond des drogués. Des « collectionneurs » comme lui l'ont-ils précédé ? Il aperçoit trois silhouettes qui s'éloignent, portant un long paquet, et s'élance à leur suite.

Les inconnus montent en barque, longent la berge, disparaissent. Des plaintes qui jaillissent du sol renseignent vite Lupin : sous ses pieds, il y a une carrière où le trio torture quelqu'un pour le faire parler.

Le château recèle-t-il donc quelque chose de plus précieux que ses œuvres d'art ? Un trésor fabuleux qui vaille que l'on torture, que l'on tue pour l'avoir ? Car il y aura bien des morts et encore plus de péripéties avant que le célèbre gentleman-cambrioleur découvre le *secret d'Eunerville*, pastiche exemplaire où revit tout le talent de Maurice Leblanc ressuscité avec un art consommé par Boileau-Narcejac.

ŒUVRE DE BOILEAU-NARCEJAC

Dans Le Livre de Poche :

A CŒUR PERDU.

BOILEAU-NARCEJAC

ARSÈNE LUPIN

*Le secret
d'Eunerville*

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

De nombreux exploits, de nombreux souvenirs d'ARSENE LUPIN ont failli demeurer ignorés. Heureusement, les manuscrits qui les relataient ont tout dernièrement été retrouvés dans la retraite que s'était ménagée le célèbre gentleman-cambrioleur, et mis au point par un de ses familiers.

C'est la première de ces nouvelles aventures

LE SECRET D'EUNERVILLE

que nous publions aujourd'hui, avec l'autorisation des héritiers de Maurice LEBLANC.

LE CHÂTEAU DE LA BELLE AU BOIS DORMANT

RAOUL D'APIGNAC reconnut, au sommet de la longue montée, les toits sombres des maisons d'Eunerville, et ses mains cessèrent de se crispier sur le volant. Devant lui, la campagne se déroulait, paisible. A sa droite, par échappées, il apercevait la Seine. A sa gauche, s'élevait une sorte de falaise obscure qui répercutait le ronflement de sa quarante-chevaux. Quatre heures depuis Paris, malgré une crevaision ! Raoul changea de vitesse, aborda le tournant d'Eunerville dans un crissement de pneus malmenés. Un instant, les rues endormies du bourg s'emplirent de tumulte. L'auto virait déjà dans un chemin de traverse et tanguait sur des ornières durcies par un été précoce. Raoul éteignit ses phares, coupa l'allumage, roula pendant quelques mètres dans l'ombre d'un bouquet d'arbres et stoppa.

Alors, en quelques gestes vifs, il se débarrassa

de ses lunettes, de sa casquette, de son cache-poussière, puis sauta à terre.

« Crebleu, murmura-t-il, ça fait du bien ! Tu dois avoir une drôle de touche, l'artiste ! »

Il toucha son faux col, tira sur son veston, bâilla. La lune, en son premier quartier, éclairait faiblement le sous-bois.

« En scène pour le 1 », reprit Raoul.

Il s'engagea dans un sentier qui escaladait une colline crayeuse, au faite de laquelle se découpait, sur le ciel plein d'étoiles, la silhouette d'un donjon démantelé. A mesure qu'il s'élevait, la Seine s'étendait, brillante, à peine ouatée çà et là de brouillard. Un peu en amont, sur la rive opposée, quelques lueurs clignotantes signalaient Tancarville. Honfleur était là, derrière l'éperon bizarrement coiffé de ce donjon en ruine. Raoul grimpait sans effort. Il atteignit le mur d'enceinte à demi effondré, se coula dans une cour intérieure et alluma par deux fois son briquet. Au fond de l'obscurité qui baignait le pied de la tour, une autre flamme minuscule jaillit deux fois. Raoul attendit et, bientôt, une silhouette surgit près de lui.

« C'est vous, patron ? »

— En chair et en os.

— Vous deviez arriver hier au soir ?

— J'ai été retardé. Un duel, un déjeuner à l'ambassade d'Angleterre, le vernissage de la Galerie Mocquet... Noblesse oblige, mon cher. Tu dois le savoir ! »

Raoul saisit le bras de son compagnon ; sa voix se fit plus dure.

« Et toi, pendant ce temps, tu as eu peur, hein,

conscrit ! Tu t'es dit : « Le patron hésite. Il « trouve le morceau trop gros. Il va caner. » Avoue que tu n'aurais pas été fâché si j'avais renoncé ! Honnête homme, va !

— Je vous assure, patron...

— Mais bien sûr, mon petit Bruno. Tu n'as jamais tremblé une seconde. Tu n'as jamais pensé : « Le patron va trop fort. Un de ces « matins, il se fera cueillir, et nous finirons nos « jours sur la paille humide. »

Il éclata d'un rire jeune, frais, et Bruno, intimidé par l'énergie prodigieuse qui émanait de Raoul d'Apignac, sourit à son tour.

« C'est vrai, murmura-t-il. Quelquefois, j'ai des doutes. »

La main se referma sur son bras comme un piège d'acier.

« Je t'interdis de douter. Même si je disparaissais... un jour, un mois, un an, peu importe... Je serais encore là, tu entends ?... Près de toi... Il ne pourrait rien t'arriver... Allez, marche, mon petit. Fais-moi les honneurs du propriétaire... Je vous suis, Monseigneur. »

Subjugué, Bruno se dirigea vers le fond de la cour.

« Attention à la porte, patron. Il faut se baisser... Et maintenant, il y a quatre-vingt-onze marches. »

Il alluma une torche électrique dont il promena le rayon sur les vieilles pierres.

« Fichtre ! dit Raoul. L'endroit est coquet. Un peu rustique peut-être. »

Il grimpa allégrement devant Bruno dont le souffle s'accélérait.

« Au rapport, pioupiou. Combien d'hommes au château ?

— Trois, dont un semble très vieux, une sorte de gardien, de majordome...

— Les deux autres ?

— Dans la force de l'âge. Le propriétaire et son chauffeur.

— Ensuite ?

— Pas si vite, patron !... Je ne sais pas en quoi sont vos jambes, je ne peux plus vous suivre... Il y a une cuisinière, quarante à cinquante ans, et deux gamines. Enfin, une jeune fille et une gamine... Dix-sept et douze ans, à peu près.

— Les deux sœurs ? Les enfants du châtelain ?

— Oh ! non, certainement pas. La fille, oui... Mais la gosse serait plutôt une parente du vieux. Elle est tout le temps dans ses jambes.

— Pas de châtelaine ?

— Non. Je pense que l'homme est veuf.

— Et où couche tout ce monde-là ?

— Au premier étage, le châtelain et la jeune fille, dans la partie centrale... Le chauffeur et la cuisinière — sans doute le mari et la femme — dans l'aile gauche... Et le vieux et la gamine dans un petit pavillon isolé...

— A la bonne heure, dit Raoul en prenant pied dans une vaste salle au plafond à moitié effondré. On fera quelque chose de toi.

— Mon quartier général », plaisanta Bruno.

Il éclaira les couvertures, jetées sur les dalles, et les reliefs d'un repas. Puis, enflant la voix à la manière d'un guide, il poursuivit :

« Le chemin de ronde s'ouvre... »

Raoul lui enleva des mains la lampe électrique qu'il éteignit.

■ Doucement, petit... Pas d'éclairage intempestif... Tu as la lorgnette ?

— La voici. ■

Raoul d'Apignac passa sur le chemin de ronde, s'orienta. Le château d'Eunerville se trouvait sur sa droite. Il en repéra tout de suite la masse imposante, les toits compliqués que le clair de lune argentait. Il régla la lorgnette, regarda un long moment.

« Qu'est-ce qui brille, là-bas, à gauche de la grille ?

— C'est le puits, dit Bruno. Il y a un puits dans l'épaisseur du mur. Vous voyez sans doute le seau, sur la margelle. ■

Raoul, les sourcils froncés, poursuivait son examen.

■ Y a-t-il des chiens ?

— Rien qu'un bouledogue, qui accompagne toujours la jeune fille.

— On le lâche, la nuit ?

— Non.

— Tu es sûr ?

— Je l'aurais vu. Je vous affirme qu'il couche dans la maison. »

La voix mollit imperceptiblement.

« Allons, grommela Raoul, je vois que tu as encore peur. Qu'est-ce que tu crains ?

— Rien... Seulement, j'aimerais mieux qu'on en finisse ce soir. Quand je pense qu'il faudra recommencer !

— Capon ! Si je te laissais faire, tu emporterais n'importe quoi, hein ? Sans même choisir... On

tape dans le tas et on file avec l'argenterie et les bijoux, comme un monte-en-l'air... Sapristi, mais pour qui me prends-tu?... Je suis un collectionneur, moi. Voilà plus de trois semaines que j'étudie cette affaire, que je la figrole, que je la mets au point. J'ai été jusqu'à enquêter au ministère des Beaux-Arts. Et sais-tu ce que j'ai appris, ■■■ ministère des Beaux-Arts?... Que l'on ■ des doutes sur l'authenticité de certains morceaux. Le Nattier est probablement faux... Le secrétaire signé Percier-Fontaine ne serait qu'une imitation... J'ai eu en main le rapport de l'expert; ça te la coupe, blanc-bec! Un rapport détaillé, avec un plan, car l'Etat a failli acheter le château... Veux-tu que je te dise où se trouve la vitrine des médailles?... Au fond de la galerie... Et la collection des estampes?... Juste au centre, ■■■ face du Fragonard et du La Tour. Voilà comme on travaille, quand on ■ du goût pour la peinture et pour l'escalade. ■

Le visage de Raoul, penché vers celui de Bruno, exprimait une audace tranquille, relevée d'ironie. Raoul passa son bras autour des épaules du jeune homme.

■ Vois-tu, bébé, quand on s'appelle Arsène Lupin, on choisit, on sélectionne. On ne se contente pas de rossignols, comme les milliardaires américains. Je visite d'abord. Je prélève ensuite. ■

Il souriait, calme, tellement sûr de soi que Bruno s'écria :

■ Eh bien, allons-y, patron! ■

Raoul le retint contre lui.

■ Il est temps encore, mon petit. Si tu préfères l'autre vie, si tu veux être le bon jeune homme

qui pousse la voiture de la douairière et qui fait la quête à la messe de Saint-Hubert, tu es libre.

— Non, patron ; ce que j'en disais...

— Quand on a la chance, comme toi, d'être un vrai gentilhomme, je comprends qu'on hésite.

— Je n'hésite pas, je vous assure. ■

Alors, avec une force contenue qui enveloppa Bruno comme un fluide, Raoul murmura :

■ Dans ce cas, c'est bien. Allons ! ■

Ils descendirent rapidement l'escalier et coupèrent à travers une sorte de lande où ne poussait qu'une herbe rare, desséchée par le soleil. De temps en temps, des nuages passaient, les enveloppant d'ombre.

■ C'est le vieux, j'imagine, qui ferme la grille et pousse les verrous.

— Oui.

— Et il fait sa tâche en conscience ?

— Lui ? Il fermerait plutôt deux fois qu'une. J'ai eu tout le temps de l'observer, vous pouvez ■■ croire.

— Est-ce qu'il vient beaucoup de monde, ■■ château ?

— Personne, à part quelques fournisseurs.

— Ceux du château... est-ce qu'ils sortent ?

— Le châtelain, oui. Il part régulièrement en auto, avec son chauffeur. Les autres ne bougent guère. »

Les deux hommes poursuivirent leur route en silence. A la dérobée, Bruno examinait Raoul. Celui-ci, en costume de ville, une fleur à la boutonnière, semblait sortir de quelque hôtel du faubourg Saint-Germain. Cette promenade nocturne, en compagnie de ce dandy, était quelque chose de

si ahurissant, de si fantastique, que Bruno se passa la main sur les yeux. Non, la scène était bien réelle. Le château d'Eunerville était là, devant eux, hérissé de cheminées, de girouettes, de paratonnerres.

■ Renaissance, dit Raoul. Joli morceau. J'aime moins cette aile Louis XIII. ■

Ils longèrent le mur qui aboutissait à la grille monumentale et découvrirent le puits, un ancien puits qui était logé dans l'épaisseur de la muraille, de telle sorte qu'on pouvait l'utiliser de l'intérieur comme de l'extérieur. Une herse de fer le séparait en deux. Raoul n'hésita pas. Il grimpa sur la margelle et, du bout des doigts, tâta le sommet du mur. Alors, avec une souplesse étonnante, il s'enleva ~~un~~ bruit, disparut de l'autre côté. Un sifflement léger avertit Bruno que la voie était libre et le jeune homme, à son tour, franchit l'obstacle.

■ Pas de bobo ? souffla Raoul.

— Non, patron. ■

Ils apercevaient mieux, maintenant, la disposition des bâtiments. Au fond d'une très vaste cour s'étendait le corps du logis, flanqué de deux ailes qui s'avançaient vers la grille comme les deux côtés d'un rectangle. La cour d'honneur, avec ses gros pavés luisants, ressemblait à un étang paisible. Raoul quitta l'abri du mur et parut en pleine lumière.

■ On va nous voir, murmura Bruno.

— Et après ? Nous n'avons pas de mauvaises intentions. Nous venons visiter les collections en touristes. ■

Raoul se dirigea vers le perron.

« Passons plutôt par l'office, reprit Bruno.

— Par l'office ! Comme l'épiciier ou le garçon boucher ! Voyons, mon garçon, un peu de tenue. La tête haute, Bruno. N'oubliez pas votre rang. Ni le mien. Vous êtes avec un d'Apignac. ■

Il eut ce rire gamin qui troublait toujours son compagnon, fit claquer ses doigts avec désinvolture et gravit les marches. Ses mains effleurèrent une seconde la serrure.

■ Pas d'objection », dit-il.

L'instant d'après, ils étaient dans le vestibule et Raoul serrait son passe-partout dans sa trousse.

« Tiens-moi par l'épaule », chuchota-t-il.

Lentement, un pas après l'autre, ils s'aventurèrent dans le noir, au milieu d'un silence solennel. Ils n'entendaient même pas l'obscur travail des vers dans les vieilles boiseries. Tout dormait d'un sommeil épais, un peu humide. Raoul s'arrêta et, se penchant à l'oreille de Bruno :

■ Attention ! Voici l'escalier. »

Il posa le pied sur la première marche, sentit qu'elle fléchissait légèrement et, tout à coup, à une distance qui paraissait infinie, un timbre grêle se mit à vibrer, insistant.

■ Crebleu ! fit Raoul. Une sonnette d'alarme ! ■

Ils écoutaient, figés. Là-haut, le timbre faisait toujours retentir sa stridulation étouffée, semblable à la sonnerie d'un minuscule réveil.

■ Partons ! balbutia Bruno.

— Tais-toi donc, imbécile ! ■

Le cerveau de Raoul fonctionnait à toute vitesse. Les muscles tendus, les poings serrés, il réfléchissait, tandis que le signal, impitoyablement, grelottait à travers l'étendue des pièces silencieuses.

■ Partons ! répéta Bruno.

— Tu veux te faire tirer comme un lapin ? dit Raoul, d'une voix froide.

— Mais... on va venir.

— Pas encore. Ils sont plus effrayés que toi. Avant qu'ils se décident... »

Raoul alluma sa lampe électrique, la braqua vers la porte du vestibule.

■ Tu vas attendre sur le seuil. Sur le seuil, compris ?... D'en haut, personne ■■ peut te voir. Au premier nuage, tu te glisseras le long des murs jusqu'■■ puits d'où tu feras le guet. Si tu aperçois quoi que ce soit d'anormal, imite un cri quelconque, et file.

— Le cri de la chouette ?

— Si tu veux. Je te rejoindrai au donjon.

— Mais, vous, patron... le chien ?

— Je m'en charge. Allez ! Dépêche-toi ! ■

Bruno, en quelques bonds, gagna l'extrémité du vestibule. Raoul éteignit. La sonnette vibrait ■■■■ arrêta, obsédante. Mais rien ■■ bougeait. Le chien n'aboyait pas. Si quelqu'un avait marché, à l'étage, les parquets anciens auraient certainement grincé. D'ailleurs, le châtelain aurait allumé, s'il avait été brusquement tiré de son sommeil. Logiquement, quelque chose aurait dû se produire. N'importe quoi. Un bruit... Mais pas ce silence effrayant que l'appel obstiné du timbre rendait encore plus terrible.

Raoul gravit l'escalier avec d'infinies précautions. Où était le chien ? N'allait-il pas brusquement surgir et sauter à la gorge de l'intrus ? Quel guet-apens était tendu dans ces pièces du premier où la sonnette menait son vacarme menu et opi-

niâtre ? Raoul s'essuya le visage. C'était folie de continuer ! Il continua, les épaules un peu voûtées, s'attendant, à chaque seconde, à recevoir en pleine figure une décharge de chevrotines. Ses mains rencontrèrent une porte, puis une autre. Le palier était vaste ; cette exploration aveugle n'en finissait pas.

■ Allons, marquis, ricana Raoul. Face à l'ennemi et le sourire aux lèvres ! »

Il ralluma sa lanterne sourde, en promena le rayon autour de lui, dans toutes les directions. Le palier était désert. Une rage froide s'emparait peu à peu de Raoul. La sonnette résonnait dans son crâne, dans ses nerfs. Il marcha, en faisant claquer ses talons, vers la porte derrière laquelle grésillait le signal, et ouvrit. Le rayon lumineux découvrit un lit immense, remonta vers l'oreiller et s'arrêta sur un visage immobile et livide.

■ Diable ! Il n'est pas beau, le client. »

L'homme était chauve, avec d'énormes sourcils roux qui cachaient à demi ses yeux clos et lui donnaient une extraordinaire expression de dureté. Raoul s'avança.

■ Vous permettez, mon prince ? ■

Il rabattit le drap, découvrant une poitrine velue, et soudain, il éclata de rire, à en perdre la parole. Toute sa tension nerveuse se libérait d'un coup. Il dut se tenir le flanc.

■ Excusez, bafouillait-il, tout en pressant sur le bouton d'une lampe de chevet. Souffrez que je me présente : Raoul d'Apignac, vieille noblesse gasconne... Connaissez pas ?... Et Arsène Lupin, ça vous dit quelque chose ?... Cette sonnette d'alarme est bien gênante, n'est-ce pas ? Nous pour-

rions peut-être la faire taire... Non, ~~non~~. Ne vous dérangez pas, cher ami. Une sonnette d'alarme, pensez si j'ai l'habitude... Là ! Ça va mieux... Ainsi, nous refusons de nous réveiller pour ne pas déranger ce bon Lupin ! »

Maintenant que la sonnette avait cessé de vibrer, ~~sa~~ voix résonnait d'une manière étrange dans la pièce, et Raoul, instinctivement, baissa le ton :

« Mais, si nous ne ~~vous~~ réveillons pas, pourquoi ~~un~~ tel dispositif ? Pas très logique. »

Du pouce, il souleva la paupière du dormeur.

« Narcotique... Je vois. On a des chagrins intimes. On veut tout oublier. »

Il badinait, mais ses yeux fouillaient la chambre, notaient chaque détail : les peaux d'ours sur le parquet, les meubles de style, le chronomètre en or sur la table de nuit, près d'un gros portefeuille en cuir de Russie. Il ouvrit le portefeuille.

« Non, non. Je n'abuserai point de votre hospitalité. D'ailleurs, l'argent ne m'intéresse plus. »

Il trouva des cartes de visite, des lettres, des papiers, ~~son~~ nom de Hubert Ferranges.

« C'est gentil, Hubert, fit-il, ~~en~~ regardant le gros homme aux sourcils farouches. Les Hubert sont, ~~en~~ général, de caractère facile et d'humeur affable. »

Il reposa le portefeuille et ouvrit le tiroir de la table de nuit.

« Ils sont accueillants et gais, poursuivit-il, ~~en~~ sortant du tiroir ~~un~~ énorme revolver, un Smith et Wesson à canon court. Mais ils sont quelquefois cachottiers et il vaut mieux être leur ami que leur adversaire... Que diable voulez-vous faire de ce joujou, mon bon ami ? La chasse est fermée et

Guillaume¹ ne nous a pas encore déclaré la guerre. »

Il remit l'arme dans le tiroir, se retourna vers la porte entrouverte, écouta un moment.

« Tu n'as rien entendu, Hubert ? J'avais bien cru... »

Il éteignit la lampe de chevet. Était-ce Bruno qui avait poussé un cri ? Il eut l'intuition brutale, aiguë, aveuglante, qu'il n'était pas seul dans le château, qu'un autre visiteur se déplaçait quelque part dans les ténèbres des couloirs et des chambres. Quelqu'un qui avait pris la précaution, avant de s'aventurer dans la place, de droguer tout le monde, du châtelain aux domestiques.

■ Bouge pas », souffla-t-il.

Silencieux comme une ombre, il regagna le palier, se pencha sur la rampe de pierre, mais il n'entendit que le sang qui bruissait dans ses artères. Il ralluma sa lampe électrique et ouvrit la porte d'une autre chambre. Il se rejeta en arrière. Le chien... le bouledogue...

L'animal, allongé sur le ventre, le museau entre les pattes, ne faisait pas un mouvement. Raoul se baissa, lui gratta la tête, entre les oreilles.

■ Bon toutou, il a reconnu le monsieur ! »

Sous la paupière légèrement congestionnée, la prunelle dilatée était fixe. Le chien, assommé par la drogue, était resté dans la position du guet, les babines découvrant les crocs. Raoul se releva, promena son faisceau lumineux sur les murs, le tapis, le guéridon, le lit et, pour la deuxième fois, il demeura saisi. Un sourire incrédule erra sur ses

1. Guillaume II. L'action se déroule en juin 1914, comme le montre la suite de ce récit. (*Note de l'éditeur.*)

lèvres. Il fit trois pas, s'arrêta, émerveillé. La lueur bleutée de la lampe éclairait un visage charmant, blotti au creux d'un nid de cheveux blonds. Quel âge avait-elle ? Dix-sept ans, selon Bruno. On lui en aurait donné quinze à peine. Les cils bruns étaient délicatement baissés et Raoul avait l'impression qu'ils allaient soudain se soulever et que deux grands yeux violets allaient se poser sur lui et le regarder avec amitié. Un bras blanc avait glissé et pendait, le long du drap. Raoul, fasciné, restait penché au-dessus du lit.

« Lupin ! soupira-t-il. A ton âge ! »

Il essayait de plaisanter, mais une émotion puissante faisait trembler sa voix. Se pouvait-il qu'après tant d'aventures, tant de rencontres...

« Voyons, Lupin ! tu vois bien que c'est une petite fille ! »

Un parfum subtil montait de l'oreiller. Jamais Raoul n'avait contemplé tant de fraîcheur, de jeunesse et de grâce. Timidement, il avança la main.

« Jeune fille inconnue, murmura-t-il, vous êtes belle. J'aimerais, en ce moment, passer dans votre rêve. »

Et il ajouta aussitôt :

« T'as l'air malin, marquis. Tu peux roucouler, avec tes cheveux qui grisonnent et tes pattes d'oie, au coin des yeux. »

Troublé, il ne pouvait détacher son regard du radieux visage. Enfin, n'y tenant plus, il s'inclina.

« A genoux, Lupin, devant l'innocence et la vertu. La Belle et la Bête ! »

Il prit la main de la jeune fille, la porta à ses lèvres, puis, ayant éteint sa lampe, à reculons, doucement, il sortit de la chambre.

« Si je rencontre la brute qui s'est permis !... »

Car il était impossible d'en douter, un autre était dans le château. Un collectionneur, lui aussi ! Mais comment avait-il réussi à tromper la vigilance de Bruno ?... Le puits, parbleu !... N'importe qui pouvait, en passant, jeter un narcotique dans le seau. Et maintenant, le bandit devait faire son choix, dans la galerie...

Raoul suivit le corridor qui, s'amorçant sur le palier, conduisait à l'aile droite. La clarté grisâtre qui filtrait à travers les hauts volets suffisait à diriger ses pas. Par où l'inconnu était-il entré ? Probablement par une cave ou par l'office, puis par un second escalier, puisque la sonnerie d'alarme n'avait pas fonctionné. Il devait connaître tous les détours de la demeure.

La galerie s'ouvrait à l'extrémité du couloir. Raoul éclaira la porte à deux vantaux, tourna brusquement la poignée. Les gonds grincèrent, désagréablement. Déjà, la lanterne fouillait dans les profondeurs de la galerie. Personne !

Raoul s'aventura dans l'immense salle et, sur-le-champ, oublia toutes ses inquiétudes. Quelles merveilles s'offraient à lui, à mesure qu'il avançait !

« Mais il faudrait des heures, pour évaluer tout cela !... Ce Mantegna !... Et ce Largillière !... Par contre, ce saint Jean-Baptiste, signé Vinci, me paraît plus discutable... Je comprends qu'on soit un peu sceptique, aux Beaux-Arts. »

Il braqua sa lanterne sur une console, allumant des reflets précieux.

« Ah ! Voici le fameux ciboire... et le reliquaire du xv^e. »

Le sentiment de sa puissance l'exaltait. De son appartement de Paris, il avait tout combiné, sans rien voir, simplement en consultant des catalogues et des cartes. Et maintenant, il était le maître de ces richesses. Un geste de lui, et elles s'en iraient vers de nouveaux destins plus dignes d'elles.

Il sursauta soudain. Cette fois, pas d'erreur possible. C'était bien le cri de la chouette. Il tendit l'oreille et, une nouvelle fois, il perçut le cri, nettement appuyé. Bruno, là-bas, devait avoir aperçu le mystérieux visiteur.

Raoul colla son visage à la fenêtre la plus voisine et sursauta à la vue du spectacle ahurissant qui s'offrait à lui, à travers les lattes obliques des volets. Trois ombres traversaient la cour, en direction de la grille. Elles semblaient venir de l'aile gauche du château et se déplaçaient rapidement. L'une d'elles marchait en tête ; les deux autres portaient un long paquet : une forme humaine enroulée dans une couverture. Raoul sentit que son crâne se couvrait de sueur. Tonnerre ! Pendant qu'il était en train de contempler les collections, les autres enlevaient...

Il s'élança dans le couloir, poussa la porte de la chambre d'Hubert Ferranges. Le châtelain dormait paisiblement. La petite, alors ?... Non, elle reposait, le bras toujours abandonné. Alors qui ?... Un domestique ?...

Il dévala l'escalier, traversa le vestibule. Le groupe disparaissait dans l'ombre du mur, près de la grille. Raoul referma la porte derrière lui. Un nuage répandait sur la cour une obscurité propice. Il prit son élan.

Les trois hommes, au lieu de sortir sur la route, longeaient maintenant la grille. Dépassant l'aile droite, ils s'engagèrent dans le parc. Raoul les perdit tout de suite de vue, mais il lui était facile de les repérer au bruit de leurs pas. A son tour, il dépassa l'angle du château, s'orienta parmi les buissons et les arbres. Il revit les mystérieux inconnus comme ils quittaient la propriété par une petite poterne. Derrière eux, il traversa un sentier, s'enfonça dans un boqueteau qui s'inclinait vers la Seine. Il n'y avait pas de route de ce côté. Seulement le fleuve.

« Pourvu qu'ils ne filent pas en bateau ! »

Le sol accélérât sa pente et, brusquement, le boqueteau prit fin. Au-delà de la lisière, commençait une déclivité sur laquelle il était impossible de s'aventurer sans risquer d'être découvert.

« Ils vont traverser », pensa Raoul.

Il entendit le heurt d'une rame sur le plancher d'une barque, puis le cliquetis d'une chaîne et il aperçut, se propageant sur l'eau brillante, l'ondulation d'un remous. Presque aussitôt, l'embarcation se détacha du bord. Un homme godillait, suivant le courant : une silhouette massive, une tête carrée, rentrée dans les épaules. Un autre homme était assis à l'avant. Il semblait petit et contrefait. Le troisième se tenait penché sur le fond du bateau.

Raoul poussa un soupir de soulagement. La barque ne traversait pas ; elle longeait simplement la rive. Un témoin l'eût-il aperçue qu'il ne se fût pas étonné. En juin, les honnêtes pêcheurs ne manquent pas, qui vont rejoindre leurs emplacements avant l'aube.

Raoul avança par un chemin étroit qui serpentait à flanc de colline. De temps en temps, le canot disparaissait derrière une touffe de verdure ou une levée de terre. Mais il ne tardait pas à reparaitre, masse sombre qui se détachait nettement sur la nappe argentée du fleuve. Le chemin s'élevait de plus en plus et la distance augmentait entre Raoul et l'embarcation.

« J'ai peut-être eu tort, se dit-il. N'aurais-je pas dû intervenir sans attendre ? »

Là-bas, le bateau approchait d'un groupe de trois saules, dans l'ombre desquels il s'enfonça peu à peu. Raoul courut, puis s'arrêta.

■ Ah ! ça, mais... qu'est-ce qu'ils fabriquent ? »

La barque ne reparaisait pas.

Décontenancé, il fit quelques pas, ■ arrêta de nouveau, tendant le cou. Et, brusquement, il étouffa un juron. Se dégageant lentement du couvert des trois arbres, le canot venait de reparaitre. Mais il était vide. Totalement vide. Il s'immobilisa bientôt, tirant sur son amarre.

Les hommes ? Où étaient-ils passés ? Ils n'avaient pas pu débarquer puisque la rive était à pic. Les saules prenaient racine dans le flanc même de la colline et dominaient la Seine d'assez haut. Abandonnant le sentier, Raoul s'avança jusqu'à l'endroit où le plateau dévalait avec raideur vers le fleuve. De ce poste d'observation, il distinguait nettement, à travers les branches, la pâle scintillation de l'eau.

« Qu'est-ce que c'est que cette diablerie ? » murmura-t-il.

A supposer même que le mystérieux trio ait réussi à mettre pied à terre, où était-il ensuite

passé ? La berge abrupte s'étendait sur une centaine de mètres, nue, lisse comme la main, vaguement luisante sous la lune. Et qu'était devenu le corps ? Si on l'avait jeté à l'eau, Raoul n'aurait pas manqué d'entendre le bruit du plongeon. Alors ? Les trois hommes et leur victime ne pouvaient se trouver ailleurs qu'au pied de ces trois saules et pourtant Raoul était certain que leur feuillage ne dissimulait personne. Il longea lentement le bord du plateau, hésitant sur la conduite à suivre. S'il tentait de descendre jusqu'au fleuve, il risquait d'essuyer le feu des inconnus, à qui il offrirait une cible merveilleuse. Et d'abord, à quoi bon contempler de plus près ce bateau vide.

Il s'assit sur une large pierre plate formant surplomb. La barque n'était pas à plus de cinquante mètres ; il voyait distinctement le reflet de sa chaîne et une petite flaque entre les planches.

Son sang se figea soudain. Une plainte venait de s'élever, près de lui, une sorte de cri étouffé. Il tourna la tête. Personne ! Aussi loin que le regard pût s'étendre, le plateau était désert. Le vent, peut-être ?... Non. Il n'y avait pas un souffle de brise.

■ Décidément, tu me fais pitié, marquis. Déjà des bourdonnements d'oreilles... Quoi ? »

Le cri retentissait encore, long, douloureux, plein d'une inexprimable angoisse, et Raoul sauta sur ses pieds. Était-ce possible ? Le cri ne provenait pas des arbres. Il était beaucoup plus proche. Il semblait sortir de la terre. Un gémissement d'âme en peine.

« Pas de ça, Lisette. Je ne vais tout de même pas me mettre à... »

Un murmure de voix, maintenant. L'impression fut si forte que Raoul fit une brusque volte-face. Une peur sournoise, qu'il ne pouvait pas maîtriser, commençait à lui tordre les nerfs. Au cours de son aventureuse existence, il avait affronté bien des périls, mais peut-être ne s'était-il jamais trouvé dans une situation aussi étrange.

« Assez, supplia la voix. Assez !... Au secours !... »

Elle paraissait lointaine, perdue au fond d'un espace irréel, comme une voix au bout d'un fil de téléphone, et en même temps, elle était là. Elle naissait dans l'air, inexplicablement.

« A moi ! hurla-t-elle. Arrêtez ! Arrêtez ! »

Raoul, pâle, les poings serrés, tournait sur lui-même, les tempes moites. Un râle affreux flotta, au ras du sol, et aussitôt, une autre voix, rude, brutale, s'éleva :

« Parle, et vite ! Sinon !... ■

Alors, la lumière se fit dans l'esprit de Raoul.

« Eh bien, vrai, j'y ai mis le temps ! ■

Courbé sur la pente, marchant presque à quatre pattes, il se mit à descendre, lentement.

« C'est bien décidé ?... Tu ne veux pas parler ?

— Non.

— Vas-y, Grégoire ! »

Un cri de bête sortit d'un groupe de roches basses.

« Parfait, dit Raoul. Nous y sommes. ■

Il écarta quelques ronces du pied, s'accroupit. Une crevasse béait, dont il éclaira l'intérieur avec sa lampe électrique. Parbleu ! Un puits d'aération. Il devait y avoir une carrière.

« A moi, supplia la voix.

— Tu peux toujours crier... Alors, non ?... Continue, Grégoire. »

Collé aux roches, Raoul ne perdait plus un mot de l'effroyable interrogatoire qui se déroulait au-dessous de lui. Et les événements se recomposaient dans sa tête avec une logique, une précision qui l'accablaient et l'emplissaient d'horreur. Les habitants du château drogués... l'assaillant, appliquant un plan mûrement établi et enlevant un domestique... la barque gagnant l'entrée de quelque galerie abandonnée... Et maintenant, la torture... Et demain, un cadavre pourrissant, dont se chargeraient les rongeurs.

« Assez, gémit la voix. Assez... Je vais parler. »

Raoul, la tête plongée dans l'ouverture, faisait corps avec la colline. Il respirait un air fade, sentant le moisi. Mais il y avait aussi une autre odeur, qu'il reconnût bientôt en frissonnant, une odeur de brûlé.

« Dépêche-toi, et ce sera fini.

— Donnez-moi à boire.

— Parle d'abord.

— A boire.

— Je te préviens. On va recommencer... Vas-y, Grégoire ! »

De nouveau, l'épouvantable cri. Raoul mâchait des jurons, et ses ongles entraient dans ses paumes. Il y eut un silence, en bas, puis la voix rude reprit :

« Je crois qu'il est évanoui... Grégoire, la gourde. »

Raoul bondit en arrière. Il n'était pas trop tard. Avec un peu de chance et en jouant sur l'effet

de surprise... Un contre trois, c'était presque trop facile. Il bondissait sur la pente. Et, déjà, ce n'était plus le seul désir d'arracher le prisonnier au supplice qui l'animait. Il comprenait que le vieux château d'Eunerville devait renfermer, outre ses collections, quelque prodigieux secret. Or, ce secret, il se promettait bien... Il courait, maintenant, sur un ressaut pierreux surplombant la Seine, et il se répétait tout bas, comme si sa volonté avait assez de force pour pénétrer, à travers la terre, jusqu'au cerveau du moribond : « Résiste, l'ami... Résiste seulement cinq minutes et je te sauve... Tiens bon ! C'est moi, Lupin. J'arrive ! »

Les saules étaient là, presque sous ses pieds. Il se suspendit à l'arête, sentit les plus hautes branches qui lui effleuraient les mollets. Il ouvrit les doigts, s'effondra à travers le feuillage, rebondit, s'accrocha une seconde, le temps d'apercevoir, sous lui, une berge étroite, vaseuse, et la chaîne du bateau. Déjà, il retombait, se recevait avec souplesse sur un terrain élastique. Il n'éprouva aucune surprise en découvrant l'orifice d'un souterrain qui plongeait au cœur de la falaise. Un coup de lanterne sourde : les rails rouillés d'un Decauville. Autrefois, des péniches devaient accoster, charger directement. Bon, il n'y avait qu'à se laisser guider.

La plus élémentaire prudence commandait à Raoul de ne pas se servir de sa lampe, et il trébuchait sur les traverses. La même pensée obsédante battait dans sa tête : « Pourvu qu'il se taise ! » Il s'arrêta pour écouter. Rien qu'un silence moite, insoutenable. Il songea que, sous

la terre, les bruits se propagent d'une manière capricieuse. Peut-être était-il encore très loin des trois bandits. Allons ! C'en était fait. Il arriverait trop tard. Il buta dans une tige métallique, faillit tomber. Une fraction de seconde, il alluma. Malheur ! Il y avait un embranchement, un aiguillage. Impossible de savoir. Il prit à droite. Et, tout à coup, au fond de la nuit, une petite lueur rouge apparut, grandit. Raoul avança plus lentement, devina un second aiguillage. La voie de gauche, après un détour, rejoignait celle qu'il avait suivie, et les rails traversaient une sorte de vaste salle en rotonde dont les reflets d'un amas de braises découvraient vaguement les contours. Les tortionnaires avaient disparu. Sans doute s'étaient-ils retirés par la galerie de gauche, croisant Raoul à leur insu. Mais ils n'avaient pas emporté leur victime. L'homme gisait près du feu, ses pieds nus encore tournés vers les charbons. Raoul l'éclaira : un grand vieillard à barbe blanche, sec, musclé, solide, avec un noble visage que la souffrance crispait encore. Raoul le souleva, l'éloigna du foyer.

« Vous n'êtes pas mort, mon gentilhomme ?... Vous n'allez pas me faire ça... Vous allez gentiment revenir à la vie et causer avec moi. »

Tout en parlant, il dirigeait sur les pieds du malheureux le rayon de sa lampe. Il fit la grimace, toucha d'un doigt précautionneux les chairs tuméfiées.

« Allons ! Moins de bobo qu'on ne pourrait croire. »

Le vieillard se tordit, se recroquevilla.

« Pitié, gémit-il. J'ai tout dit. »

Il se mit à bredouiller des mots incompréhensibles. Raoul dut s'agenouiller, l'oreille effleurant les lèvres décolorées.

■ Répète, ordonna-t-il. Comment ?... Saint Jean ?... Qu'est-ce qu'il a fait, saint Jean ?... Hein ?... Saint Jean succède à Jacob ?... Parfaitement ! C'est tout à fait clair ! Et ensuite ?... D'Artagnan... Oui, j'entends bien. D'Artagnan... T'agite pas, grand-père. D'Artagnan conquiert gloire et fortune... Plus fort, nom d'une pipe !... Gloire et fortune à la pointe de l'épée... C'est bien ça ?... Attends. J'é répète : saint Jean succède à Jacob... D'Artagnan conquiert gloire et fortune à la pointe de l'épée... Evidemment, ça dit bien ce que ça veut dire ! Tu es sûr qu'il n'y a pas autre chose ?... Autre chose qui éclairerait un peu, malgré tout ? ■

Les yeux brillants d'excitation, il avait pris le vieux aux épaules et le secouait avec amitié.

« Encore un effort, papa. Vide ton sac et t'es tiré d'affaire. ■

Le vieux se haussa, dans un dernier sursaut, tordit la bouche.

■ Hein ? fit Raoul. Le sang ?... Tu as bien prononcé : le sang ? »

Le vieux battit des paupières et retomba sur le sol. Raoul s'accrocha à lui, pâle, plein de violence contenue.

« Réponds !... Réponds donc !... Tu mourras après... Le sang de qui ?... Allons, bonhomme, cramponne-toi... Qu'est-ce que c'est que ce sang ? ■

Mais le vieillard ne bougeait plus. Il ne révélerait plus le mot, ce mot qui devait être la clef de tout le reste. Il était évanoui et sa figure cireuse était devenue horrible à voir.

« Mauviette ! grogna Raoul. Il était pourtant bien parti... Trois secondes de plus, et il lâchait le morceau. »

Il essuya le front en sueur de l'inconnu.

« N'aie plus peur, Mathusalem. T'es sauvé... Je te demande seulement une minute. ■

Debout maintenant, près des braises fumantes, au fond du souterrain obscur, aussi à l'aise qu'au Jockey Club, Raoul examinait la situation avec ce prodigieux sang-froid, cet extraordinaire esprit de décision qui lui permettait de dominer les circonstances les plus difficiles. Il sourit tout à coup, d'un air gamin.

« Allons, grand-père ; on s'en va. Je t'emmène dans ma clinique... Et je te promets qu'avant quinze jours, tu trotteras comme un lapin. »

Il hissa le vieillard sur son dos.

« T'es lourd, l'ancêtre... Non, ce que t'es lourd ! ■

Ployant sous la charge, il rebroussa chemin, s'arrêta pour reprendre haleine à l'orifice de la galerie. La barque n'était plus sous les saules. Sans doute les trois hommes avaient-ils cru leur victime morte. Raoul ricana et, rassemblant ses forces, rechargea son fardeau.

« Toujours vivant !... Bâti à chaux et à sable, le doyen... Quelle génération ! »

Il se remit en marche. Le jour pointait, vers Quillebeuf, mais la campagne était encore déserte. Du haut de son donjon, Bruno devait scruter, à la lorgnette, les moindres plis du terrain. Il arriverait à la rescousse, dès qu'il apercevrait le groupe insolite. La fatigue commençait à faire trembler les jambes de Raoul.

« J'ai tort de me surmener, pensa-t-il. Tu n'as plus vingt ans, mon petit. »

Il y avait deux bons kilomètres, de la carrière à l'auto. Raoul mit près d'une heure à les parcourir. Heureusement, Bruno était là, le fidèle Bruno, le bon Samaritain. Raoul se laissa tomber dans l'herbe.

■ Je ne vivais plus, expliquait Bruno. Je me demandais...

— Bon, ça va. Occupe-toi de lui... Le connais-tu ?

— C'est le vieux du château, dit Bruno, bouleversé. Vous savez, le gardien...

— Dis-moi, tu as bien fait ta médecine, avant de tourner mal ?

— Oui. Seulement j'ai échoué. C'est même un peu à cause de ça que...

— Je sais. Charge le vieux dans la voiture.

— Vous voulez l'emmener à l'hôpital ?

— Penses-tu. Je le garde. Le client est trop précieux. Tu as vu ses pieds ?... Est-ce que tu crois qu'on enlève un bonhomme de cet âge et qu'on le met dans cet état pour des prunes ?

— Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Moi, rien... C'est toi qui vas en faire quelque chose. Le soigner, le guérir rapidement... Après, on avisera. Compris, docteur ?

— Mais où voulez-vous que je... ?

— Figure-toi que j'ai des relations dans le quartier... Et puis tu m'embêtes avec tes questions... Ça y est ?... Alors, en avant. »

Il se releva, souple, reposé, débordant de vie. D'un bond, il prit place dans le baquet de la Léon-Bollée.

■ Tenez-vous bien, derrière. Je suis pressé. ■

Quelques instants plus tard, ils traversaient Honfleur encore endormi. Raoul chantonnait et ses doigts rythmaient une marche sur le volant... Saint Jean... Jacob... D'Artagnan... Saint Jean...

L'auto vira sur la route de Trouville, arrachant les cailloux du bas-côté. Saint Jean... Jacob... Saint Jean qui succède à Jacob... et d'Artagnan qui conquiert... « Ma parole, songeait Raoul. C'est Nostradamus, ce vieux-là... Quel est donc l'imbécile qui disait que la vie ne vaut pas d'être vécue?... Mais le sang... le sang... Bon sang de bon sang, le sang de qui?... » Les haies bordant les prés semblaient s'écarter soudain au passage de la voiture et se resserrer derrière elle. « Il parlera... Il faudra bien qu'il parle... Il me dira, à moi... Et quand je serai maître du secret... »

Raoul stoppa devant une maisonnette, en pleine campagne. Il y avait une barrière blanche, devant un jardinet pimpant. Les volets étaient clos. Il descendit, poussa la barrière et frappa à la porte. Une fois, deux fois. Il commençait à s'énerver.

« Alors, ça vient ? »

Une fenêtre s'ouvrit, au premier, et une voix cassée de vieille femme demanda :

« Qui est là ? »

— C'est le pape.

— Mon Dieu ! Toi... Toi, mon petit ! »

L'instant d'après, la porte s'entrebâillait.

« C'est moi, Victoire. Je venais te dire bonjour en passant. »

Effarée, Victoire le regardait. Il fit signe à Bruno et Bruno s'avança, portant le corps toujours inerte du vieillard.

« Je t'amène un nourrisson, dit Raoul.

— Ah ! non, protesta Victoire. Non. Je ne veux pas. J'en ai assez de toutes tes manigances. C'est fini, tu entends... Je suis vieille, maintenant.

— Toi, vieille... Allons donc ! On ne te donnerait pas plus de soixante-dix ans... Ma bonne Victoire, tu ne refuseras pas de me rendre un service... Le dernier. »

Il poussa Bruno dans le corridor, puis le guida vers une petite chambre qui ouvrait sur des champs, de l'autre côté de la maison.

■ Des barreaux aux fenêtres et une serrure à la porte. Parfait ! On ne sait jamais... Pose-le sur le lit... Tu vas rester ici, Bruno. Tu le soigneras. Victoire ira au bourg chercher les remèdes. Vous me répondez de lui, tous les deux. Et pas un mot à qui que ce soit, ou je vous arrache la langue... Il y a là-haut une seconde chambre, si j'ai bonne mémoire... Victoire va t'y conduire. Tu as besoin de dormir.

— Mais toi, mon petit, dit Victoire. Tu as une mine à faire peur... Tu vas dormir aussi. ■

Raoul attrapa une chaise, s'assit à califourchon près du lit.

« Dormir ?... Sans blague !.. Tu ne te rends pas compte, ma vieille... Le secret d'Eunerville !... ■

II

UN POINT D'HISTOIRE

MALGRÉ mes relations amicales avec Arsène Lupin et la confiance dont il m'a, à maintes reprises, donné des témoignages si flatteurs, il reste dans sa vie bien des mystères que je n'ai pas encore pu réussir à tirer au clair. En particulier, son extraordinaire aptitude non seulement à revêtir n'importe quel déguisement, mais à entrer dans la peau de n'importe quel personnage au point de ne plus faire littéralement qu'un avec lui. A-t-il, comme il le prétend, travaillé avec Fregoli ? A-t-il suivi, comme il l'affirme, les cours du Conservatoire ? Est-il exact que Méliès l'ait initié aux secrets de la prestidigitation ? Quand on lui pose des questions précises, notre aventurier national se contente de sourire. Ou bien, il répond, comme il le fit un jour au juge d'instruction Formerie : « Je suis plusieurs, monsieur le juge. Et je suis très mal renseigné sur le curriculum vitae de mes différents moi. »

Ce qui est certain, c'est qu'Ernestine, la servante de maître Frenaiseau, notaire à Honfleur, introduisit, ce matin-là, dans le salon d'attente, un petit vieux monsieur à l'habit suranné et aux manières charmantes, qui le pria d'annoncer « le comte Honoré de Bressac », et lui pinça la joue avec tant de bonne grâce qu'il eût été bien difficile de se fâcher. Et maître Frenaiseau, à son tour, éprouva pour le comte de Bressac, dès qu'il le vit, un véritable élan de sympathie. Sympathie qui se mua en un véritable attendrissement quand il comprit que son noble visiteur partageait sa dévorante passion pour l'Histoire.

« J'ai appris, par un mien cousin, que le château d'Eunerville était à vendre, commença le comte, quand il fut installé dans le meilleur fauteuil de l'étude. Et je ne vous cacherais pas que je serais heureux de l'acquérir... »

Il eut un petit rire coquet, comme s'il était le premier à se moquer de ses marottes, et poursuivit :

« ... Pas seulement pour son admirable architecture, pas seulement pour son exposition magnifique, mais aussi, j'ajouterai même : et surtout pour des raisons purement sentimentales... Eh oui, je suis un vieux conservateur, et je n'ignore point combien de souvenirs, la plupart glorieux, s'attachent à ce nom d'Eunerville.

— Des souvenirs dont certains ne sont d'ailleurs point tellement éloignés de nous. Deux générations ! reprit vivement le tabellion, ravi d'avoir enfin trouvé un auditeur devant qui il pourrait s'abandonner à son innocente manie, sans risquer d'être à chaque instant interrompu par un « Au

fait, je vous prie », aussi sec que désobligeant.

« Savez-vous que notre infortuné souverain Louis-Philippe séjourna quelques jours au château, lors de sa fuite en Angleterre, durant ce funeste hiver de 1848 ?

— Je crois, en effet, avoir déjà lu quelque chose à ce sujet, dit le comte. Mais il existe tant de relations contradictoires de ce déplorable événement !... Eh bien, maître, vous ne faites qu'aviver mon désir de posséder...

— C'est que... On vous a bien mal renseigné. Le château d'Eunerville n'est plus à vendre.

— Vraiment ?... Vous me voyez contrarié à un point !...

— Croyez que je suis désolé moi-même. C'est moi qui ai fait la vente, il y aura bientôt trois ans. Mon client était un ingénieur, Jacques Ferranges. Un homme très bien, très intelligent, très actif... Je dirai même trop actif. Ne s'était-il pas mis dans la tête de moderniser tout le domaine ? »

Le comte leva les bras, d'un air accablé.

« Oui, dit le notaire. Je pense tout à fait comme vous sur ce sujet, monsieur le comte. Dans certains cas, l'audace de la jeune génération confine au vandalisme. Jacques Ferranges ■ commencé par faire installer l'électricité... Jusque-là, rien à dire. Il faut tout de même vivre avec son temps... Mais il voulait encore faire abattre une partie de l'aile droite, agrandir la cour d'honneur, amener l'eau, comme si le puits ne pouvait pas suffire... Il voulait aussi remplacer les écuries par un garage... Alors, là, je n'étais pas d'accord.

— Moi non plus, s'écria impétueusement Honoré

de Bressac. Mais ne pourrais-je rendre visite à ce monsieur Ferranges ?

— Hélas ! non. Il est mort et d'une façon tragique. ■

Maître Frenaiseau appuya sur un timbre et Ernestine entra.

« Me ferez-vous l'honneur de goûter à mon sirop de framboise, monsieur le comte. Une pure merveille, je n'hésite pas à le dire... Ernestine, deux verres, s'il vous plaît. »

Et, rapprochant son fauteuil de celui de son visiteur, il enchaîna :

« Jacques Ferranges et sa femme ont péri deux mois à peine après leur installation au château, dans un accident stupide. Ils faisaient une promenade en mer, tout près d'ici. La barque a coulé. Le château ne porte pas bonheur. Songez que les deux précédents propriétaires ont péri d'une façon tragique. Le premier a fini dans un accident de chasse... Un coup de fusil tiré par un maladroit qui ne s'est jamais dénoncé, vous pensez bien. Le second est tombé de la falaise... Tout cela est bien triste.

— Et pour en revenir aux Ferranges ?

— Eh bien, ils laissaient une enfant mineure, Lucile.

— Mais alors ? dit le comte.

— Attendez ! Jacques Ferranges avait deux frères. Hubert, l'aîné, devint tuteur de l'orpheline. C'est lui qui habite maintenant le château. »

Le notaire leva son verre et ils burent lentement, savourant la liqueur.

« Comme c'est dommage, reprit le comte. Mais je suis bien obligé de renoncer à mon projet....

Croyez, en tout cas, que je ne regrette point ma démarche, car vous ne refuserez pas, j'espère, de me conter en quelles circonstances le roi trouva refuge...

— Certes, fit maître Frenaiseau. D'autant que c'est là un point d'histoire auquel je me suis toujours particulièrement attaché... Je ne vous rappellerai pas, monsieur le comte, les causes de la Révolution de 48...

— C'est, en effet, inutile », soupira Honoré de Bressac, qui ajouta pensivement : « Feu mon père m'a souvent parlé de l'émeute, de l'abdication, de la fuite des époux royaux à Trianon, puis à Dreux...

— Monsieur votre père vous a-t-il dit que le roi, pour n'être pas reconnu, avait enlevé son toupet ? et qu'il se rendit à Dreux en charrette, vêtu d'une redingote de mauvais drap et les yeux cachés par des lunettes ? Vous a-t-il dit qu'à Evreux un garde national le reconnut malgré son déguisement, et faillit donner l'alerte ?

— J'ignorais ces détails, avoua le comte, qui ne songeait pas à dissimuler son ardente curiosité.

— Et vous n'êtes pas le seul, fit le notaire avec satisfaction. Après une longue nuit d'alarmes, Louis-Philippe arriva au château d'Eunerville où la reine le rejoignit quelques heures plus tard. L'endroit était idéal pour surveiller d'un côté la campagne où la troupe pouvait surgir à chaque instant et, de l'autre côté, la mer qui restait l'ultime moyen de salut. Le dernier comte d'Eunerville était très âgé, mais il avait un jeune intendant, Evariste, qui était comme lui tout

dévoué à la cause de la monarchie... Le gouvernement provisoire avait lancé les ordres les plus sévères pour la surveillance du littoral. Ce fut Evariste qui eut l'idée de fréter un petit bateau à Trouville. Le patron de la barque, un nommé Hullot, reçut trois mille francs pour déposer le roi sur la côte anglaise. Ce fut encore Evariste qui conduisit le roi, dans une carriole, jusqu'à Trouville.

— Passionnant ! murmura le comte qui, malgré lui, s'était penché en avant et dévorait des yeux le notaire.

— La suite l'est bien davantage, continua maître Frenaiseau. Voici le roi à Trouville. Tout est prêt. Et pourtant, il ne s'embarque pas. Au contraire, il revient dans la nuit du 2 mars au château d'Eunerville. Pourquoi ?... Certains ont prétendu que la mer était mauvaise. D'autres, que le patron de la barque, redoutant une dénonciation, se serait dérobé au dernier moment. Ces raisons ne me semblent pas convaincantes. Il y a quelque chose d'inexplicable dans la conduite du vieux roi traqué, qui n'aurait dû avoir d'autre souci que son propre salut. Vous savez, car cela est de notoriété publique, que Louis-Philippe s'embarqua finalement, cette même nuit du 2 mars, à Honfleur, sur le petit navire *Le Courrier*, mis à sa disposition par le consul d'Angleterre au Havre. Or, la mer était tout aussi mauvaise. D'autre part, le Procureur de la République à Pont-Audemer et ses gendarmes surveillaient étroitement les ports et les routes. Pourquoi le roi, qui se trouvait en quelque sorte à pied d'œuvre à Trouville, décida-t-il brusquement de revenir sur ses pas, bravant

ainsi un danger aussi terrible qu'inutile ?... Pour moi, la décision du fugitif n'a qu'une explication : la nécessité impérieuse et soudaine de se retrouver au château, soit qu'il voulût y reprendre quelque chose dont il avait, tout d'abord, laissé la garde à ses amis fidèles, soit, tout au contraire, qu'il voulût les charger de quelque secrète mission qu'il avait, jusqu'à l'ultime minute, hésité à leur confier. Mais ce n'est pas moi qui éclaircirai ce petit mystère historique, conclut maître Frenaiseau.

— Vous êtes déjà parvenu à des résultats remarquables, dit le comte. Permettez-moi de vous féliciter pour votre érudition.

— Oh ! n'exagérons pas mes mérites, protesta le notaire avec modestie. J'ai trouvé la plupart de ces renseignements dans les *Mémoires* laissées par ce brave comte d'Eunerville. Le pauvre homme ne devait guère survivre à son bien-aimé souverain. Il mourut en 1851. Vous pourrez voir sa tombe dans le petit cimetière d'Eunerville, à côté de celles de ses aïeux. »

Le comte de Bressac semblait avoir brusquement rajeuni. Très droit sur son fauteuil, les doigts pianotant nerveusement sur les accoudoirs, il paraissait en proie à une sourde agitation.

« Un homme qui a vécu la Révolution, l'Empire, la Restauration, murmura-t-il. Ces *Mémoires* doivent présenter un intérêt extraordinaire.

— Eh bien, franchement non. Tout d'abord leur lecture est des plus rebutantes. Ces cahiers ne renferment pas moins de six cents pages, couvertes d'une petite écriture serrée, parfois indéchiffrable... Il faudrait, pour en venir à bout, une

patience que je ne possède point. Il faudrait surtout d'immenses loisirs... Le manuscrit est alourdi de digressions, de détails insipides. Tout y est, en outre, prétexte à de creuses déclamations... Notre comte était ce qu'on appellerait aujourd'hui un fanatique. D'autre part, les événements que je viens de vous rapporter avaient dû quelque peu ébranler sa raison, car la dernière partie des *Mémoires* renferme des passages proprement incohérents.

— Par exemple ? fit vivement le comte de Bresac.

— Comment m'en souviendrais-je ?... Mais rien ne vous empêche de consulter vous-même ces cahiers. Jacques Ferranges en a fait don à la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Normandie*, à Paris.

— Et vous pensez qu'il pourrait exister, au château, d'autres pièces, d'autres documents se rapportant à la période dont nous venons de parler ?

— Non. Je ne le pense pas. Notez que je n'ai pas examiné tous les livres de la bibliothèque... Il y en a peut-être quinze ou vingt mille, et le catalogue n'en a jamais été dressé. Jacques Ferranges se proposait de faire établir un répertoire... Tout ce que je peux vous affirmer, c'est que les *Mémoires* demeurent assurément, en dépit des réserves qu'on peut formuler, la plus précieuse source de renseignements sur les événements de février et de mars 48. »

Le comte avait retrouvé son allure un peu frivole. Il se leva.

■ Je regretterai le château d'Eunerville, dit-il

aimablement, mais je garderai le meilleur souvenir de ma visite à Honfleur. ■

Le notaire le reconduisit jusqu'à la porte de la rue. Sur le seuil, ils échangèrent encore quelques compliments et le comte s'éloigna, un peu voûté, mais le mollet cambré et la canne en bataille. Dès qu'il eut tourné le coin de la rue, il se redressa et sa marche se fit plus rapide. Une automobile était arrêtée le long du bassin. Deux coups de manivelle, et le moteur ronfla.

« Un vieil imbécile, soupira le comte, en empoignant le volant, mais sa liqueur était divine... Si seulement je savais le sang de qui ? ■



L'après-midi était fort avancé quand Raoul d'Apignac, qui avait en cours de route abandonné son déguisement de comte de Bressac et repris son aspect de clubman élégant, descendit de son auto devant sa garçonnière du boulevard Pereire. Il n'avait cessé, durant tout le trajet, de repasser dans sa tête les confidences de maître Frenaiseau, et il se sentait profondément troublé. Quel coup de génie, cette visite à l'étude ! Et comme il avait été bien inspiré en flattant la passion du vieux notaire !

Certes, rien ne prouvait qu'il existât un lien quelconque entre le mystérieux enlèvement de la nuit précédente et les événements historiques dont le château avait été le théâtre soixante-six ans auparavant. Il n'y avait rien dans les inexplicables paroles prononcées par le vieillard torturé qui semblât se rapporter au bref séjour du roi

Louis-Philippe à Eunerville. Pourtant, la prodigieuse intuition de Lupin l'avertissait que c'était dans ce sens qu'il convenait de chercher. Aussi bien, il ne disposait, pour le moment, d'aucun autre élément qui lui permît de s'orienter dans une autre voie. Pour commencer, il lui fallait donc se procurer, coûte que coûte, le fameux manuscrit trop hâtivement parcouru par le notaire. Et il bouillait d'impatience. Mais Lupin savait qu'il ne faut jamais aller vite quand on veut se dépêcher. C'est pourquoi il s'assit tranquillement devant son bureau et prit tout son temps pour allumer un cigare. Puis, appuyant sur un bouton dissimulé dans un tiroir du meuble, il déclencha l'ouverture d'un petit coffre secret d'où il retira un volumineux dossier. C'était le répertoire des écritures de tous les contemporains célèbres. Il y avait, dans cet énorme fichier, des milliers de modèles d'écritures : depuis celle de Lili Amour jusqu'à celle de Valenglay, l'ancien président du Conseil, en passant par celle de l'inspecteur principal Ganimard, de Bergson, du député Daubrecq et de Sa Sainteté Pie X. On ■ bien souvent vanté le prodigieux don d'improvisation d'Arsène Lupin. Mais ses plus belles victoires, ses réussites les plus curieuses, il les doit à sa méthode sans défaut. Lupin, avant tout, sait travailler.

Prenant une fiche au nom de Gabriel Tabaroux, membre de l'Institut, il l'étudia un instant, le front plissé par l'effort. D'un coup d'œil, il saisissait les particularités les plus notables du modèle, les lettres séparées les unes des autres, les t barrés d'un trait empâté, les e ressemblant aux

i. Puis, sur une feuille blanche, il s'exerça pendant quelques minutes à reproduire la mince et nerveuse écriture. Enfin, ouvrant sur son bureau un annuaire, il chercha l'adresse de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Normandie*. Alors, d'un jet, avec une aisance qui aurait fait pâlir d'angoisse un graphologue, il commence à écrire :

*A Monsieur Gaston Seyroles,
Secrétaire de la Société d'Histoire...*

Mon cher confrère,

Je me permets de recommander à votre grande bienveillance mon protégé, Raoul d'Apignac, jeune chartiste promis au plus brillant avenir. Il s'est spécialisé dans l'histoire de votre petite patrie et prépare une thèse sur l'art normand dont l'intérêt ne vous échappera pas, j'en suis sûr. J'espère que vous voudrez bien faciliter ses recherches et vous prie de bien vouloir agréer, mon cher confrère...

Raoul acheva sa lettre en souriant, signa. Il allait donc l'avoir, ce manuscrit ! Il se promettait de l'étudier à loisir, de le scruter page par page. Peut-être en serait-il pour ses frais. Mais peut-être aussi découvrirait-il quelque chose, et précisément ce qui avait échappé aux investigations de maître Frenaiseau.

L'immeuble où la Société d'Histoire et d'Archéologie avait élu domicile s'élevait rue Bonaparte. C'était une de ces vieilles maisons paisibles comme on aurait pu en trouver à Caen ou à Lisieux.

■ M. Seyroles ? demanda Raoul.

— Premier au-dessus de l'entresol, répondit la concierge, sans même se retourner.

— J'espère, songea Raoul en montant l'escalier, qu'il ne va pas me poser trop de colles sur l'art normand. Sinon, le protégé de l'illustre Tabaroux risque fort de discréditer son maître. ■

Il y avait, sur la porte, une simple carte de visite tenue par quatre punaises. Raoul tira le cordon de sonnette. Comment était-il, ce Seyroles ? Raoul l'imaginait, petit, un peu crasseux, avec une calotte de soie noire et du coton dans les oreilles. Pour le moment, le secrétaire de la Société ne donnait pas signe de vie. Avait-il entendu, seulement ? Raoul sonna de nouveau, sans résultat.

« Dommage ! pensa Raoul. Une lettre si bien tournée ! Tant pis. Je me servirai moi-même. Après tout j'en ai l'habitude. ■

La porte, à peine sollicitée, joua sans difficulté. Raoul entra, vit le bureau qui s'ouvrait, à droite de l'antichambre. Il fit quelques pas, se trouva dans une vaste pièce dont les murs, garnis de rayons jusqu'au plafond, disparaissaient sous les livres. Au milieu de la salle, s'étendait une longue table, couverte d'un immense tapis qui tombait jusqu'à terre. Elle portait des fichiers et des écritoirs.

■ Pas très rupin, se dit Raoul. L'érudition, décidément, ne paie pas son homme. Allons-y ! ■

Il grimpa sur un escabeau, justement placé devant la section réservée à la lettre E. Au premier coup d'œil, il découvrit le vide. Les *Mémoires* du comte d'Eunerville manquaient.

Raoul ne put retenir un geste de colère. Quoi ! Quelqu'un se permettait... Pourtant, le notaire avait bien précisé que le manuscrit n'offrait qu'un intérêt assez mince. Si seulement le bibliothécaire n'avait pas choisi ce moment pour s'absenter... Raoul descendit de son perchoir et sursauta violemment. Puis il s'approcha lentement de la table et souleva le tapis. Deux pieds apparaissaient, chaussés de pantoufles. Le bibliothécaire n'était pas allé loin !

Raoul ne perdit pas une seconde. A chaque instant, quelqu'un pouvait survenir. Il s'agenouilla, écarta le tapis. Le vieux bonhomme était là, tel qu'il l'avait imaginé. Seulement, sa calotte était tombée, et il y avait du sang sur le plastron de sa chemise. A la hauteur du cœur, la balle avait percé un trou minuscule. Le cadavre était froid.

Raoul rabattit le tapis, se releva. Bien sûr, on avait tué Seyroles pour voler le manuscrit. C'était d'une évidence aveuglante. Le registre des prêts était ouvert sur la table. Raoul parcourut la colonne des ouvrages sortis.

Mémoires du comte d'Eunerville : 6 juin, baron Galceran.

Il jeta les yeux sur la colonne des livres rentrés.

Mémoires du comte d'Eunerville : 14 juin, baron Galceran.

Le manuscrit aurait dû être là !

Raoul savait tout le danger qu'il courait en demeurant dans la place. Et pourtant il était incapable de bouger. Ce crime le bouleversait et il sentait confusément qu'il était en train d'affronter un adversaire puissant, résolu et sauvage. Il passa la main sur son front, sur ses joues.

« Voyons, murmura-t-il, ce n'est peut-être qu'une coïncidence. J'ai tort de m'emballer. »

Il se pencha sur le registre. *14 juin, baron Galceran.*

Son doigt erra sur l'autre colonne : *6 juin, baron Galceran.*

Et, soudain, il poussa une exclamation de surprise. Les lettres... Les lettres n'étaient pas exactement semblables alors que, nécessairement, les deux inscriptions auraient dû être de la main du bibliothécaire. La première sans doute, avait été tracée par lui, mais la seconde, celle du 14 juin, était une imitation. Les caractères étaient plus lourds et liés à la diable.

Dès lors, toute la scène se recomposait dans l'esprit de Raoul avec la netteté, la rigueur d'une reconstitution ; l'homme abattant le secrétaire, puis cachant son cadavre à la hâte et portant rentré le manuscrit pour masquer le véritable mobile du crime.

« Et j'ai failli donner dans le panneau ! s'exclama Raoul. Ah ! Ce n'était pas mal combiné... Seulement, moi aussi, j'ai l'habitude d'imiter les écritures, tu comprends, baron. Moi aussi, j'ai ma petite jugeote... Ainsi, tu veux garder le manuscrit pour toi tout seul. Tu as peur de le voir tomber entre des mains indignes... Brave homme ! Tu fais peut-être collection ! Monsieur le baron s'intéresse à l'Histoire. Monsieur le baron ■ des lettres ! »

La colère, la haine, la joie se mêlaient dans le cœur de Raoul, tordait son visage, nouaient ■■■ poings. Il respira fortement et s'empara du fichier contenant les adresses des abonnés.

« G... Gadois... Gaffner... Galabert... Voilà... Galceran... Baron Galceran..., 14 bis, rue Cambacérès, Paris... ■

Il sortit du bureau sur la pointe des pieds, traversa l'antichambre, referma soigneusement la porte.

« Et maintenant, à nous deux, l'aristo ! ■



Raoul ne s'était pas trompé. L'hôtel du baron, au fond d'un petit jardin, semblait cossu. L'allée qui menait au perron était couverte de sable fin et bordée de rosiers. On devinait, à droite, derrière un rideau d'arbustes, les vitres d'un jardin d'hiver. Raoul sonna à la grille et un domestique, taillé comme un lutteur, mais portant habit et gants blancs vint lui ouvrir. Il éprouva un petit choc. Cette silhouette massive, cette tête carrée, il les avait aperçues là-bas, au bord de l'eau, dans la barque. Ainsi, ses suppositions n'étaient pas fausses. Il tenait la bonne piste.

« Veuillez faire passer ma carte à M. le baron Galceran, dit-il. Je voudrais l'entretenir d'une affaire urgente.

— Est-ce que Monsieur a un rendez-vous ?

— Non.

— Dans ce cas, je crains que Monsieur ne puisse recevoir Monsieur. D'ailleurs, Monsieur est en train de dîner. ■

Raoul empoigna le domestique aux revers de son habit.

« Ménage ta salive, larbin. Et va porter ma

carte à ton maître. Dis-lui simplement que j'arrive de la rue Bonaparte.

— Mais Monsieur...

— File ! »

L'homme, maté, maugréa quelque chose et se dirigea vers la maison. Raoul le suivit avec nonchalance et, ■■■ passage, cueillit une rose qu'il respira et fixa à sa boutonnière. Déjà, le domestique revenait :

■ Si Monsieur veut se donner la peine d'entrer... »

Il conduisit Raoul, à travers un salon richement décoré, vers la salle à manger d'où s'élevait un léger bruit d'argenterie, et s'effaça. Raoul s'inclina cérémonieusement. Le baron, fourchette en main, le regardait. C'était un homme d'une trentaine d'années, épais, sanguin, rasé de près comme un acteur. Il essayait d'être froid, mais son visage trahissait une certaine nervosité.

■ J'avoue, Monsieur, dit-il, que votre insistance m'étonne. D'autant que je ne vois vraiment pas... »

Il haussa les épaules, se servit un blanc de poulet. Raoul prit une chaise et s'assit ■■■ face de lui.

■ Vous m'étonnez, mon cher baron. Vous n'avez pas comme une vague idée ?... Pourquoi, diable, me recevoir, alors ?

— Je vous en prie, coupa l'autre. Finissons-en. Vous forcez ■■■ porte. Vous entrez ici comme... comme... ■

Il chercha une comparaison, grimaça, et lança rageusement :

« Expliquez-vous ! ■

Ses yeux rencontrèrent ceux de Raoul et, pen-

dant un moment, les deux hommes se fixèrent. Le premier, le baron baissa les paupières et, par contenance, se remit à manger. Raoul attrapa  pilon dans le plat.

« Vous permettez ?... Figurez-vous que je n'ai rien avalé de la journée. J'y mets les doigts... Sans façon ! »

Pour la première fois, le baron eut un mince sourire. Il entraît dans le jeu.

« Albert ! appela-t-il. Donnez un couvert à Monsieur. »

Le domestique en gants blancs apporta des assiettes et s'empressa.

« A la bonne heure ! reprit Raoul. Et l'on prétend que les traditions d'hospitalité se perdent... Non, non, Albert. Pas de radis. Jamais de radis. A cause de mon foie !... Un doigt de pomerol... Merci... Compliments, baron. Votre cuisinier est un artiste, et cette poularde une pure merveille. »

Le baron avait cessé de manger. Malgré lui, il observait avec stupéfaction l'homme qui lui faisait face et qui, en ce moment, paraissait débordant de gentillesse, de bonne humeur et d'insouciance.

« Eh bien, baron, c'est moi qui vous coupe l'appétit ? Je pense que ce n'est tout de même pas ce simple mot : rue Bonaparte, qui vous trouble à ce point ? »

Raoul mira son verre, le huma.

« Quel bouquet !... A la vôtre, mon cher ami... A la réussite de vos projets.

— Me direz-vous... ? commença le baron.

— Mais comment donc. Voici. Je vous suis envoyé par M. Seyroles... Vous connaissez ? »

Le baron roulait une boulette de pain. Il hocha la tête.

« Parfaitement. Notre excellent secrétaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie...

— Lui-même. Eh bien, cet excellent M. Seyroles m'a chargé, à l'instant, de vous réclamer un livre, un manuscrit plutôt : Les *Mémoires* du comte d'Eunerville... Mais cela semble vous étonner, baron. Vous ne pensez pas que M. Seyroles ait pu me confier une telle commission ? ■

Galceran croisa les bras et sa nuque fit un bourrelet au-dessus de son faux col.

■ Non, murmura-t-il, je ne le pense pas.

— Et pourquoi ?

— Pour cette excellente raison que j'ai rapporté moi-même ce manuscrit à Seyroles... Un ouvrage insipide, d'ailleurs. Je ne l'ai conservé que quelques jours. Le peu que j'en ai pu déchiffrer est d'un style !... Curieux que ce bon Seyroles ne se soit pas rappelé. Il est vrai qu'à son âge...

— C'est juste, concéda Raoul. Il est bien vieux... Et puis, avec ce qui vient de lui arriver !

— Quoi ! Il lui est arrivé quelque chose ?

— Un léger accident.

— Mais encore ?... Rien de grave, j'espère.

— Une simple balle dans la poitrine. Mais dame, au bon endroit. De sorte que ce n'est pas à proprement parler ce bon M. Seyroles qui m'envoie, mais plutôt son fantôme... Un fantôme extrêmement sympathique, au demeurant. Spirituel, érudit... Mais bavard ! C'est effrayant, tout ce que peut raconter un fantôme ! »

Raoul attaqua une aile de poulet. Il était tou-

jours aussi alerte et désinvolte. Le baron repoussa son assiette.

« Enfin, monsieur...

— « Mon petit d'Apignac, m'a dit le fantôme, je
« n'aurai de repos dans l'au-delà que je ne sache
« les affaires de la Société bien en ordre et ma
« chère bibliothèque au complet. Tu vas donc
« réclamer à cet étourneau de baron Galceran... »

— Ah, ça, fit le baron. Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir. Trêve de badinage, s'il vous plaît ! Je vous répète que j'ai rapporté ces *Mémoires*. Du reste, la date de rentrée doit figurer sur le registre des prêts. Seyroles ne manquait jamais...

— Elle y figure.

— Alors ?

— Alors, il est seulement regrettable que cette date ne soit pas de la main de M. Seyroles.

— De la main de qui, alors ?

— De l'assassin de ce bon M. Seyroles.

— Et vous le connaissez ?

— Oui.

— Vous êtes de la police ?

— Moi ? Quelle désobligeante question ! Ai-je l'air... ?

— Une idée, en passant. Mais pourquoi diantre venir me raconter tout cela ? Il faut vous adresser à la préfecture, mon cher monsieur. »

Galceran reprenait de l'assurance et toisait maintenant avec impudence Raoul qui souriait toujours, tout en dévorant le second pilon avec appétit.

« J'avais imaginé que l'histoire vous intéresserait, dit Raoul.

— Elle m'intéresse, en effet. Je nourrissais pour Seyroles la plus profonde estime et je vous avoue que sa mort, surtout une mort aussi brutale... Mais je vous répète encore une fois que je ne vois pas pourquoi vous m'avez choisi...

— Si vous ne voyez pas, c'est que je me suis trompé. Excusez-moi, baron. Je vais suivre vos conseils. A la préfecture de Police, disiez-vous. L'idée n'est pas mauvaise. Je parie que la fin de l'aventure passionnera ces messieurs. Dieu qu'il était bavard, ce fantôme !

— Qu'a-t-elle, de spécial, la fin de l'aventure ?

— Mais non, ne vous croyez pas obligé d'insister. ■

Le baron ferma les poings.

« Parlez !

— Eh bien, figurez-vous que ce fantôme, le fantôme de notre ami Seyroles, m'a signalé la présence d'une empreinte : un pouce ensanglanté sur un coin de sous-main... J'avoue que je ne l'aurais jamais découverte tout seul, cette empreinte. Notre assassin, après avoir poussé le cadavre sous la table, aura machinalement pris appui, pour se redresser. Mais je parle, je parle... Encore toutes mes excuses, baron, et merci. Cette volaille...

— Attendez ! Vous n'avez pas eu de dessert... Et puis, je dois reconnaître que vous avez fini par piquer ma curiosité. Tout ce que vous me racontez là est si inattendu, si étrange... Je n'ose dire : si original !

— Osez, baron, osez. Le mot est juste. Original !

— Je me demande jusqu'où vous allez pousser cette originalité.

— Jusqu'à vous confier le nom de l'assassin, si vous le désirez.

— Mettons que je le désire. »

Raoul se renversa en arrière et éclata de rire, et plus il riait, plus Galceran grimaçait de fureur.

« C'est trop drôle, murmurait Raoul. Non, tu es impayable... Comme si tu ne le connaissais pas, l'assassin. Mais c'est toi, baron. Qui veux-tu que ce soit ?

— Magnifique ! Vous osez prétendre...

— Non.

— Ah ! Quand même. Vous n'allez pas jusque-là. »

Raoul s'arrêta brusquement de rire et, la voix coupante, la tête légèrement penchée, il lança :

« Je n'ai pas l'habitude de prétendre. J'affirme... et je prouve. Le premier expert venu, qui comparera un spécimen de ton écriture avec le faux qui figure sur le registre des prêts, conclura que les deux écritures sont identiques.

— Encore faudrait-il que quelqu'un suggérât l'idée de cette confrontation.

— Quelqu'un la suggérera.

— Qui ?

— Moi.

— Et tu penses que cela suffira ?

— Non.

— Alors ?

— Un autre expert n'aura qu'à comparer l'empreinte de ton pouce gauche avec l'empreinte sanglante laissée sur le sous-main.

— Et cette comparaison, c'est toujours toi qui la suggèreras ?

— Toujours moi.

— Autrement dit, tout repose sur toi, sur toi tout seul. M. Raoul d'Apignac fait, à son gré, la pluie et le beau temps. M. Raoul d'Apignac se prend pour le Bon Dieu.

— Ma foi, presque. »

Le baron s'était penché à son tour, et ils s'affrontaient par-dessus la table. Lentement, les doigts du baron froissaient la nappe, la tordaient, tandis que son cou se congestionnait peu à peu. A la fin, d'une voix rauque, il s'écria :

« Combien ?

— Quoi, combien ?

— Ton prix ?

— Mon prix ! Quel prix ? Ah, ça, pour qui me prends-tu ? Mon prix ?... Mais rien du tout. Moi, je ne suis qu'un messenger. S'il n'y avait que moi... Seulement, il y a le fantôme de ce scrupuleux M. Seyroles. Et lui, il est intransigeant. Intransigeant mais raisonnable, note bien. Et sans rancune ! Il n'exige que la restitution du manuscrit afin de pouvoir dormir en paix. « Que cette crapule me rende le manuscrit, m'a-t-il dit, et je passerai l'éponge. Après tout, je ne suis pas plus mal dans l'autre monde ! »

— C'est un chantage.

— Chacun ses armes.

— J'aime mieux les miennes. ■

Le baron appuya sur un timbre. Le domestique parut. Sur un signe de son maître, il alla ouvrir un tiroir, y plongea sa main gantée de blanc, et en sortit un pistolet automatique qu'il braqua sur Raoul.

■ Pas un geste, mon petit bonhomme », dit le baron.

Il sonna une seconde fois et Raoul reconnut, dans l'arrivant, l'espèce de gnôme bancal qu'il avait également aperçu dans la barque.

« Félicitations ! Tu les choisis sans doute au Jardin des plantes. »

Et comme les deux bandits s'avançaient vers lui :

« Bas les pattes, la valetaille !... Albert, tu nous serviras le café au salon. »

Puis, consultant sa montre :

« Dix heures et demie. Comme le temps passe ! C'est qu'on ne s'embête pas chez toi, baron. Ah ! On peut dire que tu sais distraire ton monde. Dommage que je doive partir dans un quart d'heure.

— Vraiment ?

— Oui. A onze heures moins le quart, très exactement. J'ai un rendez-vous.

— Avec une femme ?

— Non, pour une fois... Avec un ami que je ne voudrais pas faire attendre.

— Il attendra.

— Oh ! Que non. Si je ne suis pas sorti de chez toi dans un quart d'heure, il ira déposer un petit paquet à une certaine adresse... Or, devine ce qu'il y a dans le paquet ?... Non ?... Pas d'imagination, baron... Tout simplement un coin de sous-main, avec la manière de s'en servir. »

Raoul se versa un doigt de bordeaux et, croisant les jambes, un bras jeté par-dessus le dossier de sa chaise, il but lentement, en gourmet. Le baron était décomposé.

« T'es bête, dit Raoul. Dieu que t'en as une couche ! Tu ne pensais tout de même pas que

j'allais me jeter comme ça dans la gueule du loup... Filez, vous autres ! ■

Les domestiques regardèrent Galceran. Il hocha la tête. Albert déposa le pistolet devant lui, et ils se retirèrent en grommelant.

■ Tu m'en garderas des petits, fit Raoul. Alors, ce manuscrit ?... Il ne reste plus que sept minutes. Pourvu que la montre de mon ami n'avance pas.

— Canaille ! dit le baron.

— Je ne te demande pas une confession... Le manuscrit ! ■

Le baron regardait le pistolet. Un instant, il sembla hésiter, puis se leva en jetant sa serviette sur le plancher. Raoul tendit posément le bras, saisit l'arme.

« Tu as tort de t'amuser avec ces joujoux-là. Un malheur est si vite arrivé ! »

Il dégagea et replaça le chargeur, où une balle manquait, reposa le pistolet sur la nappe. Dans la pièce voisine, Galceran fouillait dans un meuble, en jurant. Sans un mot, il lança le volume sur la table, un fort volume en maroquin, orné sur le plat d'une couronne comtale. Raoul le feuilleta hâtivement. Les pages en étaient couvertes d'une écriture menue, serrée, qui courait jusque dans les marges.

■ Parfait ! Que les mânes de ce bon Seyroles reposent en paix... Et maintenant, baron, un petit conseil... Evite la Normandie... Le climat est humide... Très mauvais pour tes rhumatismes. »

Il serra le manuscrit sous son bras et sortit en faisant claquer les portes contre les murs pour éviter toute surprise. Mais les valets avaient dis-

paru. Sur le perron, il s'arrêta et cria, à la cantonade :

« Tu sais, l'empreinte sanglante... Une blague ! ■
Puis il bondit dans le jardin, en riant.

Une demi-heure plus tard, il se déshabillait dans son pied-à-terre du boulevard Pereire.

■ Je n'en peux plus. Mais quand même, je l'ai t'y eu, le baron. Je l'ai t'y fait enrager. Et je te le retourne sur le grill, et je te le fais mijoter. Ah ! tu cuis les pieds des patriarches ! A mon tour de te rissoler. A petit feu ! »

Il bâilla longuement, esquissa, en chemise de nuit, deux ou trois entrechats tout en faisant claquer d'imaginaires castagnettes.

« Olé ! Le pas du fantôme... Les aristos, à la lanterne ! ■

Il songea brusquement à la blonde enfant, là-bas, dans le château de la Belle au bois dormant.

« Ah ! Princesse, murmura-t-il, si vous voyiez votre Prince Charmant ! »

Il soupira, se coucha et ouvrit le manuscrit. Mais les pattes de mouche, les ratures, les rajouts, eurent tout de suite raison de sa curiosité.

« Demain le travail, mon petit Lupin. Suffit pour aujourd'hui. »

Il éteignit, s'endormit aussitôt.

Il faisait grand jour quand il s'éveilla. Son premier geste fut de tendre la main vers sa table de chevet. Il ne put retenir un cri. Le manuscrit avait disparu.

III

LA JEUNE FILLE EN DÉTRESSE

LA colère jeta Raoul hors du lit. Il courut à la porte ; celle-ci n'avait même pas été refermée ; non plus que celle du vestibule. Frémissant de rage, il revint dans sa chambre. Il avait été joué et ce n'était pas le vol qui le mettait hors de lui, mais la désinvolture avec laquelle il avait été commis. Il avait perdu la manche, soit ! C'était le risque du métier. Mais qu'on ait repris le manuscrit sous son nez, voilà ce qu'il ne pouvait accepter. En même temps, une crainte sourde s'emparait de lui. A nouveau, il mesurait l'audace, la froide détermination de l'adversaire. La partie serait rude, dangereuse, impitoyable. Il se força à rire, et déjà, tout en effectuant quelques exercices d'assouplissement, il songeait à la contre-attaque. Le manuscrit était maintenant hors d'atteinte. Restait le vieillard. Ah ! Celui-là ! Il allait le faire parler, et vite !

Le téléphone sonna. Raoul s'y attendait. Il décrocha :

« Allô ?... Tu reconnais ma voix ?... Oui, cher ami, c'est bien moi. Je te dois des excuses... Je t'ai si mal reçu, hier soir. Un dîner si médiocre !... J'avais honte. Impossible de fermer l'œil. Alors, je me suis dit : « Si j'allais rendre une petite visite à ce cher Raoul ! »... J'avais ta carte, ton adresse... Il était bien un peu tard, mais, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ?... Un conseil, en passant. Tu devrais changer tes serrures. On entre chez toi comme dans un moulin... J'entre donc. Et que vois-je ?... Ce bon d'Apignac qui dort comme un Jésus. Je n'ai pas eu le courage de te réveiller. Je ne suis pas un méchant homme, moi. Je me suis contenté d'emporter un souvenir, une babiole, juste pour marquer mon passage. Si ce manuscrit t'avait intéressé vraiment, je t'aurais trouvé en train de l'étudier... Je te jure pourtant qu'il vaut la peine d'être lu... Il contient des choses, des choses !... Alors, si tu permets, je le garde... Et tu sais ce que tu vas faire... »

Le ton du baron devint âpre.

« Tu vas sauter dans un train pour l'Italie et tu vas aller te reposer quelque temps loin de Paris... Le lac de Côme, hein ?... Ou bien Venise...

— Et si je refuse ? dit Raoul.

— Tu le regretterais. Je suis bon prince. Je serais désolé s'il t'arrivait quelque chose... Non, inutile de me remercier... et la prochaine fois que tu viendras souper, préviens-moi... Je sais que tu es un vrai gourmet...

— Oh ! fit Raoul. J'ai des goûts simples... Je te

demanderais de me faire seulement ce plat que tu réussis si bien.

— Ah ! Et lequel ?

— Les pieds grillés. ■

Raoul raccrocha. Il avait eu le mot de la fin. C'était une piètre consolation. Si le vieux persistait à se taire..., mais non ! Il voudrait se venger de ses agresseurs. Il ne résisterait pas à un interrogatoire bien mené, avec gentillesse, avec déférence... Il révélerait le secret à son sauveur, et le baron serait bien obligé de plier le genou. En cette minute, Raoul se moquait du secret ; il ne voyait en lui que le moyen de triompher de l'adversaire et de lui faire rentrer dans la gorge ses sarcasmes.

Il s'habilla à la hâte. Il ne pouvait plus tenir en place. Le moteur partit au premier tour de manivelle et Raoul sauta au volant. La voiture était bonne ; ce jour-là, elle fut excellente. Pas une panne, pas une crevaison. A peine quelques charrettes, de loin en loin, sur la route normande. L'automobile les dépassait en coup de vent, tout de suite masquée par un nuage de poussière. A la fin de la matinée, Raoul aperçut le clocher de Notre-Dame-de-Grâce.

■ Alors, ma bonne Victoire ? Ce blessé ? »

Il était déjà dans la pièce, emporté par sa rage d'agir, de se dépenser, poussé aux épaules par le besoin de savoir, là, maintenant, tout de suite.

■ Chut, murmura Bruno. Il dort.

— A-t-il parlé ?

— Pas encore.

— Les brûlures ?

— En bonne voie.

— Allons, clampin, au rapport. Il faut t'arracher les paroles... Qu'est-ce qu'on raconte, dans le pays ?

— Rien. Juste quelques lignes dans *L'Echo de Trouville*. On pense que le vieux... le père Bernardin, comme ils disent... fait une fugue, qu'il a pu être victime d'une crise d'amnésie. »

Raoul saisit le poignet de Bruno.

« Pas un mot, dit-il. Surtout pas... Saprستي, tu n'es donc pas superstitieux !... Et ensuite ?... Personne n'a parlé du château, du sommeil de ses habitants ? »

Bruno secoua la tête.

« Parbleu ! fit Raoul. Personne ne s'est seulement aperçu...

— Les gendarmes sont venus pour le vieux, reprit Bruno. C'est ce qu'on racontait à l'auberge. J'ai circulé dans le coin, comme un touriste bien inoffensif. Mais par ici, on se méfie de l'étranger.

— Continue, chuchota Raoul. Dis n'importe quoi. »

Il surveillait le vieux Bernardin. Il venait de surprendre un tressaillement des paupières qui était révélateur. L'homme ne dormait plus ; il écoutait, et Raoul pénétrait le jeu du blessé, comprenait que Bernardin ne se rendrait pas si facilement. Arraché au château, il ne voyait partout que des ennemis, et, reprenant des forces, il se murait dans son mutisme, s'y fortifiait, s'y barricadait, de tout son entêtement de paysan normand.

« Ça va, Bruno. Laisse-nous ! »

Raoul s'assit au bord du lit et, avec une dou-

ceur inattendue, posa la main sur l'épaule du vieillard.

« Allons ! C'est le moment d'ouvrir les yeux, grand-père. Raoul d'Apignac, tu connais ?... Ce noble cœur qui t'a sauvé au péril de sa vie... Mais qui ne pourra peut-être pas te sauver toujours... Jusqu'à présent, j'ai paré au plus pressé. Je t'ai mis à l'abri. Je t'ai donné un docteur et une infirmière... Mais maintenant, tu dois m'aider. »

Les yeux gris du bonhomme, à demi cachés sous les paupières tombantes, observaient cet inconnu penché sur lui et dont il sentait l'autorité comme la réverbération d'un foyer.

« Tu dois m'aider, reprit Raoul. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi. C'est pour toi. Tu penses bien que tes trois petits amis de la carrière ne se tournent pas les pouces, en ce moment. »

Il empoigna Bernardin aux épaules et, courbé sur lui, comme un lutteur clouant au sol son adversaire, il ajouta sur un ton d'étrange gravité :

« Je les connais, moi... Je sais ce que vaut leur chef... J'aurai beau faire, ils te retrouveront... et, cette fois, j'arriverai trop tard... Mais si tu parles, tout peut encore être sauvé... Alors, *le sang de qui ?* »

Le vieux respirait plus vite. Il ouvrit la bouche. Raoul comprit qu'un obscur travail se livrait dans cet esprit encore à demi engourdi par la souffrance et l'épuisement.

« Le sang de qui ? »

Lentement, Bernardin abaissa ses paupières. Son visage sembla se figer sous les rides, comme celui d'un mort. Il se retranchait dans sa nuit, se repliait sur son secret. Raoul attendit encore un

peu, puis se dressa sans bruit. Avec sa pochette, il essuya la sueur qui lui mouillait le front.

« Je suis patient, murmura-t-il. Tu ne peux imaginer à quel point je suis patient. J'attendrai le temps qu'il faudra... Tu n'es pas mal, ici... Je te garde. Tu n'es pas prisonnier. Tu es simplement mis en observation. Quand tu voudras parler, un simple signe et hop, je serai là... Et alors, à nous deux, nous ferons de grandes choses, tu verras. Mais, crénom, ouvre les yeux. Regarde-moi. Tu te dis que d'Apignac, ce n'est rien. Et tu as raison. Mais, derrière Raoul, il y a dix autres personnages, il y a vingt légendes. C'est l'Histoire de France qui est dans cette pièce. Salue, Bernardin !... Tu as de la chance que je m'occupe de toi... Et je te jure que nous irons ensemble jusqu'au bout de cette aventure... Et même, je vais te confier quelque chose... »

Raoul s'interrompit. La respiration du vieux était devenue régulière. Il s'était endormi.

■ T'as l'air fin, s'apostropha Raoul. Ah ! Tu peux faire le joli cœur et lancer ta tirade. Ton public roupille. Rideau. ■

Il sortit sur la pointe des pieds. Bruno l'attendait, dans le couloir.

■ Alors ?

— Il est coriace, l'ancêtre. Mais il finira bien par se déboutonner. Continue à monter la garde. Moi, je fais un brin de toilette et je file au château. ■

Raoul tira de sa voiture un gros sac de voyage. Vingt minutes plus tard, métamorphosé en reporter, veste à martingale, Kodak en bandoulière, il embrassait Victoire.

■ Je reviendrai ce soir, ma bonne Victoire... Ne commence pas à geindre. Puisque je te dis que je ne risque rien. Et la preuve, à mon retour, je veux manger une grosse, une gigantesque omelette comme tu sais si bien les faire. ■

Il s'installa dans la Léon-Bollée toute grise de poussière et, à petite allure, s'engagea sur la route d'Eunerville.

Il aimait se recueillir, au volant, quand il lui fallait construire des plans de bataille. Mais, cette fois, il devait avouer que la situation lui échappait. Le manuscrit aux mains du baron, le vieux se refusant à répéter ce qu'il avait été forcé d'avouer sous la morsure de la douleur, où porter l'offensive ? Cette visite au château mènerait à quoi ? Raoul tâtonnait et s'exaspérait de sentir qu'il était impuissant, alors qu'un secret formidable allait être découvert par de vulgaires bandits qui n'avaient l'avantage que parce qu'ils n'hésitaient pas à employer la terreur. Et il fallait qu'il fût bien extraordinaire, ce secret, pour que le baron n'hésitât pas à torturer, à tuer, comme si le temps pressait, comme si, passé une date fatidique, il fût trop tard pour déchiffrer l'énigme. Rien ne pouvait enfiévrer Raoul davantage. La question tournait dans sa tête au rythme du moteur : le sang de qui ?... le sang de qui ?... C'était un mystère de sang, de violence et de mort.

Il gara sa voiture à l'entrée d'Eunerville et se dirigea d'un bon pas vers le château, insensible à la chaleur de l'été. A mi-route, il fut obligé de chercher refuge sur le bas-côté pour laisser passer une automobile qui roulait à toute allure. Il eut cependant le temps de reconnaître l'homme qui

se tenait auprès du chauffeur. Ces sourcils roux en touffe, ce visage bourru... Il se rappela le visage qu'il avait découvert, dans le halo de sa lanterne sourde, l'autre soir, au château... Hubert Ferranges. Tant mieux ! Ferranges absent, cela lui laissait les coudées franches. Régaillardi, il se remit en marche. Un gendarme causait, devant la grille, avec une forte femme, qui portait un seau d'eau. Raoul s'approcha, plus journaliste que nature.

« Bonjour, dit-il, désinvolte et charmant. Richard Dumont, de *L'Echo de France*. »

Impressionnés, les autres se taisaient. La femme posa son seau et s'essuya les mains. Le gendarme salua.

« J'ai entendu parler d'une disparition, poursuivit le journaliste. J'étais de passage à Honfleur. Alors, avant de rentrer à Paris, j'ai voulu en avoir le cœur net. »

Il paraissait si franc ; il forçait tellement la sympathie, que le gendarme n'y tint plus.

« Oh ! dit-il. C'est tout bonnement le père Bernardin qui s'est donné de l'air. Pas vrai, Apolline ? »

Apolline hocha la tête, un peu gênée d'être appelée par son prénom devant un étranger.

« Faut pas faire attention, répondit-elle. Il n'a plus toutes ses idées. Il saura bien revenir tout seul, allez. Vos Parisiens ont sûrement d'autres chats à fouetter.

— Si j'ai un conseil à vous donner, reprit le gendarme, motus. M. Ferranges ne serait pas content si la presse gonflait ce qui n'est même pas un fait divers. Et il ■ le bras long, M. Ferranges.

— Je ne connaissais pas ce château. Il est remarquable ! ■

Apolline rougit de plaisir et le gendarme tortilla sa moustache.

« Dame, dit-il, on vient de loin pour le voir. Mais M. Ferranges ne laisse pas visiter. C'est le père Bernardin qui en ferait, une tête ! Son château ! Parce qu'il faut vous expliquer qu'il est aussi un peu à lui, depuis le temps qu'il vit là !

— Il y est né », intervint Apolline.

Raoul sortit de son étui son appareil photographique, le déplia et colla un œil au viseur.

« Dommage, murmura-t-il. Je suis un peu trop loin. Mais je pourrais peut-être m'approcher un peu ? ■

Comment résister à ce sourire si jeune, à tant de gentillesse ?

« Il faut que je demande la permission à Mademoiselle, dit Apolline.

« Mlle Lucile, précisa le gendarme. La pupille de M. Ferranges. ■

Et, pendant qu'Apolline s'éloignait, il continua, tout fier de montrer à un journaliste de Paris qu'un gendarme savait être autre chose qu'un personnage de chanson.

« Une ravissante jeune fille, qui ■ eu bien des malheurs. Elle a perdu ses parents, il y aura bientôt deux ans, d'une façon stupide... Ils se sont noyés, ■■ cours d'une promenade en mer. Jacques Ferranges était, paraît-il, un ingénieur de grand avenir. Il avait vendu de nombreux brevets, notamment aux Américains, et il avait fait fortune en quelques années. Le château était à

vendre. Il l'acheta. Mais il faut croire que ce château ne porte pas bonheur à ses propriétaires... On a fouillé toute la côte. On n'a même pas retrouvé l'épave. C'était un petit voilier de six mètres. M. Jacques était fanatique de la voile. Et regardez la coïncidence... D'habitude, quand ils allaient se promener, les parents de Mlle Lucile l'emmenaient toujours avec eux... J'ai encore le rapport du brigadier dans la tête. Ce détail m'avait frappé, à l'époque. C'est curieux, vous ne trouvez pas ?... Ils l'emmenaient toujours et, justement, ce jour-là, ils la laissèrent au château... »

Raoul écoutait intensément. Son cerveau enregistrerait chaque détail, le scrutait, l'analysait, le classait dans le prodigieux fichier de sa mémoire.

■ Et l'on n'a jamais repêché les corps ? insistait-il. La mer rejette généralement les cadavres.

— Pas cette fois-là. Mais le plus navrant, c'est que la malheureuse jeune fille est tombée malade à la suite de ce deuil. On ne sait pas bien ce qu'elle a... Elle ne mange plus ; elle ne dort plus, d'après ce que raconte Apolline... Elle reste des journées entières sur sa chaise longue, dans le parc... La maison n'est pas très gaie, c'est vrai. M. Hubert, le tuteur, passe tout son temps à l'usine. Il possède une tannerie, à Pont-Audemer. Elle est toujours seule, la pauvre petite. Il y ■ bien son oncle Alphonse, mais on ne le voit jamais. Pourtant, il n'habite pas très loin d'ici. Il ■ hérité de la propriété où l'ingénieur s'était installé, avant d'acheter le château.

— Mais vous en savez plus long qu'un notaire », s'écria Raoul, en riant.

Le gendarme sourit à son tour.

« C'est mon métier, dit-il. Et puis les Ferranges sont des notables. Alors, forcément, on est un peu au courant de tout ce qui leur arrive. »

— Et cette gamine, là-bas, qui se cache derrière un massif de roses ? Qui est-ce ?

— Ah ! C'est Valérie, la petite-fille du vieux Bernardin. Encore une orpheline ! Son grand-père la rudoie, mais l'adore. C'est pourquoi je ne comprends pas pourquoi il est parti sans dire où il allait. »

Apolline revenait.

« Si Monsieur veut bien me suivre, dit-elle. Mademoiselle sera heureuse de lui parler. »

— Vous avez de la chance », dit le gendarme.

Le faux journaliste lui tendit la main.

« Merci encore. Et n'ayez pas peur. Je serai discret. »

Il s'empara du seau d'eau, lutta avec Apolline qui voulait le lui reprendre.

« Laissez... Laissez... Je vous le rendrai au bout de l'allée. »

Il était parfait, ce reporter, si serviable, si affable. Comment n'aurait-on pas répondu avec empressement à ses questions ? On sait bien qu'un reporter se doit d'être curieux. Aussi Apolline se laissait-elle aller aux confidences. Oui, elle était à la fois femme de chambre et cuisinière ; et son mari, Achille, était jardinier et chauffeur. Quant au vieux Bernardin, ses fonctions restaient des plus vagues. Il aimait à se dire majordome, parce que ce mot rappelait l'ancien temps.

« Un drôle de corps !... Faut voir comme il se prend au sérieux !... Et si vous l'entendiez raisonner ! Une misère !... Sa petite-fille, tenez, il s'arrange, la plupart du temps, pour lui faire manquer l'école. Il dit qu'on ne lui apprend, là-bas, que des mensonges. Un vieux fou !... Maintenant, rendez-moi mon seau ; nous arrivons. »

Une allée, qui contournait le château, les conduisit dans le parc. Lucile était là, sous un épais marronnier, étendue sur une chaise longue, le chien à ses pieds. Elle lisait un journal. Raoul la reconnut avec une étrange émotion. Elle était encore plus belle, plus touchante que le soir où il l'avait vue endormie. Le bouledogue se dressa sur ses pattes torses et se mit à gronder.

« Couché... Pollux ! »

Elle avait la voix lasse d'une personne qui n'a plus l'espoir de guérir. Elle posa le journal sur ses genoux et adressa au visiteur un sourire plein d'une bouleversante mélancolie. Raoul s'inclina.

■ Richard Dumont, de *L'Echo de France*.

— Apolline, va chercher une chaise, dit Lucile.

— Oh ! c'est inutile, protesta Raoul. Quand on possède une pelouse aussi confortable, on en profite. ■

Et, sans façon, il s'assit dans l'herbe, aux pieds de la jeune fille. Puis, négligemment, il gratta le bouledogue entre les oreilles et le fauve, bavant de bonheur, offrit sa tête à la caresse. Lucile observait la scène avec stupeur.

« C'est incroyable ! murmura-t-elle. Pourtant Pollux n'est pas commode.

— Il faut le tour de main. Mais je sais parler

aux bêtes et aux hommes. Je ne suis maladroit qu'avec les jeunes filles. ■

Ils éclatèrent de rire ensemble et les joues de Lucile prirent un peu de couleur. Raoul pensait : ■ Ris, ma belle, oublie un peu les mauvais jours. Je veux que tu aimes la vie, que tu sois émerveillée par elle et que tu continues, longtemps, à poser sur moi ce regard d'amitié. ■

Il cueillit une pâquerette, la saisit entre ses dents.

■ J'aurais été heureux de vous faire compliment de cette belle demeure, dit-il, mais j'ai appris qu'elle avait abrité plus de deuils que de joies... Parlons plutôt de vous.

— Oh ! moi... Je ne suis personne. Puisque vous savez tout, vous savez que... ■

Sa voix se brisa.

■ Allons, dit le prétendu Richard Dumont, soyons brave !... Nous avons dix-sept ans... Nous voyons qu'un tuteur grognon, des domestiques intimidés et ce vieux fou de Bernardin... Nous n'avons plus de passé et pas encore d'avenir et nous nous ennuyons tant que nous préférons nous dire malade pour sentir autour de nous, à défaut de tendresse, un peu de sollicitude. ■

Lucile l'écoutait avec un étonnement grandissant.

■ Mais nous avons en nous, continuait Raoul, beaucoup de ressources. Et si notre imagination ne nous jouait pas de mauvais tours, si elle ne nous soufflait pas que nous sommes la plus malheureuse et...

— Mais je suis la plus malheureuse », interrompit Lucile.

Des larmes montèrent à ses yeux.

« Oh ! balbutia-t-elle, pourquoi ne m'ont-ils pas emmenée avec eux, ce jour-là ? Pourquoi ? Nous serions morts tous les trois... Nous étions si heureux !

— Parlez... Parlez encore, dit-il. Je suis votre ami. »

Il lui prit la main, la serra doucement pour lui rendre un peu de chaleur.

« Ils ont péri le 19 août, reprit-elle plus calmement. Dix-neuf ans, jour pour jour, après leur première rencontre... une rencontre tellement dramatique !... Mon père, bien avant son mariage, avait acheté, derrière Sainte-Adresse, une propriété, dont dépendait une espèce de maison de pêcheur, une bicoque adossée à la falaise, devant une petite crique où ne venait jamais personne. Il s'y reposait, peignait aussi, car il avait tous les talents. Un jour, il entendit crier au secours... C'était une jeune fille... ma future maman... qui appelait. Elle se baignait, sur une plage voisine, le courant l'avait emportée. Elle se serait noyée si mon père n'était pas survenu à temps. Cela ne les a pourtant pas empêchés... dix-neuf ans plus tard... Est-ce que vous croyez à la fatalité, monsieur Dumont ?

— Bien sûr. Comme tous ceux dont la vie est faite d'aventures. Et cette petite maison, qu'est-elle devenue ? Elle a été vendue ?

— Non. Mon père l'avait conservée, en souvenir. Mais on n'y allait plus. Elle doit être en bien mauvais état. »

Il réfléchissait. Avec cette extraordinaire intuition qui lui avait permis de gagner tant de

batailles, il commençait à deviner, derrière les coïncidences, quelque chose de sombre, de tortueux, qui ressemblait fort à une machination.

« Est-ce que je pourrais la visiter ? » demanda-t-il.

Lucile, tout de suite, s'effaroucha.

« Je vous ai confié un secret, dit-elle. Il ne faut pas qu'on sache...

— Mais personne ne le saura. »

Et il mit tant de douce persuasion dans ses paroles que Lucile fut aussitôt rassurée.

« Après Sainte-Adresse, vous suivez la falaise pendant un peu plus de trois kilomètres. Il y a un sentier qui descend ; la maison s'appelle : *Le Gros Galet*.

— Encore une question. Votre maman... je suppose qu'elle était très sentimentale, très romantique.

— Oui. Je lui ressemble beaucoup. »

« Bien sûr, pensa Raoul. Je commence à comprendre... »

Il sauta sur ses pieds, déjà bouillant d'impatience. Il avait envie d'étonner cette jeune fille, de se battre pour elle, afin de lui rendre le sourire. Et en même temps, il sentait qu'un danger mystérieux rôdait autour d'elle. L'impression fut si forte qu'il observa le sous-bois, mais le chien aurait aboyé si quelqu'un s'était embusqué près d'eux.

« Est-ce que vous avez confiance en moi ? » demanda-t-il à Lucile.

Elle leva vers lui le regard triste de ses yeux violets.

« Je ne vous connais pas, monsieur, dit-elle,

songeuse, mais vous êtes si différent des autres !
Oui, j'ai confiance.

— Vous le pouvez ; vous le devez... Alors, écoutez-moi. Vous allez rentrer. Vous ne parlerez pas de ma visite à votre tuteur. Et demain, à trois heures, nous nous rencontrerons... Pas ici... Hors de la propriété... au coin du parc et de la route... J'aurai peut-être beaucoup de choses à vous apprendre... Non... Ne m'interrogez pas. C'est encore trop tôt. Au revoir, petite fille... Et à partir de maintenant, quoi qu'il arrive, répétez-vous que vous n'êtes plus seule, qu'il y a quelqu'un, tout près de vous, qui veille, dans l'ombre et qui ne permettra pas qu'on touche à un cheveu de votre tête.

— Vous croyez donc que je suis en danger ? »

Il mit un doigt sur ses lèvres.

■ Demain. Trois heures ! ■



Berville, le lac sur la Seine, la route du Havre... Raoul aurait parcouru ces routes les yeux fermés, tant elles lui paraissaient familières ! Est-ce pour cette raison qu'il se sentait si plein d'entrain ? ■ Allons, se disait-il, sois franc. N'essaie pas de me donner le change. Avoue que tu es heureux, absurdement heureux, parce que tu veux sauver cette orpheline en perdition, parce qu'elle est belle et que tu es Lupin... parce que tu es bête, incurablement, et, malgré tout, je t'aime bien comme tu es ! »

Il traversa un village, dans un envol de volailles épouvantées, et reprit son monologue : ■ Tous

les propriétaires d'Eunerville mourant dramatiquement les uns après les autres, ce n'est pas une coïncidence. Et, pour finir, le baron torturant Bernardin. Est-ce qu'il y a un lien entre ces deux séries d'événements ?... Il doit y en avoir un, mais lequel ?... Et à quel danger Lucile est-elle exposée ? Tu n'en sais rien. Pas besoin de plastronner. Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter des histoires ! Tu possèdes juste un petit bout de fil conducteur : les Ferranges ont été assassinés. Comment ? Pourquoi ? Mystère ! Saint Jean succède à Jacob. D'Artagnan... Bon, inutile d'insister ! »

Il arrivait sur la falaise de Sainte-Adresse. Une vieille paysanne lui indiqua la crique du Gros Galet. Encore deux kilomètres et il verrait le sentier... Mais il devrait se méfier car il y avait eu des éboulements, l'hiver dernier. Raoul abandonna l'automobile dans un creux, et poursuivit sa route à pied. Des souvenirs lui revenaient à la mémoire, qu'il avait du mal à chasser¹. Il avait bien cru, non loin d'ici, alors qu'il cherchait un refuge pour cacher sa détresse, que tout était fini, que la vie, désormais, lui refuserait toute joie. Mais un homme comme lui était capable de traverser, en une seule existence, une foule d'existences successives. Et il se sentait miraculeusement neuf, débordant d'énergie. L'énigme du château d'Eunerville ne lui résisterait pas plus longtemps que toutes celles qu'il avait déjà résolues.

1. Voir *L'Aiguille creuse*.

La falaise s'abaissait. Il découvrit bientôt le sentier qui sinuait à travers une végétation rase.

■ Diable ! songea-t-il. Le sieur Ferranges était doué pour l'escalade. ■

Mais il s'aperçut très vite que la piste s'appuyait, aux passages délicats, sur des épaulements de terrain qui le rendaient sans danger, malgré le vide qui semblait sans cesse guetter le promeneur, et il ne tarda pas à prendre pied sur une étroite plage, coincée entre deux éperons rocheux qui la dominaient de très haut. L'impression de solitude était presque accablante. Les galets s'étendaient jusqu'aux premières vagues. A gauche, apparaissait une bicoque adossée à la falaise. Il fallait arriver dessus pour la découvrir. Il en fit le tour, passa la main sur les volets clos ; ils étaient encore solides. La porte était verrouillée. Des coulures verdâtres d'humidité tachaient les murs mais la maison, malgré un air sinistre d'abandon, avait bien résisté aux intempéries. Entre le mur du fond et la falaise s'ouvrait un étroit espace encombré de débris : vieux outils, rames, échelle rongée par le sel, casiers pour la pêche. Mains aux haïches, Raoul examinait pensivement le décor insolite. « Saugrenu, murmura-t-il Saugrenu ! Mais bien séduisant ! Par exemple, il vaut mieux ne pas avoir besoin du boulanger. ■

Il sortit de sa poche un étui plat qui contenait des tiges métalliques de formes variées et s'attacha à la serrure qui, bloquée par la rouille, résista longtemps. Enfin la porte s'ouvrit, soufflant ■■■ visage du visiteur une haleine qui sentait le moisi. Il entra et se trouva dans une salle qui devait

servir, autrefois, de salle à manger et de chambre à coucher, car il y avait, à gauche, un large divan. Au fond se dressait un chevalet de peintre et des toiles étaient encore posées contre le mur. A droite, une table pour deux : les couverts étaient mis. Dans un vase, entre les assiettes, des tiges noirâtres achevaient de pourrir. Dans la cheminée, un faitout s'était affaissé sur un tas de cendre. « C'est Pompéi ! », dit Raoul. Tout était gris, collant, affreusement mort. Mais le plus troublant, c'était cette table servie, comme si un peu d'amour s'était réfugié là et y durait encore, défiant le temps.

D'un geste machinal, Raoul ôta son chapeau. Puis il fit quelques pas et observa le sol, couvert de poussière, où se marquaient encore des empreintes de pas. On ne pouvait s'y tromper : il y avait côte à côte les empreintes d'un homme et celles d'une femme. « Les Ferranges, pensa-t-il. Pour célébrer l'anniversaire de leur rencontre, ils revenaient ici. Voilà pourquoi ils n'ont pas voulu emmener leur fille. C'était leur fête à eux ! La promenade en bateau n'était qu'un prétexte. Ils avaient préparé amoureusement ce tête-à-tête... Et... » Raoul examina le sol de plus près. ■ Et ils ne sont pas ressortis... Curieux ! ■

Les traces s'entrecroisaient, de la porte à la table, de la table à la cheminée, puis elles se dirigeaient vers une autre pièce, masquée par un rideau ; sans doute une cuisine. Mais elles n'en revenaient point. Existait-il une autre sortie, par là ?

Raoul s'avança, le cœur un peu battant. Qu'est-ce qui se cachait, derrière ce rideau ? Il l'écarta. Et

soudain le sol se déroba. Ce fut si rapide que Raoul n'eut pas le temps d'étendre les bras, de chercher un point d'appui. Il tomba lourdement. Mais la chute fut brève et amortie par du sable. Déjà, la trappe, rappelée par quelque ressort invisible, se refermait avec un claquement, comme la mâchoire d'un piège.

IV

L'IN PACE

L'OBSCURITÉ était totale. Raoul s'assit, se tâta. Pas de bobo. Il jeta les mains autour de lui. Elles rencontraient partout le sable. Il était dans une cave. La maison avait été bâtie sur des fondations légères et, à la longue, sournoisement, le sable, un instant tenu en respect, avait commencé à s'infiltrer, comme la mer dans une épave. Il se mit debout, se dressa autant que possible sur la pointe des pieds, leva un bras au-dessus de sa tête et ne rencontra que le vide. La lampe, dont il ne se séparait jamais, avait résisté au choc. Elle n'émettait qu'un étroit faisceau de lumière, mais suffisant pour éclairer le contour de la trappe. Pas le moindre anneau, la plus petite aspérité. Les puissants ressorts qui repoussaient le panneau de bois au niveau du plancher étaient logés au fond d'une inaccessible cavité de la maçonnerie.

Raoul promena autour de lui la lueur de sa

lampe. La cave était vaste et rigoureusement vide. Pas une caisse sur laquelle on pût monter pour atteindre la trappe ; ce qui, d'ailleurs, n'aurait servi à rien puisque la main n'aurait pu saisir aucune prise. Cependant, la lumière fit briller quelque chose, dans l'angle le plus éloigné. Raoul s'approcha et une légère sueur d'angoisse lui mouilla les tempes. Ce qui luisait, c'était une tête de mort, un crâne blanc comme les os de seiche qu'on ramasse sur la grève. Et, sous la mince couche de sable qui s'était accumulée, Raoul devina la forme d'un squelette. Il fut bouleversé. Couché sur le côté, la silhouette funèbre enlaçait encore un autre squelette, plus petit, dont le crâne, à demi enfoui, était encore tourné vers ce qui avait été un visage aimé. Les deux amants étaient morts dans les bras l'un de l'autre et ils ■■ souriaient pour l'éternité.

Raoul éteignit sa lampe. Cet homme, qui avait affronté tant de dangers, et nargué tant de fois la camarde, faillit se laisser aller à une véritable débâcle nerveuse. En une seconde, il venait de comprendre la vérité qu'il avait pressentie. Les époux Ferranges avaient été assassinés. Quelqu'un, patiemment, méthodiquement, avait transformé le nid d'amour en piège mortel. Ses victimes ne venant au Gros Galet qu'une fois par an, il avait eu tout le temps de préparer cette trappe, sûr qu'au jour prévu elle se refermerait sur ses proies. Et l'abominable ruse s'était avérée efficace. Malheureusement, une troisième victime était venue s'offrir et elle ne pouvait pas ne pas partager le même sort que les deux autres. A quoi bon crier, frapper, appeler ■■ secours !

A quoi bon refaire ce que les deux emmurés avaient déjà fait en vain ?

Raoul s'allongea sur le sable humide, croisa les mains derrière sa nuque et essaya de réfléchir calmement. Personne ne savait qu'il était venu visiter cette maison. Donc personne n'aurait l'idée de descendre sur cette plage et d'en explorer les environs. Il y avait bien la Léon-Bollée, abandonnée sur le chemin des falaises. On signalerait à la gendarmerie la présence insolite de cette voiture, mais l'enquête risquait fort de s'égarer. Restait à percer un tunnel. Avec quoi ? Avec les mains...

Raoul enleva son veston, le plia soigneusement et, agenouillé près du mur, commença à fouir. Il dut bientôt se rendre à l'évidence. Le sable était trop fluide. Il coulait dans l'excavation à mesure qu'elle se creusait. Il aurait fallu le mouiller. Raoul pourtant s'obstina. Le sable qu'il enlevait dans ses deux mains jointes, il le jetait loin de lui, par-dessus son épaule. Il réussit à faire un trou et s'arrêta, épuisé. Dans l'obscurité, il avait l'impression que ce trou était assez profond. Il tâtonna, à la recherche de son veston. Où l'avait-il déposé ? Il avançait sur les genoux, une main en avant, craignant à chaque instant, de palper les ossements.

Il finit par retrouver le vêtement et alluma sa lampe. Le trou ne mesurait pas plus de soixante à soixante-dix centimètres de profondeur. Et il avait travaillé pendant très longtemps pour ce résultat dérisoire. Sans outil, il ne passerait pas. Cet homme si énergique savait mieux qu'un autre où commence l'impossible. Il s'épongea le front,

essaya de plaisanter. « Pas le moment d'attraper froid, mon garçon. Brrr ! Un grog serait le bienvenu ! » Mais le silence était si épais qu'il frissonna et s'assit, le dos à la muraille, paralysé par la fatigue. Et peu à peu surgit la peur. Pour la première fois, son esprit, si fertile en stratagèmes de toutes sortes, ne voyait aucune solution. Pour la première fois, Lupin n'était plus Lupin.

A quel criminel avait-il donc affaire ? Qui donc avait machiné cette atroce vengeance, avait condamné deux innocents à mourir lentement de faim, de soif et de désespoir ? Et encore étaient-ils deux, qui, jusqu'au dernier moment, s'étaient soutenus l'un l'autre. Mais lui, il était seul... Il tendit l'oreille. Un battement sourd grondait, très loin... la mer... La mer montait. Il n'y avait plus personne, sur les grèves. La peur était là, autour de lui, mêlée à l'air qu'il respirait. Il était vigoureux. Il résisterait plusieurs jours. Son agonie n'en finirait pas.

Il serra les poings, faillit hurler. Ce qui l'obligea à rester digne, ce fut l'absurde pensée que les deux squelettes étaient malgré tout un public. Et il s'imagina qu'on l'observait, qu'on pensait : « Lupin n'est pas à la hauteur. Il caner. » « Ils ont raison, se dit-il, je suis en train de caner. Mais qu'on me donne une minuscule raison d'espérer, et on verra de quoi je suis capable. Malheureusement, il n'y en a pas. Mes ennemis eux-mêmes ignorent que je suis ici. C'est l'accident bête, imprévisible et irrémédiable. Pardon, petite Lucile. Je ne serai pas au rendez-vous ! »

Et soudain il resta saisi d'étonnement. Parbleu ! Elle existait, la minuscule raison d'espé-

rer... Lucile ! Mais il la repoussa aussitôt. Lucile attendrait, à trois heures, et peut-être attendrait-elle longtemps... et puis elle reviendrait tristement sur ses pas. Pourquoi entreprendrait-elle cette longue course jusqu'à la maison qui lui rappelait de si tristes souvenirs ? Mais l'espérance est comme un petit feu qui se nourrit de brindilles. Les plus faibles arguments réussissent à l'alimenter. D'abord, la course n'était pas tellement longue. Et il y avait sûrement une bicyclette, au château. Ensuite, Lucile voudrait savoir pourquoi cet homme, qui semblait redouter un danger, n'était pas venu. Et, parce que cet homme l'avait troublée, parce qu'elle voulait à tout prix le revoir, elle ferait preuve d'imagination, d'énergie ; elle penserait : « Il a besoin de moi. C'est à cause de moi qu'il est en péril ; à cause de ce que je lui ai dit de la mort de mes parents. » Et elle se rappellerait leur conversation, les questions posées sur le Gros Galet... Si ce journaliste, si sympathique, avait manqué à sa parole, c'était probablement à cause de la maison au pied de la falaise... Et s'il lui était arrivé un accident ? S'il était tombé ?... Il fallait aller à son secours. Elle s'échapperait du château... Elle accourrait... Et à son tour, elle serait happée par le piège. Mon Dieu !

Raoul se leva, fit le tour de sa prison, la tête en feu. Non. Surtout pas cela. Plutôt mourir. Bien sûr, il aurait préféré tomber en plein soleil, pour quelque cause exaltante, au lieu d'agoniser comme un rat au fond d'un trou. Mais il acceptait de mourir ignominieusement, comme un nuisible, pourvu que Lucile fût sauvée.

Il fut soudain envahi par la certitude qu'elle

partirait à sa recherche et il tendit les mains en avant comme pour l'en dissuader, la repousser loin de cette fosse atroce, où l'attendaient les ossements de ses parents. Il trébucha, s'écroula sur les genoux, et il répétait tout bas : « Pas toi, Lucile. Surtout, pas toi ! - »

Vaincu par la fatigue, l'angoisse, la nuit, il se laissa aller sur le flanc et demeura longtemps prostré. A plusieurs reprises, il glissa dans une somnolence coupée de cauchemars. Et puis, parce que, chez lui, le découragement ne réussissait jamais à s'installer, il sortit brusquement de cet état de torpeur qui lui avait tenu lieu de sommeil. Il était lucide, alerte, et prêt à affronter l'obstacle. Il regarda sa montre. Huit heures. Forcément huit heures du matin.

« Diable ! fit-il. Sauter le dîner, passe encore. Mais le petit déjeuner !... Ce n'est plus de l'hygiène. C'est de l'ascétisme ! »

Il avait parlé à haute voix, pour faire un peu de bruit, rompre le silence dont aucun silence ne pouvait donner l'idée. Il ne renouvela pas sa tentative, mais, toujours par défi, il s'obligea à faire, dans le noir, sa culture physique. « Que je meure au moins en bonne santé ! » Puis il retourna près du trou, tâta le sol. Le sable avait repris possession de l'excavation, qui n'était plus qu'une cavité sans profondeur. Il n'y avait vraiment pas moyen de creuser un tunnel. La trappe ? Rien à faire. Il retombait dans le cercle infernal des mêmes projets et des mêmes échecs. ■ Et maintenant, songea-t-il, je vais invoquer Lucile. Ça y est !... Imbécile ! Comme si cette petite se souciait de toi ! ■

Il s'assit une nouvelle fois, dos au mur, et reprit son monologue. « Elle ne se soucie pas de toi, mais c'est parce que tu ne penses pas à elle avec assez d'intensité. Or, tu n'as plus le choix. C'est elle ou rien. Alors, applique-toi. Songe que les insectes se reconnaissent à des distances de plusieurs lieues. Tu vaux tout de même plus qu'un insecte ! Si tu t'appliques assez longtemps, elle finira par sentir ta présence autour d'elle, et elle t'obéira ; tu seras en elle comme un instinct. Amène-la jusqu'ici. Quand tu l'entendras, tu crieras pour la mettre en garde. Il n'y a pas d'autre moyen. Mais je te préviens : ce sera dur. Jure-moi que tu ne t'endormiras plus. »

Raoul tendit le bras et jura. Puis il entreprit de se concentrer. Ce n'était pas trop difficile. Il suffisait d'accompagner Lucile en imagination, de la suivre de sa chambre dans la salle à manger, et de saisir la chaise longue en même temps qu'elle, d'appeler Pollux, de traverser les immenses pièces du rez-de-chaussée pour gagner le parc, de s'installer à l'ombre et de rêver à l'inconnu qui avait surgi au moment même où la vie quotidienne était devenue trop lourde à supporter...

Raoul se pinça le dos de la main. « Eh bien, c'est ça que tu appelles transmission de pensée ? Mais tu roupilles, mon vieux... Allez, debout ! Elle se lève. Elle va cueillir des fleurs... Elle est vaguement inquiète... A cause de toi. Parce que tu as eu l'air de comprendre comment ses parents sont morts... Et maintenant, elle passe son temps à se dire : Il sait quelque chose. Et sans cesse elle regarde l'heure. »

Raoul alluma sa lampe et tira sa montre. Il fut stupéfait. « Midi ! Déjà ! Elle va se mettre à table, avec son tuteur »... Elle était assise en face de lui, dans la salle trop grande. Elle n'avait pas faim. Raoul la voyait avec une netteté prodigieuse. Elle roulait une boule de mie entre ses doigts amaigris. Apolline apportait un plat de poisson, parce qu'on était vendredi, et l'odeur de la friture le faisait défaillir. Vingt-quatre heures qu'il n'avait rien mangé. Et il murmurait : « Allons, un petit effort. Il est délicieux, ce poisson. Et puis tu ~~as~~ besoin de prendre des forces ; si tu veux pédaler jusqu'ici... » Le repas traînait en longueur. Le tuteur, de loin en loin, laissait tomber quelques paroles... Une horloge sonna une heure. Ce fut le moment du café. Raoul avait la bouche sèche. Il était tout entier à ce jeu terrible. Lucile remontait dans sa chambre. Elle écoutait les bruits du château, le ronflement de l'automobile qui emportait son oncle ; bientôt Apolline serait occupée par la vaisselle... Deux heures... Deux heures et demie...

Raoul se crispait. C'était maintenant que tout allait se décider. Lucile se glissait hors du château. Personne ne la voyait sortir. Elle atteignait l'endroit du rendez-vous. Trois heures... Ah ! Lucile ! A ton tour de penser à moi, bien fort... encore plus fort... Si je ne suis pas là, c'est que je n'ai pas pu... Si je n'ai pas pu, c'est que je suis retenu prisonnier... Il fallait faire voler le mot à travers l'espace... Pri-son-nier... comme une dépêche. Si Lucile parvenait à le surprendre, elle viendrait. Prisonnier ! Je suis prisonnier. Raoul, affreusement tendu, remuait les lèvres. Il enten-

dait le mot fuser hors de lui et, peu à peu, il faiblissait ; il se vidait de toute son énergie. Vint le moment où il fut obligé de s'arrêter, comme un blessé au bout de son sang. Et maintenant, c'était à Lucile de prendre l'initiative... Plus la peine de la guider... Ou bien elle était en route, ou bien c'était la mort qui s'approchait... Mais elle était sûrement en route, parce que les choses ne pouvaient pas se passer autrement, parce qu'un Arsène Lupin n'était pas fait pour crever sous terre, comme une taupe. Il fallait tenir, tenir... Ne plus regarder l'heure, ne pas trouver le temps long. Il fallait marcher comme un vieux cheval de noria, qui avance sans penser à rien...

Et il marcha, fourbu, ses pieds s'enfonçant dans le sable, une main au mur, et tournant autour des squelettes. Il n'était plus que volonté de marcher. Si, par malheur, il s'abattait, ce serait fini. Il n'aurait plus la force de crier, quand Lucile, là-haut, s'avancerait vers la trappe. Car il ne mettait pas en doute qu'elle serait là dans un instant... Peut-être pas le prochain, mais celui d'après. Il respirait fort. Il mâchait du sable qui crissait sous ses dents. Ses mollets tremblaient. Il tomba sur un genou, se massa longuement. Défense de regarder l'heure. C'était cela, la pire tentation. Le reste, la faim, la soif, c'était encore tolérable. Mais s'il cédait, s'il tirait sa montre, s'il découvrirait, par exemple, qu'il était six heures... Alors, il se coucherait et attendrait la fin... parce que, sans se l'avouer, il avait déjà calculé le temps qu'il fallait pour venir d'Eunerville, à bicyclette. D'un coup de reins, il se remit debout.

Ce fut alors qu'il entendit le bruit, et il resta immobile, émerveillé, incrédule. Cette sorte de craquement, c'était celui d'un pas sur les galets. Un poing sur la bouche, figé, les yeux clos, il se recueillait pour mieux analyser ce bruit si mince, qui était peut-être celui de son sang sifflant dans ses artères. Mais le bruit se précisa. Et il apportait avec lui la lumière, le vent du large, la promesse de la vie, comme le choc lointain d'un pic annonce au mineur enseveli que la délivrance est proche. Mais surtout, il marquait le triomphe de Raoul. Seul, perdu, sans secours, sans la moindre chance de salut, par la seule puissance de sa volonté, ou peut-être de son orgueil, Raoul avait, une fois de plus, forcé le Destin. Un sentiment de joie intense l'inonda. Des larmes lui montèrent aux yeux. Cet homme si maître de lui pleura.

La porte grinça et, au-dessus de sa tête, le plancher craqua doucement. Alors, de toutes ses forces, il hurla, la gorge serrée :

« C'est vous, Lucile?... C'est vous, n'est-ce pas ?... »

De très loin, la voix de la jeune fille répondit :

« C'est moi.

— Bon. Ne bougez plus. Où êtes-vous exactement ?

— Devant la table. »

La malheureuse ! Elle regardait les deux couverts et elle cherchait à comprendre...

« Vous voyez le rideau, Lucile... Le piège est là, derrière... Oui... Une trappe qui s'ouvre quand on met le pied dessus.

— Etes-vous blessé ? ■

Adorable Lucile ! Dans sa voix, il y avait déjà

l'inquiétude d'une femme, une angoisse dont elle ignorait le sens mais que Raoul déchiffrait en tremblant.

« Non, je n'ai rien. Mais je suis coincé. Il faut que vous m'aidiez... Vous allez faire le tour de la maison. Derrière, vous apercevrez une vieille échelle. Vous l'amènerez dans la pièce. Après, je vous expliquerai. »

Le pas s'éloigna et bientôt un remue-ménage de choses bousculées apprit à Raoul que son supplice touchait à sa fin. Alors il eut un geste qui l'étonna lui-même. Epuisé, affamé, meurtri, il secoua le sable de ses vêtements, se brossa, vérifia sa cravate et le pli de son pantalon. « De la tenue, vieux camarade, dit-il. Evidemment, un coup de rasoir n'aurait pas fait de mal... Et redresse-toi, sapristi ! N'oublie pas que tu es un jeune reporter ! »

Là-haut, l'échelle heurtait des chaises, raclait le plancher.

« Vous êtes prête ? cria-t-il.

— Oui. »

A la façon dont elle avait lâché le mot, il était facile de comprendre que l'effort dépassait ses forces.

■ C'est bien... Vous êtes au bout de vos peines, Lucile. Vous allez lever l'extrémité de l'échelle qui est de votre côté et vous allez pousser la partie opposée, comme si vous vouliez la faire glisser sous le rideau. L'échelle va passer sur la trappe et son poids obligera le panneau à s'entrouvrir. Vous voyez le mouvement ?... Allez-y... Lentement ! »

Les pieds de l'échelle grattèrent le parquet et,

soudain, la trappe s'abaissa, laissant tomber dans la cave une clarté oblique.

■ Stop !... Attendez un peu. ■

Raoul, profitant du demi-jour, s'approcha des squelettes.

■ Pardon, murmura-t-il. Mais personne ne vous dérangera plus. ■

A pleines mains, il les recouvrit de sable.

« C'est pour qu'elle ■■ vous voie pas, expliquait-il. Dormez en paix. Je m'occuperai d'elle. Je vous le promets... Je sais ce que vous pensez ! Vous avez tort ! Je m'occuperai d'elle comme un très vieil ami, paternel et un peu amoureux... C'est moi qui serai son tuteur. L'autre est une ganache. Adieu !

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ? demandait Lucile.

— Eh bien, vous redressez l'échelle, et vous la faites descendre, tout doucement... »

Trois minutes plus tard, Raoul reprenait pied dans le monde des vivants. Il remonta l'échelle et la trappe se referma. Il saisit la main de Lucile.

■ Sortons vite. On étouffe là-dedans. ■

Le soleil était encore haut. La mer remontait. Il n'y avait personne en vue.

■ Sans vous, dit-il, j'étais condamné... Mais grâce à vous, j'ai découvert quelque chose de capital... Voyons... Rappelez-vous... Au cours de ces derniers mois, ne vous êtes-vous jamais sentie menacée ?... Ne s'est-il jamais rien passé qui ait pu vous effrayer ?

— Non... Je ne vois pas... Il y ■ bien eu l'accident du cabriolet...

— Ah !

— Mais c'était un simple accident. Une roue s'est brisée, dans une ornière. J'ai été jetée à terre. Si le cheval avait galopé, j'étais perdue... Mais il allait au pas, contrairement à son habitude.

— C'est arrivé quand ?

— Il y a trois mois. Vous croyez que... ?

— Bien sûr ! L'accident a été provoqué... comme les autres... Ce n'est pas un hasard si les propriétaires du château disparaissent successivement... Vos parents ont été les dernières victimes... Soyez courageuse, Lucile. »

La main de la jeune fille se crispa sur la sienne.

« Ils sont là, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Oui. *On* savait qu'ils venaient, chaque année, à la date anniversaire de leur première rencontre. *On* a préparé soigneusement le piège. Et puis *on* a fait disparaître leur bateau. Qui n'aurait cru à un naufrage ?... Et maintenant, c'est votre tour. »

Lucile s'accrocha au bras de Raoul.

■ C'est abominable, dit-elle.

— Et après vous, continua-t-il, on s'attaquera sans doute à votre tuteur... toujours avec la même astuce et la même patience, pour que personne ne soupçonne la vérité. Vous êtes tous en danger, comme je le pressentais.

— Mais pourquoi, pourquoi ?... Nous n'avons causé de tort à personne. ■

Raoul demeura un instant pensif.

■ Ah ! Si je pouvais vivre au château, dans votre ombre, je saurais bien vite pourquoi.

— Si seulement vous étiez venu huit jours plus

tôt, dit Lucile. Vous savez peut-être qu'il existe au château une bibliothèque très importante. Elle est même célèbre. Mon tuteur ■ engagé, la semaine dernière, un secrétaire, pour mettre un peu d'ordre dans tous ces livres, dresser un catalogue... Bref, il arrivera dans quatre jours.

— Mais c'est merveilleux ! s'écria Raoul. Cet homme, votre tuteur le connaît ? Ils se sont déjà vus ?

— Non. Ils sont entrés en relation à la suite d'une annonce parue dans une revue littéraire. M. Léonce Catarat cherchait un emploi de...

— Vous vous rappelez l'adresse de ce monsieur ?

— Oui. C'est moi-même qui ai écrit les lettres... Léonce Catarat, 12, rue des Batignolles à Paris.

— Et vous dites qu'il doit arriver ?

— Mardi. »

Lupin passa son bras sous celui de la jeune fille, et l'entraîna vers le sentier de la falaise.

« Eh bien, dit-il, avec la collaboration de ce garçon, dont je connais déjà la gentillesse, nous allons organiser la défense. Désormais, il n'y aura plus de cabriolet en perdition, je vous le jure.

— Mais, dit Lucile, soudain intimidée, qui êtes-vous au juste ? ■

Raoul éclata de rire.

« J'aime ce ■ au juste ». Quel hommage ! Figurez-vous, ma chère Lucile, que je n'en sais rien moi-même. Un journaliste, c'est un homme aux cent visages. Il le faut bien, si on veut réussir dans ce difficile métier... Je vais, je viens, je flaire, je me déguise... Je m'y perds un peu, pour être

franc... Ainsi, ce Léonce Catarat, je sens que je vais entrer dans sa peau, malgré moi, par mimétisme, et pour le plaisir de vivre non loin de vous. »

Lucile rougit, d'une manière qui ravit Raoul.

« Vous en avez de la chance, murmura-t-elle. Vous êtes libre, vous ! Vous ne devez à personne le compte de vos journées... Il me semble que je ne serais plus jamais malade, si j'avais le pouvoir, moi aussi, de... Mais je dis des bêtises.

— Des bêtises ! Allons donc ! Vous n'avez jamais été aussi raisonnable. C'est l'ennui qui vous ronge, ma chère Lucile. Mais, près de moi, vous ne risquez guère de vous ennuyer, je vous le jure. Voyez, aujourd'hui, quelle aventure !... ■

Lucile s'arrêta au premier coude du sentier et se retourna vers la maison qui allait disparaître. Raoul, très doucement, lui mit la main sur les yeux.

« Il ne faut jamais regarder en arrière, petite fille... Vos parents ont la sépulture qu'ils auraient désirée... Et puis, il ne faut pas que l'ennemi sache qu'on ■ découvert... Allons ! Venez ! Je vous déposerai à l'entrée d'Eunerville. »

Il alla chercher sa voiture, fourra la bicyclette à l'intérieur et installa Lucile près de lui.

« Est-ce que vous avez eu peur ? dit-elle.

— J'étais sûr que vous viendriez.

— Et si je n'étais pas venue ?

— C'est moi qui pose les « si ». Je ne les subis jamais. »

Raoul avait repris la route de Paris et, selon son habitude, dévorait l'espace. La fatigue l'avait à peine marqué. Après avoir quitté Lucile, il s'était arrêté dans une auberge et avait avalé une tranche de jambon, une tarte aux pommes et trois tasses de café. Il se sentait merveilleusement dispos et heureux. Une seule ombre au tableau : le baron, ou plutôt le mystère du baron. Car, derrière le baron, il y avait certainement quelqu'un qui se cachait... Le baron n'était qu'un homme de main, capable des pires brutalités mais bien trop borné pour imaginer les « accidents » d'Eunerville, le raffinement du supplice infligé aux époux Ferranges. Cela dénotait une intelligence aiguë, impitoyable, et une patience monstrueuse, celle de l'araignée préparant sa toile, du serpent guettant sa proie, de ces bêtes de la nuit qui frappent sans bruit, dès que se relâche la vigilance de leur victime. Lui-même, s'il n'y prenait garde, serait frappé à son tour, sinon dans sa chair, du moins dans ce qu'il avait, désormais, de plus précieux : Lucile.

■ Pas touche ! gronda-t-il. Moi, je veux bien. Je me débrouillerai toujours. Mais elle... si jamais il lui arrivait quelque chose, rien ne pourrait plus me retenir. ■ Et sa colère naissante lançait la voiture sur la route comme une balle de fronde. Il atteignit Paris vers une heure du matin, gagna son appartement du boulevard Pereire, se jeta sous la douche et, après une dernière collation, se mit au lit, après avoir murmuré :

« Dormez bien, petite Lucile. Votre ange gar-

dien n'est pas loin... Il va se reposer à son tour. De temps en temps, ça dort aussi les anges ! ■



Le lendemain, au début de l'après-midi, Léonce Catarat, après un médiocre déjeuner, sortit du modeste restaurant où il prenait pension. Tout en s'essuyant la moustache, il pensait mélancoliquement à tous les médiocres déjeuners qu'il devrait encore absorber, tout le long d'une vie sans joie, et il était d'humeur sombre quand il traversa la chaussée pour acheter un journal. Un grincement brutal de freins surmenés le fit sursauter. Une puissante voiture venait de stopper, presque à le toucher. Elle était si près de lui qu'il perdit l'équilibre et tomba sur les genoux. Il se redressa, en s'appuyant sur le radiateur brûlant. Déjà, le conducteur se précipitait, soutenait Catarat.

« Je suis désolé !

— Mais non, balbutiait Catarat. C'est moi qui suis un étourdi...

— Pardon ! C'est moi qui allais un peu trop vite.

— En tout cas, je n'ai absolument rien.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Vous voyez... pas la moindre égratignure.

— Il y a les blessures internes, les plus graves. Venez !

— Où cela ?

— Chez mon médecin. Je veux être pleinement rassuré. »

Le malheureux Catarat, malgré ses timides protestations, fut poussé par une poigne de fer dans

la voiture. Son compagnon lui témoignait toujours les mêmes attentions empressées, ce qui ne l'empêchait pas de conduire avec une hardiesse qui faisait frémir d'angoisse l'infortuné secrétaire. On fut à Neuilly en un clin d'œil. L'automobile s'arrêta en gémissant devant une clinique. Un infirmier athlétique ouvrit la grille. Catarat fut extrait de son siège en un tournemain, entraîné à l'intérieur d'un bâtiment. En vain s'écriait-il :

« Je n'ai rien... Je regrette de vous donner tant de mal... Vous êtes trop bon. »

Il se retrouvait dans une salle à peine éclairée et encombrée d'appareils compliqués, tandis que l'infirmier, d'autorité, commençait à lui retirer ses vêtements.

Pendant ce temps, l'automobiliste pénétrait dans le bureau du médecin. Il releva ses lunettes sur son front, prit sans façon une chaise, et dit, avec un sourire charmant :

« Tu me le tiens au frais, hein, mon vieux... Colle-le dans le plâtre pendant trois semaines... Et le grand régime ! Champagne, poulet, tout ce qu'il voudra... et même ce qu'il ne voudra pas... Tous ses désirs seront des ordres, mais comme il est trop pauvre pour désirer beaucoup, tâche de désirer un peu à sa place. »

Ouvrant son portefeuille, il en tira deux liasses qu'il déposa sur le coin du bureau.

« Ça, c'est pour ta nouvelle installation de rayons X... et ça, c'est pour ton client, quand il sera guéri... De la part de son écraseur. Il sera assez bête pour faire des manières, mais il acceptera. »

Il se leva, puis, se penchant, ajouta à mi-voix :

■ Crebleu ! J'allais oublier l'essentiel. Il écrira bientôt une lettre à l'adresse de Hubert Ferranges, château d'Eunerville. Cette lettre ne doit pas partir. Note bien : château d'Eunerville... Au feu, la lettre ! ■

L'ENLÈVEMENT

L'ARTICLE publié par *L'Echo de France* fit quelque bruit. L'actualité chômaît, en cette veille de vacances. Malgré le malaise politique, malgré le bruit des armes qu'on entendait un peu partout, en Europe, les journalistes n'avaient à offrir à leurs lecteurs que quelques faits divers sans importance, aussi rendirent-ils un hommage ému à Gaston Seyroles, lors de ses obsèques. On retraça les étapes de son obscure carrière ; on célébra ses humbles vertus ; on affirma qu'il serait bientôt vengé.

■ *L'inspecteur principal Ganimard tiendrait une piste sérieuse, écrivait le journal. Interrogé dans un couloir de la préfecture de police, il a bien voulu confier à notre représentant qu'il y aurait sans doute du nouveau d'ici à quarante huit heures. « On va peut-être reparler d'un personnage « un peu oublié, et que certains même, croyaient mort, mais sur qui j'ai toujours gardé un œil »,*

a-t-il ajouté d'une manière un peu sibylline. Et comme quelqu'un lui demandait si, par hasard, il voulait faire allusion à son vieil ennemi, Arsène Lupin, l'inspecteur s'est contenté de mettre un doigt devant sa bouche, et de dire : « Qui sait ? »

Les malins s'écrièrent : « On veut nous faire oublier le réarmement de l'Allemagne ! ■ Les mieux renseignés haussèrent les épaules : « Ce pauvre Ganimard ! Dès qu'il se sent un peu dépassé, il accuse Arsène Lupin. » Mais les innombrables curieux tressaillirent d'aise. Enfin ! On allait un peu rire. On en avait bien besoin. Et ce fut, de bouche à oreille, comme un vaste murmure à travers le pays. « Arsène Lupin n'est pas mort ! Arsène Lupin revient ! »

Raoul d'Apignac froissa le journal et le jeta sur sa descente de lit. *L'inspecteur principal Ganimard tiendrait une piste sérieuse...* Quoi ! Aurait-il déjà découvert la trace du baron ? Impossible ! « Il m'a fallu un quart d'heure, à moi, Lupin, pensa Raoul, et je possédais des éléments qu'il n'a pas. Il lui faudra au moins six mois. Et encore, avec de la chance. Non, non. Il bluffe. Il essaie de se rendre intéressant. Ça ne prend pas ! »

Mais il était de méchante humeur, quand il sonna son valet de chambre. Il était de méchante humeur quand il mangea, sans appétit, ses œufs au jambon, et, quand il fit craquer à son oreille un des petits cigares hollandais spécialement fabriqués pour lui, il n'avait pas encore retrouvé son allant habituel. La police n'avait pas à fourrer son nez dans l'affaire d'Eunerville. Il était assez

grand pour la résoudre seul. Quant au baron, bas les pattes. C'était son gibier à lui, et à nul autre. Aussi décida-t-il d'écrire à *L'Echo de France*. Le mot de Ganimard avait égratigné son amour-propre. *Un personnage un peu oublié...* Ah ! Il le prenait sur ce ton. Eh bien, on allait voir. Personnage un peu oublié ! Quel toupet ! Il avait beau se répéter : « Dans trois jours, je serai au château, près d'elle », rien n'y faisait. C'était un mauvais jour, un de ces jours gris où rien ne vous réussit, où la douche est trop chaude, où l'on arrache un bouton de bottine, où les glaces vous renvoient un visage vieillissant.

Raoul se coiffa d'un panama, choisit une canne de promenade et sortit. Dehors, il serait plus à l'aise pour composer une réplique cinglante au sieur Ganimard. Il se dirigea vers le Bois. Au fond, il avait raison, ce vieil imbécile. Depuis des mois, le public était sevré de ces savoureux articles qui avaient tant servi la légende d'Arsène Lupin. « Autrefois, songeait Raoul, j'annonçais les coups. Je les commentais. Je m'amusais, en un mot. Dieu que j'étais jeune ! Mais aussi l'époque s'y prêtait mieux. On était plus gais. Il faudrait que je trouve le moyen de renouveler un de ces exploits qui tenaient le public en haleine... »

Il était si absorbé par ses réflexions qu'il ne prêta aucune attention aux deux passants qui marchaient derrière lui, et qui, peu à peu, se portaient à sa hauteur. Soudain, ils l'encadrèrent. Raoul s'arrêta.

« Ah ! ça... »

Un troisième personnage surgit devant lui. Un

quatrième, qui venait de rejoindre le groupe, enfonça le canon d'un revolver dans le dos de Raoul.

■ Pas un geste, Raoul d'Apignac. Au nom de la loi, je vous arrête. »

La scène avait été si rapide ; elle correspondait si bien aux préoccupations de Raoul, que celui-ci éclata de rire, toute sa bonne humeur retrouvée.

« Eh bien, Ganimard, vrai, tu en fais une tête ! Oui, c'est moi, Raoul d'Apignac. C'est bien moi, tu sais, ce personnage un peu oublié. Mais ris donc, vieux camarade. Tu as gagné... Alors, pour une fois, rigole ! ■

Et, secoué de gaieté, il poursuivait, au grand ébahissement des policiers qui secondaient Ganimard :

« Ah ! Tu me la copieras ! Sacré Ganimard ! On arrive dans le dos des gens. On se met à quatre, pas trop rassuré. Tout de suite les grands moyens, la voix sépulcrale : « Raoul d'Apignac, je vous arrête ! » Alors le monsieur se retourne. Coucou ! Le voilà. D'Apignac ; c'est Lupin... Soutenez-le, vous autres. Vous voyez bien qu'il va tourner de l'œil. Il n'est plus très jeune, vous savez. Et je lui en ai tellement fait voir... Comment ? Les bracelets ! A moi ! Mais je ne demande qu'à te suivre, moi. J'étais justement en train de me dire : « Il faudrait le mettre en valeur, ce bon Ganimard. Cela l'aiderait à gravir un échelon... ■ ... Tu permets que je m'essuie les yeux ? Ce n'est pas ma faute si je pleure de rire... Ah ! Il y avait aussi un taxi qui nous suivait ? Il pense à tout, le bougre. Prenez-en de la graine, messieurs... Eh bien, après vous ! Non ?... C'est vrai,

je suis votre invité... Chauffeur ! A la Tour Pointue !

— Canaille, grommela Ganimard. Tout à l'heure, tu feras moins le fier-à-bras. Je t'apprendrai, moi, à zigouiller les bibliothécaires.

— Parce que tu t'imagines que... Ah ! C'est trop drôle. Et naturellement tu as une preuve. Je veux dire une preuve accablante, formelle, inattaquable.

— Pas une ! Deux ! »

*
**

Ces deux preuves, Raoul les connut le lendemain, lorsqu'il comparut devant le juge d'instruction Formerie. Il était parfaitement reposé et se sentait rajeuni de dix ans. Aussi se prêta-t-il à l'interrogatoire de très bonne grâce. Mais tout de suite il procéda à une mise au point.

« Ne parlons plus d'Arsène Lupin, dit-il. Il est de notoriété publique que ses empreintes ont disparu depuis bien longtemps des fichiers de la Police judiciaire, par conséquent, nul n'a le droit de prétendre, encore que le rapprochement me semble flatteur...

— Mais l'inspecteur principal Ganimard...

— Entre nous, monsieur le juge, il radote. Lupin est mort. Tout le monde le sait.

— Soit !... Heu, je veux dire : admettons. Vous n'êtes pas Lupin... Il n'empêche que vous avez tué le malheureux bibliothécaire. Premièrement, j'ai ici une lettre d'introduction, signée Gabriel Tabaroux, et recommandant chaudement Raoul d'Api-

gnac au secrétaire d'Histoire et d'Archéologie de Normandie... Ai-je besoin d'ajouter que Gabriel Tabaroux, Membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, n'a jamais écrit cette lettre.

— Mais...

— Attendez ! L'arme du crime, le pistolet de l'assassin, ■ été ramassé près du corps. Il y manquait une balle. Celle qui ■ été extraite du cadavre de Gaston Seyroles. Le rapport des experts est formel. Or, la crosse de ce pistolet porte de magnifiques empreintes... Les vôtres, monsieur d'Apignac.

— Comment ?

— Je dis que vos empreintes, prises hier, après votre arrestation, sont identiques à celles qui ont été relevées sur l'arme... Donc, vous êtes indiscutablement l'assassin.

— Vous me voyez bien ennuyé.

— Pardon ?

— D'un côté, vous restez persuadé que je ne suis pas Raoul d'Apignac.

— Certes.

— Et, de l'autre, vous n'hésitez pas à m'accuser de meurtre.

— Certes !

— Alors, je ne sais plus où j'en suis. Car je vous jure bien que je n'ai tué personne. Comme Lupin, je n'ai pas de sang sur les mains. Aussi, je suis en train de me demander si je ne suis pas Lupin.

— Je ne vous permets pas de plaisanter, tonna le juge.

— Ecoutez, dit Raoul conciliant. Je vous accorde que vos preuves sont troublantes. Mais

de deux choses l'une : ou je suis Lupin ou je ne suis pas Lupin. Vous me suivez ?... Or, si je suis Lupin, vous savez déjà que vous ne pouvez pas me garder en prison. D'accord ?... Demain, j'aurai pris la clef des champs... Mais si je prends la clef des champs, la preuve aura été faite que j'étais bien Lupin. Et comme Lupin ne tue pas, j'aurai démontré mon innocence... Evidemment, le raisonnement paraît un peu compliqué... Je vois, monsieur le juge, que vous vous y perdez un peu.

— Assez ! cria Formerie.

— Bon, bon. Ne nous fâchons pas !

— Ah ! Je n'ai plus aucun doute, maintenant. Vous êtes bien Lupin.

— Dans ce cas, j'aurai le regret de vous tirer sous peu ■■■ révérence.

— C'est ce qu'on verra.

— Alors, c'est que je ne serai que Raoul d'Apigné. »

Le juge écumait. Raoul souriait. Le greffier écoutait, bouche bée. Raoul tira délicatement sur le pli de son pantalon et croisa les mains sur ses genoux.

« Monsieur le juge, je vous supplie de m'écouter. Après tout, je suis là pour aider la justice. En ce moment, avec cette arrestation ridicule, vous m'empêchez de rejoindre le vrai criminel et de vous le livrer. Je n'ai pas le temps, moi, de moisir dans une cellule. Vous ne voulez vraiment pas me relâcher ?

— Emmenez-le, dit M. Formerie, qui étouffait.

— Une minute ! Vous pensez bien que j'ai pris mes précautions. Monsieur le juge, je dois vous

prévenir : *j'ai une évasion d'avance*. Alors, réfléchissez ! »

Les gardes, déjà, l'empoignaient aux épaules. Raoul se dégagea d'une secousse et lança :

■ Je choisis comme avocat maître Henri Bornade. ■



... Une heure plus tard, dans sa cellule de la Santé, il avait tout loisir de réfléchir, et il devait s'avouer qu'une fois de plus la situation n'était pas fameuse. L'adversaire menait brillamment le jeu, profitait de ses moindres fautes. La première avait été de manipuler le pistolet, chez le baron. Le valet de chambre portait des gants, lui. Et la crosse avait été préalablement essuyée. Le coup était-il entièrement monté ? Avait-on simplement exploité la situation ?... Bref, on lui avait volé, en quelque sorte, ses empreintes. L'ennemi voyait loin et manœuvrait supérieurement. La deuxième faute était d'avoir conservé la lettre signée Tabaroux, ■■■ lieu de la détruire. Le baron n'avait eu qu'à la cueillir, la nuit où il avait repris le manuscrit et fouillé les poches de Raoul. Ensuite, il était retourné sur les lieux du crime, du crime qui n'avait pas encore été découvert, et y avait déposé lettre et pistolet. L'assassinat étant désormais signé, la police ferait le reste. Ainsi, en quelques heures, Lupin, battu avec ses propres armes, était mis hors de combat, et obligé de recourir aux solutions désespérées. Et dans deux jours, il devait se présenter ■■■ château d'Euner-

ville sous l'identité de Léonce Catarat ! Si maître Bornade se dérobait, tout était perdu...

Mais Lupin ne détestait pas de se sentir acculé. Tirant de la doublure de son veston un morceau de papier et un minuscule crayon qui avaient échappé à la fouille, il se mit à écrire une lettre pour *L'Echo de France* :

Pourrissant encore une fois sur la paille humide des cachots, je puise dans mon innocence la force de clamer mon indignation à la face du pays. Voici qu'on m'accuse, moi, Arsène Lupin, d'avoir assassiné l'infortuné Gaston Seyroles, comme si, mort depuis des années, je n'étais pas devenu un fantôme inoffensif. Mais l'inspecteur principal Ganimard, faute d'appréhender les vrais coupables, n'hésite plus à incarcérer les fantômes. Aussi, malgré ma répugnance à user de mes prérogatives de spectre, je me vois forcé de traverser les murs et de rallier l'au-delà, d'où je ne tarderai pas à fondre sur le meurtrier pour l'obliger à avouer son crime. Je ne manquerai pas de tenir le public informé des progrès de ma campagne de salubrité.

Arsène Lupin, revenant.

A l'heure de la soupe, Raoul glissa sa lettre au premier gardien qui se présenta, en même temps qu'un billet de banque. L'autre fit disparaître lettre et billet et s'éloigna. Déjà, dans les mêmes circonstances, Raoul avait usé du même procédé¹. Mais cette fois il misait sur la vénalité de

1. Voir 813.

l'homme. Il gagna. Et ce fut, le lendemain matin, un immense éclat de rire.

Dans la rue, les passants s'arrachaient le journal. On s'abordait, sans se connaître ; on se congratulait. ■ C'est bien lui ! On se doutait bien qu'il était vivant !... Cela va changer bien des choses ! ■ Et il y avait, dans les regards, une excitation qui traduisait naïvement la joie populaire. L'Aventurier était de retour. Du coup, la vie quotidienne, avec ses tracas et ses misères, devenait plus facile à porter. Quelqu'un était là, insaisissable et tout-puissant, qui mettait au service de la justice les immenses ressources de son intelligence et de son énergie. Et tout de suite les paris s'ouvrirent, à l'usine, dans le métro, dans les cabarets et jusque dans les milieux les plus bourgeois. « S'évadera... S'évadera pas. » Ils n'eurent pas le temps de monter, car un communiqué laconique fit savoir, le soir même, que le sieur Raoul d'Apignac, soupçonné d'être Arsène Lupin, avait inexplicablement disparu de la Santé. Son emprisonnement avait duré quarante-huit heures. A sa place, on avait retrouvé son avocat, maître Henri Bornade, proprement assommé, et bien incapable, le pauvre, d'expliquer ce qui lui était arrivé.

Alors ce fut du délire. On oublia tout : la tension internationale, les exploits des premiers aviateurs, le scandale Caillaux... Ah ! On reconnaissait bien la manière provocante de Lupin, sa désinvolture spirituelle, ses trésors d'astuce et sa fertilité d'imagination. Mais comment diable avait-il pu s'y prendre ? Quelles complicités avait-il réussi à s'assurer en  temps aussi court ? Par

quel prodige avait-il pu tromper l'active surveillance dont il était l'objet ? Ce n'est que beaucoup plus tard, après la mort de maître Bornade, que Lupin m'expliqua sa fulgurante évasion. Je l'entends encore me dire :

« Il m'était alors impossible de révéler la vérité. D'ailleurs, je suis comme les illusionnistes. Je n'aime pas expliquer mes tours. Et celui-là était si bête que je rougis d'en parler. »

Je voyais son profil fin s'animer, et sourire la légère patte d'oie qui commençait à lui marquer le coin des yeux. Il se pencha vers moi, d'un air gamin, me donna sur le genou une tape amicale.

« Allons ! Ne me dites pas que vous n'avez pas compris ! Cette évasion-là était préparée de longue date, par pure précaution. J'avais bien mis en garde cette vieille baderne de juge. J'avais vraiment une évasion d'avance, exactement comme on peut avoir d'avance de l'argent caché, pour parer au plus pressé, en cas d'urgence. Je suis bien obligé de tout prévoir, même les sottises de la police. Donc, maître Bornade savait ce qu'il devait faire, à partir du moment où je requérais son aide. »

Lupin se renversa en arrière et éclata d'un rire si jeune, si frais, que c'était plaisir de l'entendre. Il reprit, la voix encore entrecoupée de brusques accès de gaieté.

« Le malheureux Bornade, qui n'avait rien à me refuser — mais cela est une autre histoire — portait, sur mon ordre, une épaisse moustache et une barbe magnifique, longue, soyeuse, un véritable accessoire de théâtre. C'était peut-être gênant pour lui, mais c'était indispensable pour

moi... Il entra dans ma cellule, ce matin-là, en imperméable, car il pleuvait, et le chapeau enfoncé sur les yeux. Et une demi-heure plus tard, les gardiens virent repartir une moustache, une barbe, un chapeau enfoncé et un imperméable, sans se douter une seconde qu'ils dissimulaient votre serviteur. Dans sa serviette, il m'avait tout bonnement apporté des postiches. Passez, muscade !

— Et lui ?

— Eh bien, avant de partir, je l'avais très amicalement endormi d'un vigoureux coup de poing **■** menton. C'était convenu. Personne ne devait le croire complice. C'est pourquoi Ganimard se demande encore comment j'ai pu réussir à **■** maquiller... ■

Là-dessus, Lupin me quitta. Je devais rester de longues années sans le revoir.



Le lendemain de l'évasion de Raoul d'Apignac, un homme à la silhouette grêle, à l'aspect étriqué, vêtu d'une jaquette luisante et portant lorgnon, se présentait à la grille du château d'Eunerville. Ce fut Achille, le chauffeur, qui vint lui ouvrir.

■ Je suis Léonce Catarat, dit timidement le visiteur.

— Pourquoi donc êtes-vous venu à pied de la gare ? remarqua Achille, non sans raideur. On serait venu vous chercher. Suivez-moi. Monsieur vous attend dans la bibliothèque. Donnez-moi votre valise. ■

Il conduisit le secrétaire au château et le laissa

en présence de M. Ferranges qui considéra le nouveau venu avec une certaine condescendance.

■ Vous savez ce que j'attends de vous, monsieur Catarat ? Ma nièce ■ dû vous le préciser. Etes-vous au fait de ce genre de travail ?

— Je crois... oui... heu... enfin, il me semble que ce n'est pas trop difficile.

— Je veux un catalogue alphabétique des auteurs et un catalogue par matières...

— Parfaitement. Ce sera peut-être... excusez-moi... un peu long.

— Peu importe. Vous êtes chez vous, monsieur Catarat. Je n'ai pas le temps de vous faire visiter le château, car je dois partir à l'usine, mais ma nièce se fera un plaisir de vous piloter... Lucile ! Veux-tu venir un instant. ■

La jeune fille parut, sortant du salon. A la vue du secrétaire, elle sembla profondément déçue, et tendit une main molle, tandis que son oncle achevait les présentations.

« Eh bien, je vous laisse, monsieur Catarat... Lucile va vous conduire à votre chambre. ■

Et, sur un salut assez sec, M. Ferranges s'éloigna.

■ Par ici », fit Lucile, qui se dirigea vers l'escalier.

Et Lupin faillit dire :

■ Je sais. Je suis déjà venu... ■

C'était pour lui une profonde satisfaction de gravir le noble escalier sur les pas de Lucile. Quelques jours plus tôt, il était là, mâtant ■ peur, tandis que grelottait la sonnette d'alarme ; et aujourd'hui, il pénétrait en invité dans la belle demeure. Il adorait ces contrastes, ces renversements de situations qui étaient le piment de sa

vie agitée. Et, taquin par tempérament, il jouissait déjà de la surprise qu'il allait causer à Lucile quand il lui révélerait qu'il n'était pas Catarat mais Richard Dumont, reporter. Il trottinait derrière elle, feignant de jeter autour de lui des regards pleins de respect et d'admiration.

« Voici votre chambre, monsieur Catarat... Elle donne sur le parc.

— Merci... Elle est magnifique. On entend les oiseaux... J'adore les oiseaux... Si j'en avais les moyens, je voudrais posséder une volière, une immense volière... »

Il s'appliquait à être insignifiant, vaguement ridicule, et il s'amusait intensément de sentir qu'il agaçait la jeune fille, parce qu'il n'était pas celui qu'elle attendait, parce qu'elle pensait que ce mystérieux journaliste qui occupait ses pensées ne viendrait plus.

« Désirez-vous visiter maintenant le château ou bien préférez-vous vous reposer un peu ?

— Je désire causer avec vous. ■

Lucile, qui se dirigeait vers la porte, s'arrêta et se retourna vers le falot personnage dont la voix venait brusquement de changer. Et elle assista à un spectacle ahurissant. Le petit secrétaire se redressait ; soudain la jaquette élimée l'habillait avec élégance ; il retirait son lorgnon ; ses yeux brillaient de malice ; il fit une révérence à l'ancienne, balayant le parquet d'un chapeau imaginaire.

■ Richard Dumont, pour vous servir. ■

Eperdue, elle ne savait plus si elle devait rire ou se fâcher. Les mains serrées sur la poitrine, elle considérait presque avec frayeur ce nouveau

visiteur qui surgissait ainsi, répondant à son appel muet, comme le prince d'un conte de fées.

— Eh bien, dit le journaliste, ne vous avais-je pas promis que je viendrais ?... Il m'a paru prudent de revêtir un aspect anodin. Nos ennemis veillent, n'en doutez pas. Mais qui se méfierait d'un Catarat ?

— Vous vous déguisez souvent... monsieur Dumont ?

— Très souvent. Pour les besoins de mon métier. Et j'ose dire que j'y réussis assez bien. Vous allez voir. »

En un clin d'œil, il sembla rétrécir ; son regard s'éteignit derrière le lorgnon ; la jaquette pendit à ses épaules comme une défroque ; sa voix s'assourdit et il retrouva son bégaiement de timidité pour demander :

■ Est-ce que je fais... si vous voulez bien me permettre... heu... le mot... assez pion ? ■

Lucile battit des mains et elle s'écria, comme une petite fille au spectacle :

« Encore !

— Non, dit Richard Dumont. Vous oubliez que je suis ici pour travailler... Soyons sérieux !

— Mais où avez-vous mis le vrai Léonce Catarat ?

— Chut !... Dans la naphtaline... Apprenez, Lucile, qu'il ne faut jamais m'interroger. Ne vous inquiétez pas pour lui.

— Et vous saurez faire son travail ?

— L'enfance de l'art. Il m'est arrivé de faire des choses plus difficiles ! ■

Il souriait. Il était absurdement heureux. Une petite voix qu'il connaissait bien lui soufflait à

l'oreille : « Vieux cabotin ! Tu n'as pas bientôt fini de jouer Marivaux avec cette enfant qui t'admire si naïvement ! Marche sur les mains pendant que tu y es. Mets les pieds au mur. » Et il répliquait : « Les choses n'iront pas plus loin, parole. Seulement, il faut bien comprendre que la pauvre petite était malade de solitude. En ce moment, je lui rends la santé, le sourire, l'amour de la vie... Et puis, tu m'embêtes ! »

« Nous allons visiter, dit Lucile.

— Ne vous donnez pas la peine de m'accompagner. Excusez-moi. J'aime mieux être seul pour découvrir le château. A propos, et Bernardin ?

— Il n'est pas encore rentré, dit Lucile. Nous commençons même à être très inquiets. Si son absence se prolonge, mon oncle avisera la gendarmerie. Il lui est peut-être arrivé quelque chose. Je sais bien qu'il avait l'habitude d'aller et venir à sa guise. Il a toujours été très jaloux de son indépendance...

— Justement. Il sera furieux si on lance la gendarmerie à ses trousses. Croyez-moi, il vaut mieux attendre encore un peu. Usez de votre influence sur M. Ferranges. De mon côté, je vais voir si je peux quelque chose... Ah ! Encore un mot. En ma présence, gardez toujours une attitude distante. C'est bien simple, je n'existe pas pour vous. Je ne suis ici qu'une silhouette, une ombre... Et maintenant, séparons-nous. »

Il passa dans la bibliothèque dont il considéra les murs couverts de livres avec mélancolie. Au bas mot, quatorze ou quinze mille volumes à remuer ! Il n'allait pas perdre des semaines à rédiger des fiches ; il avait mieux à faire. Mais

quoi ? Il ne savait pas ce qu'il devait chercher. Pour aboutir, il fallait sans doute avoir sous la main à la fois le vieux Bernardin et le manuscrit. Donc, logiquement, le baron se manifesterait tôt ou tard dans les environs, et alors... Raoul gagna la galerie. Il fut tout de suite agréablement surpris par ses proportions harmonieuses. C'était une très vaste salle, éclairée par une rangée de hautes fenêtres prenant toutes jour sur la cour. Détail original, il y avait, tout au fond, une partie surélevée, semblable à la scène d'un théâtre. Sans doute était-elle réservée autrefois aux musiciens, quand le châtelain donnait un bal. La collection de tableaux était bien faite pour arrêter longuement un amateur. A la lueur de sa lanterne sourde, Raoul avait bien aperçu des toiles de toute beauté, mais, maintenant, il pouvait à loisir apprécier la richesse de l'ensemble. Richesse qui justifiait grandement l'installation d'une sonnerie d'alarme et la possession d'un *Smith et Wesson*. Emervillé, il avançait lentement, retenant le bruit de ses pas sur les carreaux de marbre, alternativement noirs et blancs, comme un immense damier. Beaucoup de portraits, et surtout des hommes, prélats aux mains jointes, gens de cour, l'épée au côté, magistrats ; l'œil hésitait, parmi tant de visages recueillis ou sévères, qui semblaient ajouter au silence une note de vague réprobation. Heureusement, une immense tapisserie, admirablement conservée, coupait la monotonie de cet alignement de figures solennelles. Traitée dans les tons bleutés, caractéristiques de l'Ecole française, elle représentait la cour du roi François I^{er}. Au premier plan, devant un échiquier, le

roi allongeait le bras pour saisir une pièce tandis que son adversaire réfléchissait. Le geste était plein de grâce. Aux pieds du roi, on reconnaissait Triboulet, qui jouait avec un lévrier. Et, tout autour, se promenaient des gentilshommes donnant la main à des dames aux costumes chatoyants. Les plis des étoffes étaient un peu lourds, la perspective était encore gauche. Le style Renaissance se dégagait avec peine du style médiéval, mais ce mélange de raideur et de naturel formait un tableau d'une rare poésie.

Raoul prit un peu de champ, pour mieux admirer l'équilibre de la composition, puis il s'attacha à la variété des coloris, à la minutie presque tâtilonne des détails. C'était une pièce superbe qui, en d'autres temps, aurait hanté ses nuits. Il soupira et s'éloigna un peu, pour s'arrêter devant un saint Jean-Baptiste... Beaucoup de convention... sans grand intérêt. A côté, un mousquetaire, attablé dans une taverne, buvait joyeusement avec deux compagnons. Le tableau ne manquait pas de mouvement, mais Raoul n'aimait pas les grandes machines ; les sujets trop ambitieux. Il préférait les peintures de chevalet et, par exemple, ce petit Jacob luttant avec l'Ange...

« Crebleu !... Saint Jean... Jacob... D'Artagnan... »

Les paroles du vieux Bernardin lui revenaient subitement à la mémoire. Était-ce possible ? « Saint Jean succède à Jacob. » Raoul remarquait maintenant qu'autour du tableau représentant saint Jean la couleur du mur était légèrement plus claire. Il se recula. Aucun doute. Il y avait eu là un autre tableau qui couvrait une surface

plus grande. Raoul ferma les yeux. Bien des fois, déjà, la vérité l'avait visité, à grands coups de lumière, et il sentait qu'elle était là, aujourd'hui encore, et qu'elle allait fondre sur lui, comme l'inspiration sur l'Artiste. Il fallait seulement ne plus bouger, laisser s'accomplir, à des profondeurs mystérieuses, un obscur travail de recherche...

■ Saint Jean succède à Jacob... Saint Jean succède à Jacob... Bon ! Et après ?... Ah ! Je vois ! ■

Il décrocha les deux tableaux, suspendit le Jacob à la place du saint Jean. La toile recouvrit exactement la partie claire du mur. Ainsi, c'était bien le Jacob qui occupait, autrefois, cette place. Saint Jean lui avait succédé.

Et alors ?... Et le mousquetaire ? D'Artagnan ? Quel rôle jouait-il ?... La rapide lueur qui avait, une seconde, éclairé les ténèbres, s'éteignait. Raoul, tous les nerfs tendus, essayait de comprendre... C'était trop bête ! Avoir touché du doigt quelque chose d'essentiel pour retomber ■■■ tâtonnements !...

Soudain, son instinct l'avertit qu'il n'était plus seul. Il vint, nonchalamment, tout près d'une vitrine qui abritait des collections de décorations, mais, sans un regard pour les médailles, les plaques, les crachats, il observa le reflet de la galerie et découvrit, derrière lui, près de la porte d'entrée, une mince silhouette qu'il reconnut aussitôt. Valérie ! La petite-fille de Bernardin. L'enfant, si elle avait eu peur de Richard Dumont, ne redoutait rien de Léonce Catarat qui appartenait à son monde à elle, qui était timide, comme elle, et qui avait peut-être besoin d'elle, car il

semblait un peu perdu dans cette immense galerie. Raoul se retourna lentement.

« Valérie ! ■

Il avait pris sa voix la plus persuasive. Elle vint à lui, la main tendue.

■ Bonjour, Valérie. Tu vois, je me promène. J'admire. Je travaille aussi... Je n'ai pas un beau cahier, comme toi, mais je note des choses dans ma tête... Tu veux bien me le montrer ? ■

Elle portait, sous le bras gauche,  cahier de cent pages, bleu, avec son nom écrit soigneusement : *Valérie Vauterel*. Il contenait des dictées, des problèmes, des résumés.

« Je parie que tu es une très bonne élève.

— Oui, dit la fillette confiante.

— Tu apprends bien tes leçons... Tu as une bonne mémoire.

— Oh ! oui.

— Voyons... Regarde autour de toi... Est-ce que quelque chose ■ changé de place, récemment ? ■

Elle se concentra, sérieuse tout à coup, et désireuse de laisser à ce monsieur si doux une impression favorable.

■ Non, répondit-elle. C'est comme avant.

— Il vient souvent dans cette galerie, ton grand-père ?

— Oui.

— Il touche aux vitrines... aux tableaux ?

— Oui. C'est lui qui les essuie.

— Et puis ? Qu'est-ce qu'il fait encore ? »

Elle hésita, rougit et baissa la voix :

« Quelquefois, il marche sur le toit.

— Hein ? Il marche sur le toit, tu es sûre ?

— Oui. Il marche à quatre pattes. ■

Elle observait Raoul, en dessous, craignant d'avoir révélé quelque chose qui pouvait donner de son grand-père une idée fâcheuse, mais elle sourit quand elle vit que le monsieur accueillait cette confidence avec un grand intérêt.

« Et quand marche-t-il sur le toit ? »

— La nuit. Une fois, j'étais réveillée. Je l'ai vu. Il s'est fâché. Il a failli me battre.

— Valérie ! »

C'était la voix de Lucile. Presque aussitôt, la jeune fille s'arrêta sur le seuil de la galerie.

« Ah ! Valérie, tu es là. Tu ne peux pas répondre quand on t'appelle !... Excusez-la, monsieur Catarat. Elle est curieuse comme une chatte... Je viens la chercher pour la faire travailler un peu. »

Elle s'était approchée et ajouta, tout bas :

« D'habitude, c'est son grand-père qui s'occupe d'elle, mais il faut bien que je le remplace. »

Le petit bibliothécaire mit la main sur la tête de Valérie.

■ Elle vous donne satisfaction ?

— Oui. Elle est très sérieuse.

— Alors, si vous permettez, accordons-lui ce jour de congé. »

Il tapota la joue de la fillette.

« Va jouer, Valérie... A demain, les affaires sérieuses.

— Merci, monsieur. »

Elle partit en courant.

■ Vous vous demandez pourquoi ? dit Raoul, en reprenant la voix de Richard Dumont. Eh bien, c'est que j'ai besoin d'inspirer confiance à cette petite. Elle sait des choses...

— Quelles choses ?

— Je l'ignore. Mais je l'interrogerai, peu à peu. N'oubliez pas qu'elle suivait son grand-père un peu partout, qu'elle l'entendait parler... Peut-être même se confiait-il à elle, quelquefois... Est-ce qu'elle souffre de son absence ?

— Je ne crois pas. Elle est assez secrète. Mais Bernardin l'élève avec une certaine rudesse. Nous lui avons dit qu'il était parti en voyage et, ma foi, elle en a été plutôt contente.

— Voulez-vous me montrer le parc, reprit Dumont. Nous avons le temps et, pour votre domestique, je dois rester le nigaud venu de Paris et qu'on pilote à travers la propriété. »

Marchant à deux pas en arrière de Lucile, respectueux, intimidé, courbant un peu l'échine dans une attitude adroitement servile, Raoul parcourut le rez-de-chaussée du château, passa devant l'office où travaillait Apolline, et sortit dans le parc. Il reconnut au passage la petite porte par laquelle étaient sortis le baron et ses complices, la nuit où ils avaient enlevé le vieux Bernardin. Hors de vue du château, Raoul se redressa et vint à la hauteur de Lucile.

■ Cette promenade ■ un autre but, dit-il. J'ai tout lieu de penser que vous êtes tous surveillés... ne me demandez pas par qui... Il est trop tôt pour vous répondre... Je dois donc posséder à fond la topographie du château, du parc et des environs, car c'est ici, j'en suis sûr, que se livrera la bataille décisive. Non... N'ayez pas peur... Il ne vous arrivera rien... Tiens, encore une porte ! Où conduit-elle ?

— Nulle part. C'est un sentier, de l'autre côté, qui rejoint les champs. Autrefois, cette porte don-

naît accès à un petit cimetière, qui dépendait du château. Sous la Révolution, ce cimetière est devenu bien communal ; on en a démoli les murs et il se trouve maintenant inclus dans le cimetière d'Eunerville. »

Raoul ouvrit la porte et aussitôt aperçu une ombre qui disparaissait à l'angle du mur. Pour ne pas effrayer Lucile, il demeura immobile, se contentant d'écouter. Des pierres roulèrent. L'homme devait s'éloigner en courant.

« Tous les Eunerville sont là, dit Lucile, qui n'avait rien remarqué. Vous voulez jeter un coup d'œil?... L'entrée du cimetière est tout près d'ici. ■

Ils suivirent le sentier, tournèrent à gauche et tombèrent sur la route qui venait du bourg et qui conduisait à la grande porte du cimetière. Raoul jetait de rapides regards autour de lui. L'homme rôdait peut-être encore dans les environs. Sûrement un serviteur du baron... Lucile longea une longue allée bordée d'ifs et prit un chemin secondaire qui l'amena devant une rangée de vieilles tombes. Raoul, toujours sur ses gardes, scrutait les alentours. Un grand silence pesait sur les pierres, les croix, les couronnes, les gerbes fanées. Un peu distraitement, il lut l'inscription gravée sur la dernière dalle.

*Hector d'Eunerville
1772-1851*

*Il fut bon pour les malheureux
Priez pour lui*

Hector d'Eunerville ! Le châtelain dont avait parlé maître Frenaiseau... La conversation lui revenait en mémoire... La fuite de Louis-Philippe... Son retour à Eunerville... Et soudain, il avisa, tout près de la pierre tombale, une autre dalle, beaucoup plus modeste :

Evariste Vauterel
1816-1901

Quoi ?... Vauterel ?... Le nom de famille de Valérie ?... Evariste Vauterel était ce serviteur, aveuglément dévoué, auquel le notaire avait fait allusion. Et par conséquent Valérie serait la descendante directe du jeune intendant du comte d'Eunerville, d'Evariste qui avait conduit le roi à Trouville ! Mais alors, le vieux Bernardin ?...

Raoul saisit le bras de Lucile.

■ Dites-moi... Bernardin ?... Est-il parent de cet Evariste Vauterel ?

— C'est son fils. »

Raoul éprouva, de nouveau, cet éblouissement qui l'avait illuminé, dans la galerie et, une fois de plus, l'obscurité retomba sur lui. Bien sûr, le lien était évident entre le secret et Vauterel... Mais quel secret ?

■ Bernardin a toujours vécu au château, poursuivait Lucile. Il y ■ joué tout petit, exactement comme Valérie maintenant. C'est à se demander si ce n'est pas lui le vrai châtelain. Les Eunerville ont disparu, mais les Vauterel continuent.

— Répétez ! dit violemment Raoul. Répétez cela. ■

Lucile le regarda avec étonnement.

« Mais c'est vrai. Les Eunerville sont morts, mais les Vauterel se succèdent, de père en fils, de fils en fille.

— Ah ! murmura Raoul. C'est cela ! C'est bien cela ! »

Et brusquement, avec cette extraordinaire vivacité d'esprit qui le faisait bondir aux conclusions d'un raisonnement sans s'arrêter aux étapes intermédiaires, il sut que Valérie était visée, à son tour ; que les bandits, qui n'avaient sans doute point tout obtenu du vieillard, ne pouvaient pas ne pas essayer de capturer Valérie. Il revit l'ombre s'enfuyant à l'angle du mur.

■ Non, dit-il. Je ne me pardonnerai jamais...

— Que se passe-t-il ? ■ demanda Lucile, bouleversée par l'angoisse qu'elle lisait tout à coup sur le visage de son compagnon.

Mais déjà Raoul lui prenait la main et l'entraînait vers la sortie. Ses yeux fouillaient les allées, ses sens en alerte enregistraient le moindre bruit. Parbleu ! Si l'on faisait surveiller le château, c'est qu'on voulait s'assurer que le chemin était libre. Le baron était là, tout près peut-être. Il n'avait certainement pas deviné qui ■■ cachait sous les traits de ce nouvel employé, d'aspect si peu redoutable, et personne ne s'attaquerait à Léonce Cata-rat. Mais ses observateurs lui avaient probablement signalé que Lucile, qui ne sortait que très rarement, était en ce moment hors du parc.

Raoul courait presque et la jeune fille avait de la peine à le suivre. La petite porte était toujours ouverte.

■ Est-ce que Bernardin habite le château ? demanda Raoul.

— Non. Il occupe le petit pavillon que vous voyez là-bas, à gauche... Lâchez-moi... Je crois que je vais tomber. ■

Raoul l'abandonna et se mit à courir. Il traversa au galop la cour d'honneur, croisa Apolline.

■ Avez-vous vu Valérie ?

— Elle était là il n'y a pas cinq minutes. Elle jouait devant sa porte. Elle ■ dû rentrer. »

Il ne l'écoutait plus. En quelques bonds, il atteignit le pavillon.

« Valérie !... Réponds, Valérie ! »

Il ouvrit la porte, s'arrêta pour reprendre haleine. Mais déjà il savait...

« Valérie ! ■

Il entra, visita rapidement la cuisine, la salle à manger, les deux chambres. Valérie avait disparu. Il n'y avait aucun endroit où se dissimuler. On l'avait enlevée. A son nez ! A sa barbe ! Avec une détermination, une rapidité qui disaient assez l'audace insultante de l'adversaire. « Je me méfiais, pourtant, pensa Raoul. Mais pas assez. Ah ! le bandit ! Il est capable de la torturer, elle aussi ! ■ Ses ongles lui entraient dans les paumes. Il tournait sur lui-même, incertain, cherchant la parade, humilié de se sentir pris de court, et en proie à un chagrin qui lui nouait la gorge. Cette petite Valérie ! Si confiante ! Si attirante, avec ses deux nattes d'enfant sage et son cahier si gentiment tenu. *Problème ! Deux trains...* ■ Ah ! Je le tuerai ! ■ gronda Raoul.

Lucile arriva, essoufflée.

■ Eh bien, qu'est-ce que vous cherchez ? »

Raoul retrouva aussitôt son sang-froid.

« Valérie ■ disparu », dit-il.

Lucile pâlit affreusement et Raoul se précipita pour la soutenir.

« Lucile ! Vous pouvez m'aider. Il n'est pas trop tard... Elle n'est certainement pas loin... Cherchons ! Il doit bien y avoir quelque part, un indice... Nous allons fouiller tranquillement, méthodiquement... Commençons par la cuisine. »

Subjugée, Lucile l'accompagna dans la cuisine et commença à déplacer les chaises.

« Non, dit Raoul. Pas comme ça. Chercher, cela signifie regarder, pour voir si quelque chose a été dérangé. Les choses parlent. »

Il avançait, reculait, comme un peintre devant un tableau. Il sentait chaque détail, et Lucile n'osait plus bouger.

■ Voilà ! ■ s'écria-t-il.

Il se baissa, ramassa au pied de l'horloge une boulette de papier qu'il déplia et lissa du plat de la main. Lucile s'approcha et ils lurent ensemble :

Apporte-moi la lettre qui est cachée dans la couverture de la Bible. Je t'attends devant la Chapelle au Bois.

Grand-Père.

« Ils n'ont pas voulu employer la manière forte, pensa Raoul. Ils ont craint ses cris. Alors, ils lui ont simplement remis ce billet. Ils l'ont attirée dans un piège. C'est beaucoup plus fort. La Bible est sans doute dans la chambre de Bernardin. »

Il traversa la salle à manger. La Bible se trouvait sur la table de chevet ; c'était un in-quarto massif, relié en cuir. L'intérieur de la couverture

présentait une fente mince dans laquelle il était aisé d'introduire un papier. Mais la cachette était vide.

Ainsi, le baron, reprenant l'offensive à l'instant qu'il avait choisi, marquait le point décisif. Dans la carrière, sous la torture, le vieux avait fini par révéler à ses bourreaux l'existence de la Bible et le secret qu'elle renfermait. Cinq minutes plus tôt, ce secret était encore là, inviolé. Apolline avait dit : « Cinq minutes ! » Raoul regarda sa montre. Cinq minutes, qu'est-ce que cinq minutes ! Avec une voiture, il les aurait rattrapés aisément. Ah ! Pourquoi avait-il poussé la prudence jusqu'à faire voyager Léonce Catarat par le train ?...

Il se forçait à paraître sûr de lui et maître de la situation mais il entendait en lui le battement des secondes qui passaient, inexorables.

« Lucile... Qu'est-ce qu'il y a, ici, comme moyens de locomotion ?

— L'automobile de mon oncle. Mais il est parti avec.

— Et autrement ?... Rien d'autre ?

— Si... ma bicyclette et une moto, ou plutôt un side-car. Mon père s'en servait pour aller peindre.

— Où est-il ?

— Dans le garage. Mais il y a si longtemps qu'il n'a pas roulé !

— Il roulera. Ecoutez-moi bien, Lucile... Durant mon absence... oh ! je n'en aurai pas pour longtemps... vous allez oublier tout ce qui vient de passer... Vous vous promènerez, vous lirez, vous cueillerez des fleurs. Mais vous ne penserez pas... Vous m'entendez bien !... Et moi, je vous ramènerai la petite. D'accord ? »

Il émanait de cet homme tant de force tranquille que la jeune fille sourit, rassurée.

■ Comptez sur moi, monsieur Dumont... Et bonne chance. »

Raoul la prit ~~sur~~ épaules, la regarda profondément et scanda :

■ Ce soir, elle sera là. ■

Puis il courut au garage et là, il bénit Achille qui, en serviteur scrupuleux, avait soigneusement entretenu la machine. Mais le réservoir était vide. Heureusement, les bidons d'essence ne manquaient pas. Il fit le plein, toujours méticuleux malgré les minutes qui s'écoulaient. Ensuite, il poussa dehors le lourd side-car, lança la moto en mettant les gaz. Comme obéissant à sa volonté, le moteur, après quelques ratés, partit et Raoul, à la voltige, sauta en selle. Il freina auprès de Lucile, qui regardait ses manœuvres avec un peu d'effroi.

« Cette Chapelle au Bois, cria-t-il, c'est loin ?

— Non... à quatre cents mètres, tout de suite à droite, après le parc. »

Il démarra en arrachant quelques graviers. Malgré la gravité du moment, il jouissait de la vitesse, en amoureux de la mécanique. Bientôt, il aperçut les murs couverts de lierre de la chapelle. Débrayer, mettre pied à terre, s'avancer le long du bas-côté en scrutant la poussière épaisse en cette saison, ne lui prit que quelques secondes. Tout de suite, il vit les traces et les identifia sans peine : Des Dunlop ! Elles étaient aisément reconnaissables, à cause des stries parallèles des pneumatiques. Il y avait même une petite flaque d'huile à l'endroit où la voiture des ravisateurs avait sta-

tionné. La scène surgissait de ces quelques indices avec la netteté d'un film de cinématographe : la petite arrivant, tout émue : « Où est grand-père ? » « Il est ici. Il t'attend. » Elle s'avance, sans méfiance. Une main la bâillonne. Un bras la soulève. Et la voiture file.

« Canailles ! » gronda Raoul.

Un coup d'œil à sa montre. Le retard faisait maintenant le quart d'heure. Il reprit la route, surveillant le sol où, de loin en loin, s'inscrivaient les traces des Dunlop, parmi celles de quelques charrettes. Heureusement, les automobiles étaient rares, en ce coin de Normandie et, à Pont-Audemer, un cantonnier lui apprit qu'une voiture noire était passée peu de temps auparavant. Elle avait pris la bifurcation de Rougemontiers.

« Allait-elle vite ?

— Pas très. Des Parisiens, sans doute. Ils n'avaient pas l'air de très bien connaître le pays ? »

« Ou bien, pensa Raoul, ils ne voulaient pas se faire remarquer ! » Il repartit pleins gaz, dans un grondement de moteur surmené. Rougemontiers !... Encore les pneumatiques, dans un virage. La voiture s'était déportée et les roues avaient mordu l'herbe de la berne. Les bandits filaient vers Bourg-Achard. Cheveux bousculés, les yeux brûlés par la poussière et le vent de la course, Raoul regardait venir la route, cherchait à éviter les trous, les ornières, serrait les genoux sur le réservoir de l'engin pour éviter d'être désarçonné. Il vit, de loin, le clocher de La Bouille.

Malédiction ! Il y avait un attroupement au milieu de la chaussée, autour d'un cheval écroulé

dans les brancards d'un char à bancs. Au ralenti, il contourna l'obstacle, aperçut au passage les yeux blancs de la bête et la figure convulsée du charretier, monta sur le trottoir, et stoppa près d'un gamin.

■ As-tu vu une automobile, par ici, il y a un quart d'heure ?

— Une noire ?

— Oui.

— Avec les rideaux fermés ?

— Oui.

— Il n'y ■ pas un quart d'heure, m'sieur. Pas plus de trois ou quatre minutes... Dame ! Elle ■ été obligée de s'arrêter. ■

Le gosse fut très étonné de recevoir une pièce de cinq francs et suivit longtemps du regard ce personnage un peu fou, dont les yeux larmoyaient, et qui tirait de son étrange engin un vacarme si séduisant. Déjà, Raoul abordait les lacets descendant vers la Seine. Et soudain, il la repéra, roulant avec précaution, à cause des nombreux virages.

■ Elle est à moi ! ■

Et il fondit sur elle comme l'aigle sur sa proie. Son intention était de la doubler, fût-ce au prix de quelques acrobaties, et de se mettre en travers de la route. Mais on l'avait sans doute remarqué, car la voiture accéléra. Un bras parut, à une portière. Un petit flocon de fumée. Raoul n'entendit pas la détonation mais il devina le sifflement de la balle. Il se courba sur son guidon, ralentit et fit des zigzags.

L'homme vidait son chargeur un peu au hasard, puis le bras disparut et la limousine augmenta

encore sa vitesse. Et Raoul eut le brusque sentiment de ce qui allait arriver. Il freina à mort, glissa en crabe d'un bord à l'autre de la route, tandis que la lourde voiture escaladait le bas-côté, ricochait sur un arbre et, complètement déséquilibrée, culbutait dans le fleuve, en contrebas.

La gerbe d'eau envoya des gouttes jusqu'au visage de Raoul qui, déjà, se penchait sur l'à-pic et commençait à retirer son veston. Un énorme remous blanc s'étalait au centre duquel émergea une tête, puis une autre, plus petite. Raoul plongea et, d'une brasse vigoureuse, fonça vers Valérie qui allait couler. Il la saisit au moment où elle disparaissait. L'autre naufragé, sans s'occuper de sa victime, se dirigeait vers la berge.

« On se retrouvera ! » cria Raoul.

Il but une grande gorgée d'eau et éternua. Le courant l'entraînait vers une sorte de petite plage et il se laissa porter, soutenant Valérie qui n'avait pas perdu connaissance. Heureusement, la chaleur de ce mois de juin rendait ce bain forcé moins pénible. Il prit pied sans mal et trouva un sentier abrupt qui le ramena sur la route, non loin du side-car. Valérie avait passé les bras autour du cou de ce bizarre monsieur qu'elle avait vu, petit employé timide, et qui, maintenant, la déposait avec une douceur maternelle dans le sabot d'osier accolé à la vieille moto dont Achille parlait toujours avec mépris.

« On va te sécher, bout de chou. Et on va te ramener chez toi. »

Elle ne reconnaissait pas non plus la voix, mais elle se sentait bien. Elle se pelotonna ; elle avait

sommeil en dépit du froid. Peut-être que le père Noël, quand il était jeune, ressemblait à cet homme étrange qui, maintenant, déchaînait le fracas du moteur. Elle dormait quand Raoul s'arrêta dans la cour d'une ferme, et expliqua qu'il avait eu un accident sans gravité. Elle n'entendit pas la fermière s'apitoyer, préparer une couverture bien chaude et allumer du feu. Elle but un peu de lait bouillant sans ouvrir les yeux. Seule, une pensée veillait en elle, comme une petite flamme de joie : « Je suis à l'abri. Je suis en sécurité ! »

Elle ne s'éveilla que sur le chemin du retour. Son compagnon roulait à une allure de promenade et c'était merveilleux de vivre, après les angoisses de cette horrible course en voiture.

« Ça va, pioupiou ? » demanda Raoul.

Elle sourit sans répondre, mais elle tendit une main vers lui et il la serra comme seul sait le faire un ami.

« On t'a coupé la langue ? »

— Oh ! non, monsieur.

— Combien y avait-il d'hommes avec toi ?

— Trois ! »

Diabla ! Les troupes du baron sortiraient décimées de l'aventure !

« Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? »

— Qu'ils allaient me conduire auprès de grand-père.

— La lettre que tu avais retirée de la Bible ?

— Ils me l'ont prise.

— Tu l'avais lue ?

— Non. Mais quelquefois, le soir, grand-père la relisait et il pleurait.

— Comment est-elle ? »

La fillette hésita. On lui demandait là quelque chose de très difficile.

« Elle était vieille ? reprit Raoul.

— Oui. Ça se voyait aux plis. L'enveloppe aussi, était jaunie.

— Ah ! Il y avait une enveloppe !... Avec un nom ? Une adresse ?

— Oui... Monsieur le comte d'Eunerville. ■

— Monsieur le comte... ■

Raoul ralentit encore. Cette fois, il touchait au but.

« D'où venait-elle ?... Essaie de te rappeler. Comment était le timbre ?

— Oh ! C'était un vieux timbre... avec la tête d'une dame... Grand-père disait que c'était la reine Victoria. »

Crebleu ! La reine Victoria ! Une lettre envoyée d'Angleterre au comte d'Eunerville !... Dans l'obscurité où Raoul avançait à tâtons, c'était comme  point lumineux marquant la lointaine issue du tunnel.

■ Grand-père disait qu'il me la donnerait quand je serais grande, reprit Valérie. Que c'était un talisman. Que je ne devrais jamais m'en séparer.

— On la récupérera, grommela Raoul. Et je te ramènerai aussi ton grand-père.

— On va peut-être me gronder ? dit Valérie. Je n'ai pas le droit de sortir sans demander la permission.

— Non. J'arrangerai ça... »

Il consulta sa montre.

« D'ailleurs, nous serons au château avant le retour de M. Ferranges. Par conséquent... ■

La fillette se tut, rassurée. Raoul réfléchissait. Cette nouvelle tentative du baron montrait qu'il n'avait pas tous les atouts en main. Sans doute n'avait-il rien tiré du manuscrit du comte d'Eunerville. Puisqu'il y avait un secret, on avait le droit de penser qu'il était protégé par un code, code que le baron n'avait pu déchiffrer, pas plus qu'il n'avait déchiffré les mots clefs : Jacob... Saint Jean... D'Artagnan... Restait la lettre d'Angleterre !

« Nous sommes à égalité, soliloquait Raoul. Il a la lettre, mais j'ai l'ancêtre. Et l'ancêtre connaît la lettre par cœur, et il me la récitera, ou je n'ai plus qu'à devenir gardien de square. Allons, mon bonhomme ! La vie est belle ! »

VI

LE CLOS SAINT-JEAN

RAOUL avait repris sans effort son personnage de secrétaire bibliothécaire et commencé son travail, à la satisfaction du châtelain. Dès que Hubert Ferranges partait pour l'usine, Lucile venait rejoindre celui qu'elle considérait toujours comme un journaliste. Elle l'aidait de son mieux. Parcourant la galerie supérieure, il épelait les titres, les noms d'auteurs, et elle les portait soigneusement sur un grand registre. Quelquefois, penché sur la balustrade, il regardait la jeune fille, gracieusement inclinée, et puis,  peu gêné, il se remettait à sa besogne. Il ne perdait pas de vue sa mission, car il sentait que l'ennemi rôdait autour d'Eunerville, mais il s'accordait un répit auprès de la charmante enfant qui, de son côté, ne pouvait plus se passer de lui.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'enlèvement de Valérie et aucun événement fâcheux ne

s'était produit. Le soir, Raoul, accompagné du bouledogue, qui avait fait amitié avec lui, effectuait secrètement des rondes, quand tout le monde était couché. Il vérifiait les serrures, les verrous. Souvent, la nuit, il se relevait, parcourait les immenses corridors, ou bien venait rêver devant les tableaux de la galerie. De l'index replié, il auscultait les murs, cherchant il ■■ savait trop quoi, peut-être un passage secret, peut-être une cachette. Il aurait dû retourner auprès de Bruno, presser le vieux Bernardin. Mais il se disait qu'il était plus sage de laisser le vieillard s'apprivoiser ; il finirait par comprendre que son intérêt était de parler. Et puis, descendant au fond de lui-même, avec un serrement de cœur, il regardait la vérité en face. « Tu l'aimes. Sois franc. Elle t'émeut par sa jeunesse... et toi !... Tu me fais honte, tiens ! Mais ouvre les yeux. Tu ■■ le premier homme qu'elle rencontre. Tu es mystérieux. En même temps, tu l'amuses. Alors, bien sûr, elle est toute palpitante devant toi. Pas touche, Lupin ! Dès que cette affaire sera terminée, tu t'en iras sur la pointe des pieds. Ce ne sera qu'un beau souvenir ! ■

Et puis se produisit un incident qui bouleversa Raoul. A une extrémité de la bibliothèque, fouillant parmi des classeurs, il découvrit une grande enveloppe jaune et il se préparait à l'ouvrir quand Lucile courut vers lui, toute rouge.

■ Non. Je vous ■■ prie. Ne regardez pas ce qu'il y ■■ dedans.

— Ah ! bon, fit-il, un peu vexé. Je n'ai pas l'habitude d'être indiscret.

— Vous vous moquerez de moi !

— Lucile. Est-ce que je peux, vraiment, me moquer de vous ?

— Devinez ce que c'est, vous qui devinez tout.

— Je ne vois pas. On dirait des coupures de journaux.

— Tout juste. Je les ai découpées dans de vieilles collections... Et puis, tant pis. Je ne veux rien avoir de caché pour vous... Allez, ouvrez. »

Raoul obéit et sursauta violemment. Il les reconnaissait, ces coupures de presse. Tous les articles qui lui avaient été consacrés ! Toutes les lettres qu'il avait envoyées à *L'Echo de France*, au *Figaro*, au *Gaulois*, pour se moquer de ses victimes, pour annoncer ses intentions, ou défendre sa réputation... Prodigieusement ému, les yeux fermés, il en récita une ; et, entrant dans le jeu, elle ferma les yeux à son tour, et en récita une autre. Et ils se provoquaient, se lançaient des dates... Vous vous rappelez celle envoyée à Valenglay... Et celle qui prévenait Ganimard... 1911... Non, 1912. Septembre 1912... C'était Lucile qui marquait les points. Il faillit murmurer : « J'avais oublié... Il s'est passé, depuis, tant de choses ! » Ils éclatèrent de rire, comme des enfants.

■ Vous l'admirez donc, vous aussi ! demanda Lucile.

— Eh, ma foi !...

— Moi, continua-t-elle, avec une adorable confusion, j'ai pour lui... j'ai pour lui...

— Parlez ! chuchota Raoul qui avait pâli.

— Il est tellement séduisant ! Tellement drôle ! Mon oncle reçoit tous les journaux de Paris, comme faisait mon père. C'est comme ça que j'ai pu... Il n'est pas interdit de rêver, n'est-ce pas ?

— Certes non.

— Je m'imaginai que... Oh ! c'est ridicule... Je m'imaginai qu'un jour il viendrait, peut-être. C'est plein de choses à voler, ici. Et puis, il n'est jamais venu.

— Voyons ! s'écria-t-il. Arsène Lupin n'est pas ce que vous croyez. Je le sais bien, moi qui l'ai rencontré.

— Vous l'avez rencontré ! ■

Ses yeux brillaient de curiosité, d'émotion, et Raoul dut faire un effort pour ne pas la prendre dans ses bras. Il s'écarta un peu d'elle.

■ Oui, plusieurs fois. Dans mon métier, ■■ rencontre un peu tout le monde.

— Comment est-il ?

— Bah ! Il n'a rien d'extraordinaire, après tout.

— Oh si ! dit Lucile, en joignant les mains. Pour moi, qui vis ici comme une prisonnière, cet homme qui ■ connu tant d'aventures, c'est... c'est... je ne peux pas vous expliquer... Il paraîtrait devant moi, tout à coup, je crois que je perdrais connaissance, ou que je ferais n'importe quoi d'incongru. ■

Le retour du châtelain mit brusquement fin à cette conversation, et l'on passa à table. Mais Raoul était distrait. A la dérobée, il regardait Lucile, qui paraissait encore tout émue. Ferranges parlait, parlait... Au fait, de quoi parlait-il ? De chasse.

■ Autrefois, disait-il, le parc était beaucoup plus vaste. A la vérité, c'était une forêt qui s'étendait plus loin que Pont-Audemer. Les comtes d'Eunerville possédaient une meute qui est restée célèbre.

On venait de très loin assister à leurs chasses. Il y a même encore, sur l'aile Louis XIII, une vaste terrasse d'où les dames pouvaient assister à l'hallali. Exactement comme à Chambord.

— C'est très curieux, fit poliment Raoul, qui avait l'esprit à cent lieues de là.

— N'est-ce pas ?... Nous y monterons tout à l'heure, puisque cela vous intéresse.

— Bien volontiers ! »

Aussi, après le café, Ferranges prit familièrement le bras du petit Catarat.

« Dame ! fit-il. Je vous préviens. L'escalier qui menait à la terrasse était tout vermoulu et a fini par s'effondrer. Il faut, provisoirement, se servir d'une échelle. Mais vous n'aurez pas à vous livrer à une gymnastique bien compliquée. Moi qui suis plus lourd que vous, je grimpe sans effort. Je viens de temps en temps sur cette terrasse, d'où l'on découvre un panorama exceptionnel. Vous serez surpris, je vous assure. »

Ils parvinrent à l'extrémité du long couloir qui desservait les pièces, maintenant inhabitées, du second étage et le châtelain ouvrit une porte. Ils se trouvèrent dans un grenier de rotonde.

« La tour de l'Ouest, annonça Hubert Ferranges. Et voici l'échelle.

— Diable ! fit Catarat d'un air effrayé. C'est haut !

— Je vous montre le chemin. »

Ce disant, le châtelain empoigna les montants de l'échelle et commença à monter.

Jouant son rôle à merveille, le petit bibliothécaire manifestait un effroi qui amusait énormément Ferranges.

« Evidemment, elle plie un peu. Mais je vous assure que... »

Ferranges atteignait le sommet de l'échelle. Un craquement se fit entendre et Raoul n'eut que le temps de sauter de côté. Le châtelain s'abattit à ses pieds dans un nuage de poussière. Raoul se pencha sur lui. Ferranges était évanoui. Il saignait d'une blessure à l'oreille et sa jambe gauche était bizarrement pliée. Raoul gravit l'échelle en souplesse. Les deux barreaux supérieurs avaient cédé et un rapide examen lui permit de constater qu'ils avaient été sciés, au ras des montants. Les morsures de la scie étaient très apparentes. Raoul redescendit, soucieux. Ce n'était pas un accident mais un sabotage habile. L'ennemi, une fois encore, le prenait de vitesse, attaquait sournoisement, à l'improviste. Et, une fois encore, il y avait, dans sa ruse implacable, quelque chose qui ■■ ressemblait pas à la manière du baron, adroite mais brutale. Alors qui?... Quel était cet être insaisissable, invisible et cruel ? Et quelle alliance monstrueuse avait-il conclue avec Galceran ?

Raoul hésita. Devait-il laisser seul le malheureux châtelain pour courir donner l'alarme ? A la réflexion, il se persuada vite que le piège avait été tendu depuis longtemps, par quelqu'un qui attendait patiemment, en lieu sûr, comme il avait fait pour la trappe du Gros Galet. On pouvait donc, sans risque, abandonner le châtelain pendant quelques minutes.

Se recomposant un visage affolé, il courut chercher du secours, ramena Achille et Apolline et, pendant que les serviteurs portaient leur maître toujours évanoui dans sa chambre, il prévint

Lucile en même temps qu'il la rassura de son mieux. Puis il envoya Achille au bourg, chercher le médecin. Grâce à lui, en quelques instants, l'ordre était revenu ; l'infortuné Ferranges déshabillé avec les plus grandes précautions, reposait dans son lit et reprenait conscience ; Lucile s'installait à son chevet ; Apolline séchait ses larmes. L'insignifiant secrétaire était partout, réconfortait tout le monde, faisait preuve, discrètement, du plus étonnant esprit d'initiative ; si bien que, tandis qu'il préparait des attelles, le châtelain lui prit la main.

« Merci... Merci... Je vous dois beaucoup. Je n'oublierai jamais...

— Chut !... Ne vous agitez pas.

— Comment ai-je fais mon compte ?

— Le plus simplement du monde. Sous votre poids, deux barreaux ont cassé... Ah ! Voici le médecin. »

Il s'éloigna avec Lucile et ils attendirent, dans le couloir, la fin de la consultation.

« Vous croyez, vous, que c'est un accident ? demanda la jeune fille.

— Non, hélas ! Les barreaux de l'échelle avaient été sciés.

— Mon Dieu ! Quand ce cauchemar finira-t-il ?

— Bientôt, je vous le promets.

— On devrait peut-être s'adresser à la police !

— Surtout pas. D'abord, elle ne disposerait pas d'indices suffisants, et puis on a affaire à des adversaires subtils qu'une enquête de police ne gênerait pas beaucoup. Non. Il faut simplement redoubler de précautions. De mon côté, je ne reste pas inactif ; vous le pensez bien. »

La porte s'ouvrit et le médecin les appela. Il ne mâchait pas ses mots.

« J'emmène M. Ferranges, dit-il. Son état m'inquiète. Sa jambe cassée, nous la réparerons sans peine. Mais le cœur n'est pas très bon. Le choc a certainement été d'une rare violence. A son âge, on ne devrait plus faire le jeune homme. Achille va m'aider. Nous allons le transporter à la clinique de Honfleur et le mettre en observation pendant quelques jours. A mon avis, il s'en tirera. Mais la prudence s'impose. »

Le bibliothécaire alla saluer M. Ferranges, lui souhaita gentiment de guérir vite et se retira, comme l'exigeaient les convenances. Mais, au lieu de se diriger vers la bibliothèque, il revint dans la tour de l'Ouest. Il ne lui fallut que quelques secondes pour retourner l'échelle, la partie détruite se trouvant maintenant en bas. Saisissant au-dessus de sa tête les barreaux sains, il fit un rapide rétablissement et, avec une souplesse de gymnasiarque consommé, il monta jusqu'à la terrasse.

Le châtelain n'avait pas menti : la vue était splendide. Mais Raoul n'était pas là en touriste. Après un rapide coup d'œil sur la campagne dorée par l'été, sur le parc et le cimetière, sur le vieux donjon démantelé d'où il avait observé, pour la première fois, le château d'Eunerville, après un regard plus attentif sur la cour d'honneur où Achille, aidé par sa femme et Lucile, installait le blessé dans l'automobile et le calait soigneusement avec des coussins, il s'intéressa à la terrasse elle-même. La phrase de la petite Valérie résonnait toujours à ses oreilles : « Il

marche à quatre pattes sur le toit. » Quel toit ? Ici, il n'était pas utile de marcher à quatre pattes. On pouvait se promener à l'aise. Et d'ailleurs, il était impossible de se déplacer, car les ardoises étaient en pente raide. Mais que valait la remarque de la gamine ?

Raoul s'accouda au mince parapet qui bordait la terrasse et suivit, d'un regard pensif, la voiture qui emportait le blessé. Certes, le bilan était facile à établir. Jacques Ferranges et sa femme, assassinés. Hubert Ferranges, à l'hôpital, et en grand danger, peut-être, de succomber à son tour. Lucile, qui avait échappé à un « accident », mais toujours sous le coup d'une épouvantable menace. Alors ?... Alors restait le troisième des frères Ferranges : Alphonse. Cet oncle dont Lucile avait parlé incidemment, et qui était en passe de devenir l'héritier d'Eunerville ! Curieux ! N'y avait-il pas une piste de ce côté ?... Mais, de toute façon, quel rapport entre ces attentats et la mort dramatique des deux précédents propriétaires du château ?... Quel rapport avec Jacob, saint Jean et d'Artagnan ?... Et le sang ? Etait-ce celui de toutes ces victimes ?

Ce fut à cet instant que Raoul, qui observait encore une fois les toits, pour se convaincre que seul un oiseau était capable d'y marcher, saisit un détail qui retint immédiatement toute son attention : l'une des nombreuses girouettes ne tournait pas. Tandis qu'elles indiquaient toutes le nord-est — et il y en avait de bien des sortes, oriflammes, chimères ou simples flèches de métal — il en était une qui restait obstinément pointée vers le sud, et cette girouette représentait, assez

grossièrement, une silhouette humaine, une espèce d'hommes d'armes, brandissant une épée...

Et soudain Raoul comprit. Non, ce n'était pas un homme d'armes quelconque. C'était un mousquetaire ! ■ Voyons, voyons, tu as la berlue, frère Lupin, se gourmanda-t-il. Si cela continue, tu verras des mousquetaires jusque dans les nuages qui passent ! » Et pourtant !... La girouette était rouillée, rongée par les intempéries et les fumées ; elle devait être là depuis très longtemps. Mais la cape aux plis raides qui s'offrait au vent comme une voilure, l'épée dardée vers l'horizon, les bottes... Oui, c'était un mousquetaire. Et Raoul enrageait parce que ces indices, qu'un destin ironique semait sous ses pas, comme les miettes de pain du Petit Poucet, ne menaient nulle part. *D'Artagnan conquiert gloire et fortune à la pointe de l'épée.* Eh bien, il était là, d'Artagnan, et la pointe de son épée montrait quoi ? La campagne ? Le ciel ? Le vide ?... Et puis, il était aussi dans la galerie, d'Artagnan. Et puis zut ! Pas la peine de se casser la tête. Le moment viendrait bien où les morceaux du puzzle consentiraient à s'ajuster. Ce qui faisait la force de cet homme hors du commun, c'est qu'il ne s'entêtait jamais sur l'obstacle. Il savait mieux qu'un autre reconnaître l'instant où seule la déduction permettait d'ouvrir une brèche dans le mur des apparences contraires. Mais, si la route se montrait par trop obstruée, il changeait immédiatement de direction et cherchait ailleurs un passage. Or, pour l'heure, l'issue s'appelait Alphonse Ferranges.

Raoul redescendit sans encombre et se mit à la recherche de Lucile. Il la trouva dans la biblio-

thèque. Quand elle le vit, elle essuya précipitamment ses larmes.

« Comme c'est mal, dit-il. On profite de ce que j'ai le dos tourné pour sangloter ! Comme si j'étais incapable de vous défendre !

— J'ai tellement peur, murmura-t-elle. Ils vous feront du mal, à vous aussi.

— C'est donc pour moi que vous vous tourmentez, chère Lucile ! Si je vous racontais ma vie, vous verriez que j'ai traversé sans douleur bien d'autres dangers... »

Il était très ému et, d'un geste très chaste, il entoura de son bras les épaules de la jeune fille.

« Ne craignez rien, Lucile. Je suis comme les salamandres. Le feu est mon élément. »

Elle sourit à travers ses pleurs.

« Vous lui ressemblez, dit-elle.

— A qui ?

— A Lui ! »

Elle désignait l'enveloppe qui contenait les coupures de presse.

« Oh ! Je voudrais bien, plaisanta Raoul. Mais je ne lui vais pas à la cheville. Cependant, je sais bien ce qu'il ferait s'il était ici.

— Quoi donc ?

— Il vous questionnerait sans fin. Et, par exemple, il vous demanderait toutes sortes de renseignements sur votre oncle Alphonse. »

Le ton était enjoué. Cette voix si jeune, un peu railleuse avec un rien de tendre, possédait un merveilleux pouvoir d'apaisement. Lucile, oubliant ses angoisses, donna joyeusement la réplique.

« Je lui dirais : « Interrogez-moi, monsieur »
« Lupin. A vous, je ne saurais rien cacher. »

— Bon, alors, commençons ! Et d'abord, pourquoi ne le voit-on jamais, cet oncle. Normalement, il devrait s'inquiéter un peu de vous et de son frère, venir vous rendre visite ou bien vous inviter chez lui.

— Mon tuteur ne l'aime pas beaucoup. Et il faut avouer qu'il n'est guère aimable, avec personne. D'ailleurs, il vit seul, comme un sauvage. »

Elle soupira.

■ Pourtant, mes parents s'entendaient bien avec lui. Mon père, surtout.

— Où habite-t-il ?

— Non loin d'ici. Juste au-dessus de Sainte-Adresse. Nous sommes passés devant chez lui quand nous sommes remontés de la crique du Gros Galet... Je ne me rappelle pas si je vous ai déjà expliqué... Le Gros Galet faisait partie d'un terrain que mon père avait acheté bien avant son mariage. Au pied de la falaise, il y a... la maison que vous savez. ■

Elle frissonna et Raoul murmura :

■ Passez ! Passez vite !... Je sais.

— Et, un peu en arrière de la falaise, sur la hauteur, il y a la propriété proprement dite... Une ferme que mon père avait eue pour une bouchée de pain et qu'il avait aménagée en pied-à-terre confortable... Quand mes parents s'installèrent à Eunerville, mon père donna cette propriété à son frère Alphonse, mais il s'était réservé le Gros Galet.

— C'était généreux !

— Mon père était si bon !

— Et qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur ?

— Pas grand-chose, j'en ai peur. Il s'était mis

en tête d'écrire. Et, dans sa jeunesse, il a publié quelques recueils de poésie, des choses dans le goût de Heredia qu'il admirait beaucoup. Et puis il s'est attaqué à un grand cycle romanesque et, peu à peu, il s'est découragé.

— Un raté, si je comprends bien. Et, pendant ce temps, il voyait prospérer ses deux frères. Est-ce que cette propriété porte un nom ?

— Oui. Le Clos Saint-Jean. »

Raoul, qui avait posé machinalement la question, sursauta.

« Le Clos Saint-Jean !

— Qu'est-ce qu'il y a de surprenant ? dit Lucile.

— Rien... Bien sûr, rien. »

Mais déjà le besoin d'agir faisait courir un sang neuf dans ses veines.

■ C'est lui qui l'a baptisé ? reprit-il.

— Non. C'était déjà le nom du petit domaine, quand mon père l'a acheté. ■

Raoul baissa la voix.

« Où est votre chien ?

— Dans ma chambre. Il dort.

— Désormais, je veux qu'il vous suive partout. ■

Il mit un doigt sur ses lèvres et, en trois enjambées, fut à la porte de la galerie qu'il ouvrit brutalement. Personne. Le bruit se répercuta longuement, comme sous la voûte d'une cathédrale. Il revint sur ses pas, essayant de se composer un visage insouciant.

■ Excusez-moi... J'avais cru entendre... C'est ridicule, évidemment. Apolline ■ autre chose à faire qu'à écouter aux portes.

— Oh ! Je réponds d'elle. Et de son mari aussi.

Ils nous sont tout dévoués. Achille n'est d'ailleurs pas encore rentré. »

Ce n'était ni à Apolline, ni à Achille que pensait Raoul, mais à l'autre... celui qui avait scié les barreaux de l'échelle, qui avait auparavant saboté la voiture de la jeune fille, et, là-bas, préparé la trappe... Etait-ce lui qui, à l'instant, se tenait dans la galerie ? Car il y avait quelqu'un dans la galerie, Raoul en était sûr. Est-ce que ce pouvait être le baron ? Il regarda l'heure.

« Vous allez remonter dans votre chambre, et quand vous en sortirez, après le retour d'Achille, Pollux vous accompagnera. Vous m'entendez ?... Moi, j'ai certaines choses à vérifier qui vont me tenir dehors assez longtemps. Je veux avoir l'esprit tranquille... A propos, j'aurai sans doute besoin d'une clef. Je n'ai pas l'intention de sonner à la grille, en pleine nuit, peut-être.

— C'est facile. Je vais vous donner la mienne, qui ne sert jamais. Venez. Elle est dans mon secrétaire. »

Ils sortirent de la bibliothèque.

« Surtout, dit Raoul, n'allez pas imaginer Dieu sait quoi. Vous n'êtes pas en danger... du moins pas immédiatement. Nous avons affaire à quelqu'un qui prend son temps et qui agit comme un braconnier. Il tend ses collets, patiemment, dans les endroits où l'on passe sans méfiance... Mais si l'on reste sans cesse sur ses gardes, je crois qu'on ne risque rien. En mon absence, je vous défends d'avoir peur.

— Je n'aurais pas peur. »

Elle lui tendit les mains, avec innocence, et il sentit que son sang-froid allait l'abandonner.

« Allez vite, murmura-t-il. Donnez-moi cette clef et je file. Ah ! j'oubliais : je prends le side-car. Vous raconterez à Achille ce que vous voudrez. »

Il l'attendit, devant l'une des monumentales fenêtres qui ouvraient sur la cour d'honneur. Plus il réfléchissait, et plus il se persuadait que l'ennemi était trop avisé, trop prudent, pour se livrer immédiatement à quelque nouvelle tentative. Et plus il se persuadait aussi que l'oncle Alphonse jouait sa partie dans ce drame obscur. Mais comment ? Il ne pouvait se montrer sans être immédiatement reconnu. Or, celui que Raoul appelait déjà le Monstre paraissait vivre dans l'ombre des Ferranges et circuler dans le château comme une créature invisible. Il y avait là un effrayant mystère !

« Voilà la clef, dit Lucile. Soyez prudent ! »

Elle se tenait devant lui, candide, confiante, avec son visage de femme et ses yeux d'enfant.

« Je penserai bien à vous », ajouta-t-elle spontanément.

Et il faillit crier :

« Mais tais-toi donc ! Tu ne vois pas que tu me tortures, et que je suis à bout ! »

Il prit la clef et s'enfuit. Et ce fut sur la moto qu'il passa la colère qui bouillonnait en lui et qui n'était pas de la rage mais du chagrin. Un instant, il songea à faire un crochet pour aller cuisiner le vieux Bernardin et lui arracher, de gré ou de force, le secret d'Eunerville. Il y renonça, par crainte de perdre un temps précieux. Mais, dans la banlieue du Havre, il tomba en panne, dut chercher un garage, ramener un mécanicien grais-

seux qui se mit à tripoter le moteur sans conviction et à répéter d'un air buté : « C'est la bougie. C'est sûrement la bougie. » Quand le side-car fut en état de rouler, la nuit commençait à tomber. Une minute de plus et l'ouvrier se faisait étrangler.

Raoul prit le chemin de Sainte-Adresse et, se soucier des cahots, poussa jusqu'à l'amorce du sentier qui, du haut de la falaise, dévalait vers le Gros Galet. Le Clos Saint-Jean devait se trouver à main droite. Il abandonna sa machine derrière un taillis, et s'orienta rapidement. Le Clos Saint-Jean était là. Un mur l'entourait, un vieux mur presque enfoui sous une fourrure de plantes grimpantes et qu'un enfant aurait escaladé sans peine. Raoul le franchit et aperçut la maison. Lucile avait parlé d'une ancienne ferme. Il s'attendait à voir un bâtiment antique et fut très étonné de découvrir une demeure plutôt moderne, dont la porte était surmontée d'une magnifique glycine.

Les fenêtres étaient fermées par des volets pleins. Aucune lumière, ni au rez-de-chaussée, ni à l'étage. Et pourtant il y avait comme un halo, autour du toit. Raoul, se déplaçant sans bruit, fit le tour de la maison et, prenant du champ, comprit tout de suite que la très vague lueur qui l'intriguait provenait d'une verrière. Parbleu ! Le père de Lucile avait fait construire un atelier. Quand le temps lui interdisait de descendre au Gros Galet, il peignait là ; et, en ce moment, son frère était dans la pièce, en train de lire ou d'écrire.

Un cellier s'élevait contre le mur. Grimper sur son toit ne posait aucun problème. Raoul, comme

une ombre, escalada l'obstacle et, s'aidant d'un lierre vigoureux, se hissa jusqu'au faite de la maison. Il n'avait plus qu'à progresser à plat ventre jusqu'à la verrière. Avec mille précautions, il avança la tête et soudain s'immobilisa.

Il voyait, sous lui, un homme qu'il reconnut immédiatement : le valet du baron, celui qui l'avait menacé avec le pistolet. L'homme, les mains dans les poches, fumait une cigarette et regardait vers la partie de l'atelier que Raoul ne découvrait pas encore. Il devait s'avancer davantage, et, par malheur, une brillante lune d'été s'élevait dans le ciel, découpant des ombres nettes. Elle risquait de projeter sa silhouette sur le plancher de l'atelier. Se poussant sur les coudes, il gagna quelques centimètres. A mesure qu'il se déplaçait, il embrassait mieux la scène. Aux murs, il y avait beaucoup de livres. Sur une petite table, une revue était encore ouverte. Mais où était Alphonse Ferranges ?

Il l'aperçut bientôt et ses mâchoires se crispèrent. Car c'était bien Alphonse, le malheureux, qui apparaissait, ligoté sur une chaise. Et celui qui lui braquait un revolver sur la tempe, c'était le baron Galceran. Tout recommençait, avec la précision et l'incohérence du rêve. Cette fois, Raoul n'était plus à plat ventre sur la lande, mais sur le toit d'une maison, et l'on ne brûlait plus les pieds de la victime, mais c'était pis, on comptait les secondes. Raoul voyait le baron qui agitait les doigts. Et il était facile de comprendre ses paroles, même si on ne les entendait pas. Un... deux... trois... Parle !... Vite. Le secret ou je te brûle...

Ferranges remuait sa tête rousse, aux énormes sourcils qui le faisaient ressembler à Hubert. Il disait : non... Cinq, six, sept... L'autre allait tirer. Un cri montait dans la gorge de Raoul : « Arrêtez !... Vous n'allez pas l'assassiner, sous mes yeux, de sang-froid ! » Il rampa un peu plus loin.

Et ce fut la catastrophe. La lame de verre sur laquelle il s'appuyait se rompit brusquement. Il n'eut que le temps de se jeter de côté, puis de reculer jusqu'à la partie solide de la toiture. Le verre, en bas, se brisait en mille morceaux, qui rebondissaient sur le sol de l'atelier et se fracassaient à leur tour. Fuir ! Il fallait fuir, pour éloigner les bandits de leur proie. Une fois en ~~une~~ campagne, on s'expliquerait. A deux contre un, la partie était inégale. Le baron et son complice avaient perdu d'avance. « A condition, pensa Raoul, qu'ils ne m'envoient pas un pruneau. Avec des maladroits de cet acabit, on peut tout craindre ! ■

Il sautait déjà sur le toit de l'appentis mais, bien qu'il fût sûr de lui et de son extraordinaire faculté d'improvisation, il se maudissait d'être parti ~~sans~~ même avoir pris la peine de s'armer. L'énorme revolver que le châtelain gardait dans sa table de chevet aurait pourtant bien fait l'affaire ! Au moment où il touchait terre, il entendit crier : « Par ici... par ici... » Il fila vers le mur, courbé en deux.

Un coup de feu claqua. ■ Mazette ! ■ grommela-t-il. Un bref rétablissement. Il franchit le mur mais, cette fois, il entendit la balle s'écraser sur la pierre, à moins d'un mètre de lui. La campagne

s'étendait, déserte, plate comme la main, et la pleine lune versait une lumière si drue que Raoul voyait son ombre, couchée à ses pieds comme en plein jour. Il détala vers la falaise, salué par deux nouvelles détonations. Tout en courant, il réfléchissait. « Pas de danger qu'ils me rattrapent. Mais si j'engage une course de fond, ils sont fichus de me toucher. Reste... Reste... Eh oui, reste une solution, et une seule ! » Il obliqua vers la mer. Les autres, sûrs maintenant de l'acculer au vide, ne tiraient plus. Il trouva tout de suite le sentier conduisant au Gros Galet. Au-dessus de lui, les poursuivants peinaient sur le mauvais chemin. Des pierres dégringolaient. Raoul déboucha sur la plage et, sans se presser, s'en fut vers la maison.

■ Rends-toi, cria le baron. Tu es fait. ■

Sur le seuil, Raoul se retourna, après avoir ouvert la porte, et leva les mains. Ils arrivaient, tous les deux, respirant fort mais tenant toujours leurs armes fermement braquées.

« Ça va, dit Raoul. Vous avez gagné. ■

Et, comme un homme décidé à causer, il recula dans la maison, où les autres le suivirent. La clarté de la lune entrait par les interstices des volets, mais le valet n'en alluma pas moins ■ lampe électrique.

■ Parfait ! dit le baron. Personne ne viendra nous déranger ici. Cher ami, nous avons vraiment beaucoup de choses à nous raconter... Asseyez-vous donc.

— Je n'en ferai rien. Après vous.

— Dis donc, Lupin. T'as compris ?... Prends cette chaise !

— Oh ! si vous m'en priez avec cette courtoisie qui vous va si bien, soit. »

Raoul s'assit, croisa nonchalamment les jambes. Le baron prit l'autre chaise.

« C'est moi qui pose les questions, reprit-il brutalement.

— Non.

— Quoi ?

— Non. Tant que votre argousin n'aura pas rengainé son artillerie, je ne parlerai pas.

— C'est ce que nous allons voir.

— C'est tout vu. »

Et, une fois de plus, le baron subit l'ascendant de son adversaire. Il fit un signe. Le valet escamota son revolver.

« A propos, reprit Raoul, ton macaque n'est pas de la fête ?... Tu l'as laissé à la maison... à moins que ce ne soit au fond de la Seine ? »

A la crispation du baron, il vit qu'il avait touché juste. Il bâilla poliment, derrière sa main.

« T'as pas soif ?... Courir comme ça, après dîner, moi, ça m'altère.

— Tout à l'heure, ricana le baron, tu n'auras plus envie de boire.

— Possible ! Mais, pour l'instant, un verre de champagne serait quand même le bienvenu. Il y en a quelques bouteilles dans la cuisine. Il n'est peut-être pas assez frappé, mais faute de mieux... »

Il s'adressa au valet.

« Mets tes gants blancs, et va en chercher une bouteille. J'aurais tellement de plaisir à trinquer.

— Puisque c'est ta dernière volonté, décida le baron avec un rire lourd. Va pour le champagne ! »

Le valet écarta le rideau qui masquait l'entrée de la cuisine.

« C'est là ? »

— Oui, dit Raoul. Tout de suite à gauche. Les bouteilles sont alignées sur la table. Je le sais. Je suis déjà venu. »

Et, pour capter l'attention du baron, il ajouta négligemment :

« J'avais l'intention d'amener ici le vieux Bernardin. Mais figure-toi...

— Ah ! Justement », commença le baron.

Un brusque fracas lui coupa la parole. Le valet venait d'être avalé par la trappe. Le baron sauta sur ses pieds.

« Eh bien !... Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Il écarta le rideau et demeura pétrifié en découvrant la pièce vide. Raoul ne lui laissa pas le temps de se remettre de sa surprise. Il se rua, les poings en avant, et le baron se trouva précipité sur la trappe. Il disparut en hurlant.

Raoul s'essuya les doigts à son mouchoir.

■ Ouf ! Ce que c'est fatigant de livrer à domicile. C'est vrai que je boirais bien un petit coup pour la peine. »

Contournant l'oubliette, et ramassant ■■ passage la lampe lâchée par le valet, il entra dans la cuisine et là, malgré sa tension nerveuse, il éclata de rire. Non ! C'était impayable ! Sans le savoir, il avait dit vrai. Les bouteilles de champagne étaient là, non pas alignées sur la table, mais couchées sur le sol. Il y en avait six. Ah ! Baron, celle-là, tu ■■■ la copieras. A moi, les délices de Capoue ! A moi, Sardanapale !... Santé, messieurs. Jamais rien goûté de plus délicieux...

Mais il cessa bientôt de plaisanter. Ces bouteilles ?... Il songea au repas d'anniversaire, si amoureusement préparé, jadis, par Jacques Ferranges... Et il trouva au champagne un goût de sang. Silencieusement, il revint vers le rideau, écouta. On s'agitait beaucoup sous ses pieds. Penché vers le plancher, il cria :

« Ne vous fatiguez pas, amis. Personne ne vous délivrera... Mais moi, je le peux... Tu m'entends, baron ?... Il n'y en a qu'un, ici, qui pose les questions. C'est moi... Alors, réponds... Qu'est-ce que tu demandais si gentiment à Alphonse Ferranges ?... Allons, décide-toi... J'ai sommeil. Je ne vais pas rester là toute la nuit... Non ?... Remarque que je n'ai pas besoin de toi. Je vais retourner au Clos et délivrer ce cher homme. Il se fera un plaisir de me renseigner... Alors, non ?... Bon, comme tu voudras. Parlons plutôt de la lettre... tu sais, la belle lettre d'Angleterre. Celle qui porte le timbre de la reine Victoria. Entre nous, une bien jolie pièce pour un collectionneur... Si tu me la fais passer, je t'entrouvre le piège. »

Deux détonations sourdes ébranlèrent le sol et deux trous parurent dans le bois de la trappe.

« Très bien, dit Raoul. Je vois que nos relations sont toujours un peu tendues. Dommage !... Mais, j'aime autant vous prévenir, au cas où vous l'ignoreriez... Vous n'êtes pas seuls, dans la cave... Il y a avec vous de la compagnie... deux squelettes. En tâtant doucement autour de vous, vous ne manquerez pas de les trouver... Et ces morts-là, baron, crois-moi... Tu n'as pas intérêt à les réveiller. »

Un grand silence s'était fait.

■ Tu veux que je fasse les présentations, reprit Raoul. Jacques Ferranges et sa femme... Baron Galceran and C^o... morts en sursis. »

Il y eut, quelque part, un hurlement de terreur, puis la voix du baron s'éleva, hachée par l'émotion.

■ Ce n'est pas moi, criait-elle. Ce n'est pas moi. Ouvrez... Ouvrez...

— Alors qui ? demanda Raoul.

— Je ne sais pas. Je le jure.

— Tu n'as pas une petite idée ? »

Nulle réponse ne lui parvint. Raoul n'insista pas. La nuit porterait conseil au baron. Il sortit et referma soigneusement la porte. Les galets lui-
saient sous la lune, jusqu'aux premières vagues qui battaient, au loin. Raoul sentit sa fatigue. Mais il ne pouvait se permettre de se reposer, pas même de s'asseoir une minute pour regarder ce ciel plein d'étoiles. ■ Le vieux chez Victoire, pensa-t-il. Le baron dans la cave... Alphonse ligoté sur sa chaise... Que de prisonniers !... Il faudra bientôt que j'ouvre une Maison Centrale ! ■ Lentement, s'arrêtant par instants pour reprendre son souffle, il gravit le sentier, tout en poursuivant sa méditation. Sans doute le baron n'avait-il pas menti, en déclarant qu'il ignorait qui était l'assassin des époux Ferranges. Sa chute dans la trappe prouvait qu'il ne connaissait pas l'existence du piège. Et sans doute n'était-il pas davantage complice de l'attentat dirigé contre Lucile, ni de celui dirigé contre le tuteur de la jeune fille. Quelqu'un d'autre agissait dans l'ombre, mettant minutieusement au point ses crimes et les exé-

cutant, impitoyablement, tout en restant anonyme, comme la nuit.

Raoul frissonna. Il détestait se battre à l'aveuglette et cet homme si courageux, si fort, si plein de ressources, avait peur de tout ce qui frappe par trahison, de tout ce qui porte un masque et s'avance, sans bruit, le bras levé en un geste d'apache. Il prit pied sur la falaise. Allons ! Encore un effort et Alphonse Ferranges parlerait, lui. Car il devait savoir quelque chose, sans quoi le baron ne se serait pas attaqué à lui.

Personne en vue. Les coups de revolver n'avaient pas été entendus. Seule s'élevait, dans les prairies paisibles, la chanson des grillons. Pas besoin, cette fois, d'escalader le mur ni de grimper sur l'appendice. Toutes les portes étaient ouvertes, tant les bandits étaient sortis précipitamment. Raoul parcourut rapidement le vestibule, orné de tableaux, au fond duquel s'amorçait un court escalier en pas de vis. Il en gravit les marches en un clin d'œil, déboucha dans l'atelier.

Alphonse Ferranges était là, écroulé dans ses liens, la tête percée d'une balle.

VII

LE CARNAGE

LE monstre avait frappé. Peut-être même était-il dans la maison, car le corps d'Alphonse Ferranges était encore chaud. Raoul s'écarta du cadavre, écrasant bruyamment du verre, malgré ses précautions. Il se tint dans un angle mort, d'où il était invisible aussi bien de l'extérieur que du sommet de l'escalier. Vite ! Il fallait imaginer sur-le-champ une parade, reprendre l'initiative, sinon de nouveaux crimes risquaient d'être commis. Mais Raoul ne pouvait détourner ses regards du corps ficelé. Il était accablé. Tout entier à sa lutte contre le baron, il n'avait pas pensé que l'Autre pût se trouver au même instant sur le champ de bataille. Et, au moment où il se croyait maître du terrain, il était irrémédiablement battu, bafoué, dominé par une intelligence plus aiguë, plus prompte que la sienne, par une créature féroce qui mettait à profit la moindre occasion de tuer.

Raoul hésitait, soudain, incertain de la conduite

à adopter, étourdi par la surprise, et furieux de se sentir inférieur à lui-même. Immobile, les mains dans les poches, il essayait d'analyser la situation. Il avait eu tort de soupçonner Alphonse Ferranges. C'était certainement encore un innocent qui payait. Mais à quoi tendait ce massacre?... De toute évidence, les Ferranges étaient dépositaires — peut-être même à leur insu — d'un secret. C'est pour découvrir ce secret que le baron s'était d'abord emparé du manuscrit du comte d'Eunerville, puis, ce manuscrit ne lui ayant rien appris, qu'il avait enlevé le vieillard. Ensuite, il avait, par ruse, obtenu la lettre d'Angleterre. Mais elle non plus ne devait pas être très explicite puisqu'il s'était décidé à attaquer Alphonse, peut-être à cause du Clos Saint-Jean... Tout cela paraissait assez clair. Ce qui ne l'était pas, ce qui demeurerait flou, inconsistant, plein de trous et de contradictions, c'était l'effroyable activité de l'Autre. L'attentat du Gros Galet, comme l'attentat dirigé contre Lucile ou celui dont venait d'être victime son tuteur, autant de pièges tendus, peut-être, depuis des semaines. Pourquoi tant de lenteur sournoise ? Et surtout, quel but se proposait le criminel ? Découvrir le secret, lui aussi ? Mais par quels moyens comptait-il aboutir ? Avait-il connaissance du manuscrit, de la lettre et des mots clefs, mots que la souffrance avait fini par arracher à Bernardin?... Était-il allé plus loin que le baron dans la découverte de la vérité?... Et, si le secret lui échappait encore, n'était-ce pas parce qu'il y avait à effectuer, sur des données énigmatiques, un travail de synthèse dont il n'était pas capable ?

« Moi, je devrais trouver, se répétait Raoul. Bien plus ! J'aurais déjà dû trouver. Peut-être ne me manque-t-il qu'un détail... Je n'ai pas suffisamment étudié les éléments que je possède. » Oubliant la scène sanglante qu'il avait sous les yeux, il repassait rapidement dans son esprit les paroles du vieux Bernardin et celles de maître Frenaiseau... Qu'avait dit le notaire ? « Pourquoi le roi Louis-Philippe, en fuite, décida-t-il brusquement de retourner au château d'Eunerville, bravant ainsi un mortel danger ? » Cela aussi, c'était une phrase clef. Le roi était revenu pour quelque raison impérieuse. Il avait fait une démarche dont avait été témoin Evariste Vauterel, le fidèle intendant, le père de Bernardin. La famille des comtes d'Eunerville s'était éteinte, mais celle des Vauterel était toujours là... D'où l'enlèvement du vieillard... Les agissements du baron semblaient logiques... Mais pourquoi l'Autre s'était-il attaqué aux Ferranges ?... C'était à nouveau l'obscurité.

Raoul poussa un long soupir et sembla s'éveiller. Fouiller le corps ? A quoi bon. Si le malheureux détenait quelque chose d'important, l'ennemi s'en était déjà emparé. Mais Raoul possédait deux cartes maîtresses, et c'était maintenant qu'il convenait de les jouer. D'abord, le baron... Quand celui-ci aurait un peu mijoté dans son trou et qu'il apprendrait qu'Alphonse Ferranges avait été tué, alors il se montrerait compréhensif. N'importe comment, Raoul lui reprendrait la lettre d'Angleterre. Ensuite, il resterait à confesser le vieux !...

Raoul descendit le court escalier. Il récupérait son second souffle et sentait que la vie, à nouveau,

le soulevait comme un bateau sous lequel la mer monte peu à peu. Avant de quitter la maison, il accorda, par habitude, un regard de connaisseur aux toiles signées : *Jacques Ferranges*.

■ Sans espoir ! murmura-t-il. Pauvre Lucile ! Ton père n'était qu'un barbouilleur ! »

Au moment de sortir, il se ravisa et passa dans la cuisine où il rafla un pain rond et une terrine de pâté.

■ Faut les appâter, si on veut qu'ils se mettent à table ! »

Il sourit parce qu'il y avait, dans le vestibule, une haute glace qui lui renvoya son image, et il s'adressa un petit signe de tête encourageant. L'heure n'était certes pas à la plaisanterie, mais, de longue date, il s'était entraîné à mâter sa sensibilité devant la mort. Il reprit le chemin du Gros Galet ; machinalement, il arracha un petit morceau du pain de campagne et se mit à le déguster, tout en se hâtant. Et c'était un spectacle si ahurissant, ce petit employé de bureau, vêtu d'alpaga noir, qui mangeait au clair de lune tout en serrant précieusement contre lui une terrine de pâté, qu'il s'adressa à l'ombre démesurée qui sortait de lui et marchait du même pas.

« Salut, don Quichotte ! Ravi de te rencontrer, car tu te faisais rare, depuis quelque temps... Tu permets que je te nourrisse un peu. Je ne t'ai jamais vu si maigre !... C'est qu'ils t'en font voir, hein ?... Ah ! Ce n'est pas drôle tous les jours d'être le défenseur de l'orpheline. Et ça cogne à droite, et ça cogne à gauche !... Mais, avoue-le, tu n'es toi-même que si l'enfer vomit contre toi ses plus noirs suppôts. Venez, démons,

que je vous taille en pièces ! Crebleu ! ce pâté a l'air divin... Goûte voir. Prends le temps de vivre, saperlotte !... On nous attendra, va... Non ? Tu es toujours pressé ?... Moi aussi, figure-toi... Attention ! Tu serais bien fichu de piquer une tête... Voici ton sentier ! ■

Raoul dévala l'étroit chemin et s'arrêta devant la maison. Seuls troublaient le silence les jeux de la mer, au loin. Raoul entra.

« Bonne nuit, les gars !... J'apporte le réveillon ; un de ces petits repas, je ne vous dis que ça... Ho !... Vous pourriez répondre... Vous boudez ? »

Maladroitement, il se fouillait, cherchant la lampe électrique, sans lâcher ses victuailles ; il l'alluma enfin, écarta le rideau et jura. La trappe était entrouverte et l'extrémité de l'échelle sortait du plancher. Partis ! Envolés !... Mais délivrés par qui ? Par l'Autre ?... L'Autre qui avait dû le guetter et qui s'était précipité dans la maison dès qu'il en était sorti. Il posa sur la table le pain et la terrine, et vint éclairer l'intérieur de la cave.

Un hoquet de terreur le secoua. Ils étaient là, tous les deux, agglutinés autour de l'échelle et la tête encore levée vers le salut... Couverts de sang... les yeux figés dans une épouvante sans nom. Ils avaient été foudroyés à bout portant.

Et Raoul, malgré lui, revivait cette ultime minute... l'échelle faisant basculer la trappe.. le baron se précipitant le premier... et le bras, armé d'un revolver, apparaissant soudain... les traits de feu... les râles... puis le silence du tombeau.

Raoul n'avait plus la force de bouger. Il ne

s'était pas trompé en pensant que le baron et ses hommes n'étaient pas les complices du monstre. Le baron avait joué sa propre partie, et il avait perdu... L'Autre, après s'être débarrassé d'Alphonse Ferranges, avait poursuivi son œuvre de mort dans la cave, et il n'avait eu qu'à descendre, pour prendre la lettre d'Angleterre dans la poche du mort. Et maintenant ?...

Le baron éliminé, restaient deux ennemis face à face. Raoul et une ombre insaisissable, qui était partout et nulle part, et qui frappait, tantôt lentement, avec une perfide adresse, tantôt sauvagement, avec la rapidité du cobra. Une idée terrifiante traversa soudain l'esprit de Raoul. Bernardin !... Puisque l'Autre savait tout, puisqu'il prenait les devants comme s'il lisait dans la pensée de son adversaire, peut-être connaissait-il déjà la retraite du vieux ? Peut-être qu'en ce moment même... Ah non ! Ce serait trop horrible... Comme il se reprochait ces deux journées d'inaction, passées au château dans la douce compagnie de Lucile ; combien il aurait dû...

Raoul se dressa, les poings serrés, formidable. Foncer ! Il fallait foncer, prendre l'Autre de vitesse, organiser la défense pendant qu'il en était temps encore. Il se rua hors de la maison. De la défaite, surgissait l'homme des grandes occasions, que rien ne pouvait plus arrêter. Il courut jusqu'au faite de la falaise et retrouva bientôt le side-car. Le moteur lancé à plein régime arracha le véhicule en un bond furieux. Non, il ne pouvait pas être trop tard. L'Autre ne disposait pas de moyens surnaturels. Mais peut-être se servait-il d'une automobile ? Alors, c'était maintenant une

épreuve de vitesse et ces compétitions-là, Raoul était sûr de les gagner.

La machine se livrait à fond ; les cahots secouaient abominablement Raoul. Heureusement, le clair de lune faisait briller la route, car le side-car n'était pas muni d'éclairage. Raoul conduisait au jugé, dents serrées, et le vent de la course lui glaçait la sueur sur le front. A plusieurs reprises, il roula sur l'herbe et faillit être désarçonné. Obstinément, il rendait les gaz et bondissait dans la nuit. Quand il aperçut au loin la maisonnette blanche de Victoire, il n'avait croisé personne et personne ne l'avait dépassé. Il était bien seul, et il était certain qu'il arrivait le premier.

Son coup de frein fut si sec qu'il dérapa et se mit  travers. Pas d'importance. Il titubait un peu en marchant vers la barrière. C'était idiot de s'affoler ainsi. Est-ce qu'autrefois il aurait cédé à la panique ? Mais ce n'était pas de la panique. Seulement de la prudence. Peut-être un excès de prudence. Et justement, il avait agi un peu à la légère, jusqu'à présent. Aussi se jurait-il, en poussant la barrière, de ne plus jamais baisser sa garde. Il frappa trois petits coups à la porte. Victoire avait le sommeil léger. Elle allait se montrer à la fenêtre du premier et lui lancer la clef.

« Victoire ! appela-t-il à mi-voix. Victoire ! C'est moi. »

Brutalement, l'angoisse lui serra la gorge.

« Victoire ! »

Il venait de crier. Déjà il était prêt à enfoncer la porte. Il en secoua furieusement la poignée.

Celle-ci tourna et la porte s'ouvrit. Elle n'était pas fermée à clef.

■ Crebleu ! »

Il alluma sa lampe et gravit impétueusement l'escalier. Victoire était allongée sur son lit, bâillonnée, ligotée, un bandeau sur les yeux. Raoul ne prit même pas le temps de la délivrer. Il courut à la pièce voisine. Bruno avait été, lui aussi, proprement ficelé. Un mouchoir lui fermait la bouche.

■ Crebleu de crebleu ! »

Raoul rata une marche, faillit descendre l'escalier sur les reins, se raccrocha à la rampe et atterrit sur un genou. Il se releva en boitant et se précipita vers la chambre de Bernardin. Le verrou était tiré. Il poussa la porte d'un coup de pied. La pièce était vide. Le vieux avait disparu.

Accablé, Raoul se laissa tomber sur le lit et prit sa tête entre ses mains. Cette fois, l'Autre était sûrement en possession du secret. Il détenait la lettre et Bernardin ! Mais qu'était-il donc, ce secret, à cause duquel tant de victimes avaient succombé ?... Raoul souffrait. Raoul saignait. Il eut besoin de se réfugier auprès de Victoire. Il alla couper ses liens, il lui enleva son bâillon. Il enfouit le front dans son épaule.

■ Victoire !... Ma bonne Victoire !... »

Il resta immobile un long moment, comme s'il voulait puiser dans ce contact des forces neuves. Elle se taisait ; elle ne songeait même pas à se plaindre, un bras autour du cou de celui qu'elle avait nourri et qui avait empli sa vie de tumulte et de drames. Enfin, il releva la tête.

■ Explique-moi...

— Mais je ne sais rien. J'étais dans la cuisine. J'ai entendu un pas derrière moi. J'ai cru que c'était Bruno et je ne me suis pas retournée. Et on m'a jeté quelque chose sur la tête, qui m'a aveuglée... A mon âge, on est fragile. J'ai tellement eu peur... J'ai tout de suite perdu connaissance. Je me suis retrouvée ici, ficelée comme un paquet.

— C'était quand ?

— Eh bien, un peu avant le déjeuner. J'allais faire une omelette, parce que Bruno les adore... comme toi. Il était dans le jardin, à cueillir de la ciboulette... Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il est à côté, réduit à l'état de saucisson. Il doit même trouver le temps long... Attends-moi ici, ma bonne Victoire. Je vais te le ramener. ■

Raoul alla couper les cordes du malheureux Bruno et lui rendit l'usage de la parole.

« Ah ! C'est vous, patron... Le vieux ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Enlevé !

— C'est ma faute. J'aurais dû me méfier. Mais tout était si tranquille ! Et puis je vous savais dans les environs... J'étais dans le jardin. J'ai reçu un coup sur le crâne...

— Bernardin n'avait pas parlé ?

— Lui ! Plus têtu qu'une mule. Pas même bonjour ni bonsoir.

— Il va parler, maintenant. Il faut que celui qui l'a enlevé en soit bien sûr, puisqu'il ne l'a pas assassiné comme... ■

Raoul s'arrêta. Pas besoin de mettre Bruno au courant. Il était déjà assez bouleversé.

■ Patron ! Je suis désolé. Ah ! Je m'en veux. Je m'en veux.

— Mais non, mon petit. Ce n'est pas ta faute si nous sommes tombés sur un vrai démon. Et même vous avez bien de la chance. Il aurait pu vous tuer, vous aussi. Je me demande même pourquoi il ne l'a pas fait. »

Il serra violemment le bras de Bruno.

■ Vois-tu, c'est cela qui m'effraie. Il y a une logique que je ne comprends pas. La faiblesse de ceux que j'ai vaincus, c'est qu'ils raisonnaient comme moi et moi je raisonnais plus vite qu'eux. Mais lui... il me déroute.

— Et Victoire ?

— Rassure-toi. Elle n'a rien. Plus de peur que de mal. Ce monstre sait retenir ses coups, quand il le veut... Viens la voir. ■

Ils se retrouvèrent tous les trois dans la chambre de Victoire. La vieille femme avait recouvré tous ses moyens.

■ Repose-moi, maintenant, dit-elle à Raoul. Tu n'en auras donc jamais fait assez ?... Tu n'es pas assez riche ?

— Je ne cours pas après l'argent, dit Raoul, sombrement. Ni après la gloire. Ni après rien du tout. Je me défends. Bon ! Toi, Victoire, tu restes ici. Je te promets que je te laisserai tranquille... Et toi, Bruno, tu rentres à Paris. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

— C'est bien vrai, patron ?... Ce n'est pas que vous me congédiez ?... Parce que je suis encore capable de vous rendre service... S'il ne m'avait pas frappé par-derrière... »

Il se frotta pensivement la tête.

■ Quand je pense que je ne l'ai même pas entendu venir !

— Voulèz-vous du café ? demanda Victoire.

— Oui, merci, ma bonne vieille. Personnellement, j'ai grand besoin d'un remontant ! »

VIII

SAINT JEAN SUCCÈDE À JACOB

UNE heure plus tard, Raoul, après avoir rangé son side-car ■■■ fond du garage, pénétrait dans le château ; mais, au lieu de regagner sa chambre, il alla directement à celle de Hubert Ferranges. Le revolver était à sa place, dans le tiroir de la table de chevet. Il vérifia le barillet et mit l'arme dans sa poche. Puis il effectua une ronde.

Ainsi, l'infortuné Bernardin était depuis quelque douze heures ■■■ mains de son ravisseur, et Raoul n'osait imaginer les sévices qu'il avait dû endurer. Pauvre patriarche ! On ne le reverrait ■■■■ doute jamais. L'Autre le ferait disparaître après avoir obtenu les renseignements qui lui manquaient. Et ces renseignements, on pouvait parier qu'ils étaient maintenant en ■■■ possession. Or, le secret d'Eunerville concernait forcément quelque chose qui se trouvait au château. C'était donc entre ces murs que le dernier acte de la comédie allait se jouer. Oui, quelque chose de terrible allait survenir. Mais quoi ?...

Raoul était épuisé. Pourtant, il se rendit encore dans la galerie et rêva un moment devant les tableaux de Jacob et de saint Jean. Mais l'éclair qui avait illuminé son esprit, quand il avait découvert ces toiles, s'était éteint. Par acquit de conscience, il ausculta encore une fois les murs, du plat de la main. Puis il se réfugia dans la bibliothèque, fuma une cigarette dans le fauteuil du châtelain, répéta lentement, avec toute la force d'attention dont il était capable : « Saint Jean succède à Jacob... D'Artagnan conquiert gloire et fortune à la pointe de l'épée... » Ensuite... il y avait du sang... Bernardin avait parlé de sang... Non ! Le plus grand génie du monde n'aurait pu réussir à extraire de ces mots une signification cohérente. Il s'endormit, d'un mauvais sommeil qui lui raidissait douloureusement les membres. De temps en temps, il rouvrait les yeux et une voix murmurait en lui : ■ Je dois trouver... Je me dois de trouver... », mais ■■ tête retombait aussitôt.

Ce fut Lucile qui le secoua.

« Hein ? Qu'est-ce que c'est ?... Oh ! Lucile ! ■

Instantanément maître de lui-même, il se leva, honteux d'avoir été vu sans défense, avec son visage de défaite.

« Mais quelle heure est-il donc ?

— Huit heures.

— Vous avez eu raison de me réveiller. Je comptais simplement me reposer un instant... Je me suis endormi. Je suis rentré tard. J'ai eu pas mal d'occupations.

— Que vous ne voulez pas me raconter !...

— Oh ! Il n'y a rien encore à raconter. Je

tâtonne ; je procède à des recoupements... Si vous permettez, je vais faire une rapide toilette et je vous retrouve dans la salle à manger. »

Il quitta précipitamment la jeune fille et ce fut avec volupté qu'il se plongea, quelques minutes plus tard, la tête dans l'eau. Une douche aurait bien fait son affaire, mais le château, sous ce rapport, laissait fort à désirer. « Bah ! à la guerre comme à la guerre, se dit-il, en se rasant. L'essentiel est de ne pas paraître trop fripé ! » Et, avec la science d'un acteur, il rendit à son visage l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse.

Pourtant, Raoul était bien las, mais il était habitué de longue date à ne pas écouter les réclamations de son corps. Il brossa soigneusement son habit de secrétaire, mit un col à coins cassés et une cravate plastron qui lui donnait un air docte. A mesure que renaissait le petit Catarat, le goût du jeu s'emparait à nouveau de Raoul. Certes, il n'oubliait pas que le danger grandissait de minute en minute, mais il se refusait à l'affronter avec une face de carême. Il n'était jamais plus fort que lorsqu'il était gai et, par défi, il prit un œillet, dans le bouquet qui ornait la cheminée de sa chambre, et le fixa à sa boutonnière. Puis il se regarda une dernière fois dans l'armoire à glace.

« Quand même, plaisanta-t-il, j'ai-t'y l'air godiche ! Allez, Petit Chose, va faire ta cour ! Bre-douille-lui que ses yeux ont allumé dans ton cœur des feux que rien ne pourra plus jamais éteindre. Sois pédant. Amuse-la. Tâche de lui faire oublier que la Mort a déjà frappé à la porte... Et si tu peux, amuse aussi la Mort ! »

Il descendit dans la salle à manger. Apolline,

qui servait le petit déjeuner, paraissait furieuse.

« Cette gamine, disait-elle, depuis que son grand-père est parti, elle devient impossible.

— Et de quoi donc est-elle coupable ? interrogea Raoul.

— Elle chaparde. Hier, elle a encore pris une boîte de biscuits. On n'a pourtant pas l'habitude de lui compter la nourriture. En voilà des façons !... Oh ! mais je vais la dresser, moi.

— Allons, fit Lucile, passez-lui ce caprice. Elle est malheureuse, la pauvre petite. Elle a droit à beaucoup d'indulgence, n'est-ce pas, monsieur Catarat ?

— J'en suis persuadé. Fermez les yeux, madame Apolline. Mais si cela devait se renouveler, il faudrait assurément aviser.

— L'incident est clos », conclut Lucile.

Quand Apolline fut sortie, elle soupira.

« Tout va de travers, monsieur Dumont. Heureusement, vous êtes là. Sinon, je ne sais plus ce que je deviendrais... Les recherches pour retrouver Bernardin sont demeurées vaines. Tout le monde est maintenant persuadé qu'il lui est arrivé malheur... Pensez-vous qu'il y ait un rapport entre sa disparition et... ce qui s'est passé ici ?

— Je n'en sais rien, mentit Raoul. Tout ce que je peux affirmer, c'est que nous approchons du dénouement. Quel dénouement ? Je l'ignore. Mais des événements sont en marche... Et nous devons nous tenir prêts. ■

Il caressa la tête de Pollux, qui était couché près de Lucile.

« Gardez-le près de vous... et ■■ croyez pas que je radote. Là-dessus, je me propose de travailler

un peu dans la bibliothèque. Rien de tel qu'une besogne bien fastidieuse pour détendre l'esprit.

— Dans ce cas, je vais vous aider. ■

Raoul n'osa pas refuser. Pouvait-il dire à la jeune fille : « Evitez-moi. Ne voyez-vous pas que ces mouvements d'intimité sont dangereux pour vous autant que pour moi ? Dès que je suis ici, vous trouvez des prétextes pour m'accompagner partout. Si vous étiez moins innocente, vous sauriez ce que cela signifie. Et moi, qui suis tellement plus coupable que vous, je laisse aller les choses... parce que vous êtes belle et parce que moi, je suis si seul quand l'Aventure vient à me lâcher ! ■

Ils se rendirent dans la bibliothèque et se remirent à classer les livres. Elle babillait, entre deux titres inscrits de sa plus belle écriture.

■ Comment avez-vous fait, demandait-elle, pour obtenir une permission de votre journal ?... Moi, je croyais qu'un journaliste est aux ordres de ■■ Rédaction vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Comment j'ai fait... Heu... ■

Raoul qui pensait à Jacob et à saint Jean improvisait une réponse à la diable.

« Je travaille à la pige. Je suis un journaliste indépendant.

— Qu'est-ce que c'est, la pige ?

— Eh bien, je propose un article et ■■ me paie à l'article, si vous préférez.

— Comme c'est intéressant ! Comme j'aurais voulu être journaliste. On paie n'importe quel article ?

— Bien sûr. S'il est capable de passionner les lecteurs.

— Quand il envoie un article ou une lettre, on le paie ?

— Qui ?

— Arsène Lupin.

— Ah, ça, mais vous ■■ pensez qu'à cet Arsène Lupin. Je suis jaloux, moi. »

Elle rougit et ■■ pencha sur le registre pour écrire en s'appliquant : *Archives de Normandie*, mais elle ne tarda pas à relever la tête.

« Pourquoi ne lui écririez-vous pas ?... J'ai lu qu'il aimait déchiffrer les mystères. Et ici, il y ■ bien un mystère, n'est-ce pas ? »

Raoul la regardait, si blonde, si fragile, si charmante. Il hocha la tête.

« Peut-être lui écrirai-je, en effet.

— Vous savez donc où il habite ?

— Je crois le savoir.

— Oh ! Il ■■ se dérangerait pas pour moi, murmura tristement Lucile. Je ne suis rien, moi.

— Voulez-vous bien vous taire !... Mais, croyez-moi, le mystère d'Eunerville, nous arriverons bien à le percer à nous deux... Ah ! Attention. Avant *Archives*, il y ■ *Arcanes*. Notez. »

Les heures passèrent. Raoul, tout à coup, s'avisa qu'il avait complètement oublié l'infortuné Hubert Ferranges, et il rougit à son tour, comme ■■ gamin pris en faute.

« Lucile, excusez-moi. Votre tuteur ?... Je ne vous ai pas demandé de ses nouvelles ?

— Le médecin nous a rassurés. Une fracture simple. Je dois aller après déjeuner à la clinique.

— Je vous accompagnerai. »

Et Achille les emmena. L'état du blessé était bon. Un énorme plâtre lui gonflait la jambe. Il

fut heureux de voir sa nièce et encore plus heureux d'apprendre que, grâce aux soins diligents de son secrétaire, le travail de classement avançait favorablement.

« Il faudra que tu préviennes ton oncle Alphonse, dit-il à Lucile. Par politesse. Je sais bien qu'il ne s'occupe guère de nous, mais il se vexerait si nous ne lui faisons pas savoir que j'ai eu un accident. ■

Raoul se rappela que le malheureux propriétaire du Clos Saint-Jean vivait seul. Sans doute le crime ne serait-il pas découvert avant plusieurs jours. Cela lui laissait un répit et les événements qu'il redoutait surviendraient probablement fort avant. On bavarda aimablement et on se quitta tard dans l'après-midi, très satisfaits les uns des autres.

« Vous allez maintenant travailler sans moi, dit Lucile, comme l'automobile franchissait la grille du château. Je dois cueillir un bouquet... Mais rassurez-vous, Pollux m'accompagnera ■■ jardin.

— Un bouquet ?... Pour qui, un bouquet ?

— Pour maman. ■

Ce fut dans la cour que cette réponse frappa Raoul par son étrangeté. Mais, depuis qu'il tournait et retournait dans son esprit les mots magiques qui contenaient la solution de l'énigme, il devenait distrait.

■ Pour votre maman ? répéta-t-il.

— Oui. Ce sera demain sa fête. Elle s'appelait Jeanne.

— Ah ! Elle s'appelait Jeanne », constata-t-il poliment.

Et soudain il saisit le poignet de la jeune fille.

« Quoi?... Votre maman s'appelait Jeanne?...
Ce serait demain la sainte Jeanne ?

— Bien sûr ! ■

Abandonnant Lucile sur place, il courut à l'office, où Apolline épluchait des pommes de terre.

« Vous avez un calendrier ? »

Il oubliait son personnage. A travers le petit Catarat perçait un inconnu impérieux qui emplissait la pièce de sa présence, et qui piaffait d'impatience. Apolline essuya ses mains au coin de son tablier, et, troublée, murmura :

■ Voilà... Voilà...

— On est-le combien ?

— Le 24 juin, il me semble... Je ne sais plus comment on vit. »

Déjà, le doigt de Raoul parcourait les colonnes des mois. *24 juin... Saint Jacob...* Il ferma les yeux, attendit que son cœur reprît son rythme normal. *24 juin. Saint Jacob... 25 juin. Saint Jean...* Le 25 juin succède au 24. Saint Jean succède à Jacob. Raoul embrassa Apolline qui sursauta.

« Dites donc, vous !...

— Mais vous ne comprenez donc pas, s'écriait-il. Saint Jean succède à Jacob. Et à quel moment précis, hein?... Vous ne savez pas ? Il faut qu'on vous explique tout. A quelle heure passe-t-on d'un jour à l'autre?... Pas besoin d'avoir son certificat d'études. A minuit, parbleu ! C'est à minuit, le 24 juin que d'Artagnan conquiert gloire et fortune. Hein ! Je ne vous le fais pas dire. Sacré d'Artagnan !

— Mais il est fou ! balbutia la servante.

— Complètement fou ! lança Raoul. Ah ! la bonne, la saine folie ! Je l'attendais depuis si longtemps ! Je crevais d'ennui, ma brave Apolline. Il n'est pas très rigolo, votre château ! Heureusement qu'il y a la saint Jacob ! Quoi ? Qu'est-ce que ça signifie ?... Dame ! Laissez-moi le temps de souffler. Vous êtes extraordinaires, vous autres. A peine l'histoire commence-t-elle, vous voulez en connaître la fin ! C'est d'Artagnan qui vous excite ! Eh bien, moi aussi, figurez-vous. Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer, le 24 juin, celui-là ? Justement la nuit du solstice ! »

Il redevint sérieux et rendit le calendrier à Apolline.

« Ne faites pas attention. Je plaisantais. J'avais fait un pari... Voilà... C'était un pari... et je crois que je vais le gagner. »

Il rentrait dans la peau du petit bibliothécaire et la méfiance d'Apolline commença à se dissiper.

« C'est mal de jouer, monsieur Catarat. Si Monsieur l'apprenait, Monsieur vous congédierait.

— Je ne le ferai plus », promit Raoul.

Il alla rejoindre Lucile et l'aida à cueillir les plus belles fleurs. Il avait toutes les peines du monde à contrôler sa nervosité. Enfin ! La première vraie lueur dans les ténèbres. Il tenait le bout du fil, maintenant. Le premier élément du mystère, c'était une date. Et c'était probablement pour cette raison que les événements s'accéléraient dramatiquement, depuis quelques jours. Quelque chose de capital allait se produire. Et l'ennemi allait enfin se montrer. La flambée d'enthousiasme passée, Raoul se concentrait, faisait déjà appel à ses forces profondes, mobilisait

toutes ses énergies pour affronter l'inconnu. Il ne parlait plus. Il allait lentement d'un parterre à l'autre. Quand ils eurent les bras chargés d'œillets, de roses, de pivoines, ils rentrèrent silencieusement au château. Lucile conduisit son compagnon au salon et s'arrêta devant une grande photographie posée sur un guéridon.

■ Maman », dit-elle.

Raoul vit une jeune femme en vérité assez quelconque mais touchante sous un vaste chapeau à fleurs. La main posée sur une chaise curule, un léger sourire aux lèvres, elle était debout devant une toile de fond qui représentait une charmille.

■ N'est-ce pas qu'elle était belle ? demanda Lucile.

— Très ! ■

Mais il avait déjà oublié la mère de Lucile. Une question bourdonnait dans sa tête. Où aurait lieu l'Événement ? Sur la terrasse ?... Dans la galerie ?... Et en quoi consisterait-il ? La phrase : *d'Artagnan conquiert gloire et fortune*, ne pouvait guère avoir qu'un sens. Il s'agissait sans doute de quelque objet précieux, extrêmement précieux, caché quelque part. Et tout le passé de Raoul tressaillait en lui. *Gloire et fortune* !... Comment ces mots ne l'auraient-ils pas remué jusqu'au tréfonds ? Une fois de plus, son Destin s'appêtait à lui faire quelque formidable révélation. Une fois de plus, il était fidèle au rendez-vous ! Et probablement un rendez-vous historique, puisque le roi avait couché à Eunerville, y était revenu, malgré les dangers qui le menaçaient, et enfin ne s'était éloigné qu'à regret...

Laissant Lucile arranger son bouquet, il se dirigea vers la galerie, et, marchant avec lenteur, s'efforça de la regarder d'un œil neuf. Mais ni les tableaux, ni la tapisserie, ni les panoplies ne lui suggérèrent la moindre idée intéressante. Coïncidence, le saint Jean succédant à Jacob. Ces deux toiles ne signifiaient rien et le hasard seul, sans doute, les avait fait permuter. Coïncidence, le Mousquetaire attablé. Ou bien, peut-être, faux indices semés là pour égarer le chercheur. Ses pensées suivirent alors un autre cours. Si quelque chose devait survenir au moment même où, le 24 juin finissant, le 25 juin allait lui succéder, on était conduit à supposer que, déclenchée par quelque mouvement d'horlogerie, une cachette s'ouvrirait à minuit. Mais fallait-il croire que, chaque année à la même date, à la même heure, cette cachette s'ouvrirait ? Curieuse cachette, en vérité. Non, ce n'était pas cela. Mais il ne parvenait pas à écarter cette idée de cachette. Et il s'acharnait, parcourait la galerie en tout sens. Dans son aventureuse existence, il avait découvert la clef de tant d'autres énigmes qu'il s'irritait d'être tenu en échec par un mystère qui était peut-être très simple, mais dont il ne possédait pas toutes les données. Ce n'était pas une raison pour renoncer. Autrefois, il aurait imaginé les éléments qui manquaient. Si, la nuit précédente, il ne s'était pas tant dépensé, si la fatigue n'avait pas tellement entamé ses forces, il se serait planté au milieu de la galerie, et là, dans un effort surhumain, il aurait fait jaillir la vérité, parce qu'il était le sourcier de l'impossible. Il se sentait au bord de la découverte. Mais, faute de quelques

heures de repos, son cerveau se dérobaît. Inutile de le forcer.

Raoul tira ■■ montre et sursauta. C'était déjà l'heure du dîner. Et pas moyen de dormir ! Au contraire, il fallait veiller, aborder le milieu de la nuit avec un surcroît d'attention, se tenir prêt à tout. En pareil cas, Raoul avait recours à une méthode très simple : il mangeait solidement, quoique sans excès. Et, fort heureusement, la table du château était toujours copieusement servie. Aussi, quand il entendit la cloche, rejoignit-il avec empressement Lucile dans la salle à manger. Il avait retrouvé sa bonne humeur, par un ultime effort de volonté ; et pour chasser les inquiétudes de la jeune fille, il déploya tous ses dons de conteur. Quand c'était nécessaire, il savait merveilleusement détailler quelque anecdote curieuse, ou drôle, ou pittoresque, et il n'avait qu'à puiser dans sa prodigieuse mémoire pour alimenter sans fin la plus piquante conversation. Lucile ouvrait de grands yeux. Elle demandait parfois :

« Cela vous est arrivé à vous ? »

— Non, pas à moi, disait Raoul. Mais à un ami très cher. Encore un peu de cette excellente sole ?... Pour me faire plaisir !... Et souffrez que je vous verse encore un verre de ce délicieux muscadet.

— Racontez-moi une autre histoire.

— Mais vous me prenez pour Schéhérazade, petite fille ! Eh bien, je vais vous révéler les dessous d'une affaire qui ■ fait couler beaucoup d'encre... Evidemment, vous n'avez jamais entendu parler de Mme Imbert. Sachez donc... »

La monumentale horloge scandait les secondes. Le soir commençait à entrer par les fenêtres ouvertes sur le parc. Apolline alluma le lustre. Lucile était toujours sous le charme. Le menton sur ses mains croisées, oubliant de manger, elle regardait cet homme qui se prétendait journaliste et qui... elle en était sûre, maintenant... était quelqu'un d'autre, parce que les aventures qu'il rapportait présentaient toutes le même caractère excessif, exceptionnel, et qu'un journaliste n'est, lui, qu'un personnage ordinaire à qui rien de comparable ne peut arriver. Or, c'était lui, le héros de ces histoires, et pas un ami très cher.

■ Je prendrai bien un café, conclut Raoul. Apolline, s'il vous plaît, donnez-moi un café très fort.

— Pourquoi me cachez-vous la vérité, dit Lucile. Puisque cet ami dont vous me parlez n'existe pas. ■

Le faux journaliste parut troublé.

« Je vous assure, Lucile... Mais, soit... J'ai ■■■ peu arrangé certains détails. Dans notre métier, on est obligé de donner un petit coup de pouce... parce que le public aime le sensationnel. »

Apolline apporta un plateau et disposa les tasses.

« Un peu de café ne vous fera pas de mal, reprit Raoul. Non ?... Dommage ! ■

Lucile attendait que la servante s'éloignât. Quand Apolline eut disparu, elle demanda brusquement :

■ Qui êtes-vous ?

— Moi ? Mais voyons, Lucile ! Comme si vous ne le saviez pas !... Bien sûr, je ne suis pas tout

à fait semblable à mes confrères. Le hasard ■ voulu que je sois personnellement mêlé à bien des affaires bizarres. Mais il n'y ■ rien là qui doive vous étonner. »

La tête de Lucile dodelinait un peu. Elle avait les yeux trop brillants. Parbleu ! Le muscadet ! Elle aurait dû le couper d'eau.

■ Qui êtes-vous ? ■

Sa voix s'était subtilement modifiée. Elle était plus grave, avec une pointe d'angoisse. Raoul se leva, se pencha sur la jeune fille.

■ Venez !... Vous serez mieux dans un fauteuil. ■

Il la soutint ; la guida vers le salon voisin. Pollux les accompagnait. Raoul aida Lucile à s'asseoir.

■ La tête me tourne, bredouilla-t-elle.

— Ce n'est rien. Ça va passer. »

Lucile se tassa sur elle-même. Sa main droite glissa sur le côté, comme privée de vie.

« Eh bien... Eh bien... ■

Raoul, inquiet, voulut retourner sur ses pas pour prendre la carafe, et il sentit le sol onduler doucement. « La drogue ! pensa-t-il en un éclair. Il nous a drogués... Le muscadet... » Il ferma la porte, atteignit la salle à manger, d'un geste mou emplît sa tasse de café.

« Apolline ! »

Il croyait avoir crié, mais il n'avait poussé qu'une sorte de hoquet. Il but d'un trait le café sans sucre et sa conscience se réveilla. S'appuyant aux murs, il gagna l'office en chancelant. Apolline, Achille et Valérie dormaient, la tête tombée sur la table. Tout se passait comme le soir où le baron avait enlevé le vieux Bernardin.

« Ah ! le gredin, murmura Raoul. J'aurais dû... J'aurais dû... Mais je ne pouvais pas me méfier du muscadet... »

Déjà, il perdait le fil de ses idées. Il revint dans la salle à manger au prix d'un effort épuisant. L'horloge marquait neuf heures.

« Dans trois heures... dans trois heures... »

Il butait sur les mots. Il savait que, dans trois heures, quelque chose aurait lieu, mais il ne savait plus quoi. Il tendit le bras vers la cafetière, la manqua. Ses doigts accrochèrent la nappe, qui glissa lentement, et une assiette se brisa sur le parquet. Le bruit le réveilla. S'il pouvait s'emparer de la carafe, s'asperger d'eau froide... Il tomba sur un genou. Ses doigts tâtonnèrent puis s'immobilisèrent.

« Ne pas dormir !... Ne pas dormir !... »

C'était une voix puissante qui hurlait en lui et il essayait de répondre :

« Bien sûr que je ne dormirai pas ! »

Ses lèvres remuaient. Il s'affaissa puis sentit qu'il était étendu sur le dos. Il était bien. Un soupir de béatitude lui échappa.

« Une minute, promit-il. Juste une minute... Après, je me lèverai... »

Ses yeux se fermèrent.

IX

LA NUIT DU SOLSTICE

RAOUL luttait, comme un prisonnier, comme un emmuré. Il gémissait. De temps en temps, ses ongles griffaient le parquet. Ses jambes, soudain, s'agitaient comme s'il avait couru. Il prononçait des mots sans suite. Quelque part, au fond de l'inconscience, tremblait une lueur de lucidité. Puis il cessait de bouger. Puis il appelait, d'une voix saccadée, méconnaissable : ■ Lucile ! Lucile ! ■ Et un monologue lui devint, peu à peu, perceptible. Quelqu'un parlait... qui murmurait très loin : ■ Il est temps... Il faut ouvrir les yeux. Ce n'est pas difficile d'ouvrir les yeux... Après, tu seras sauvé... Compte ! A trois, tu relèveras les paupières... Un... deux... trois... ■

Et il obéit, pour essayer de découvrir qui parlait. Un lourd silence l'enveloppait de toute part. Quelque chose lui chatouillait la joue. D'un geste hésitant, plusieurs fois repris, il porta une main à son visage et toucha une étoffe. Il ne compre-

nait pas encore, tâtonnait. Cela ressemblait à une nappe... Et il y avait, au-dessus de lui, une table. C'était bien une table puisqu'il voyait maintenant ses pieds massifs. Il était donc couché ? Qu'est-ce qu'il faisait par terre ? Était-il malade ? Blessé ?... Non. Il ne souffrait pas. Il avait même envie de s'étirer, comme un dormeur engourdi par une longue nuit de sommeil.

L'horloge se mit à sonner. Machinalement, il compta les coups, ne tarda pas à s'embrouiller. Est-ce que c'était onze ou douze ?... Il fallait savoir... à tout prix... parce que si c'était douze... si c'était minuit... Il y avait quelque chose à faire, à minuit. Mais quoi ?... Il porta la main à ses yeux... Elle était lourde comme un gant de fer. Et l'angoisse, d'un coup, l'envahit. Allait-il rester là, inutile, vautré sur le parquet, alors que...

Il remua les genoux. Il était plus pesant qu'un cadavre. Pourtant, il réussit à se coucher sur le ventre, puis à ramener une jambe sous lui, puis à s'appuyer sur un coude. La sueur, maintenant, lui coulait sur le front. Quand il fut à quatre pattes, il reprit souffle. Et la réflexion de Valérie lui revint en mémoire : « Grand-père marche sur le toit, à quatre pattes ! ■ L'image du vieux en équilibre sur les ardoises lui parut soudain d'un comique si irrésistible qu'il éclata de rire. Il retomba à plat ventre et il riait tellement qu'il s'étouffait. « Le vieux... ah ! ah !... comme au cirque... aïe... Je n'en peux plus... » Il râlait. Il pleurait de joie. Et, en même temps, au plus profond de lui-même, il savait que ce fou rire était un effet de la drogue, que l'instant était dramatique, et qu'il devait, coûte que coûte, se lever,

marcher, agir. Après... sa pensée entraînait là dans une sorte de brouillard. Après, il serait sans doute le témoin de quelque chose... à condition de se dépêcher.

L'horloge recommença à sonner, sur un timbre grave qui éveillait des échos dans la pièce. Il comptait, avec une application douloureuse. Chaque coup se répercutait dans son crâne. Douze ! Cette fois, il ne s'était pas trompé. Par un miracle d'énergie, il se retrouva debout, appuyé à la table. La cafetière était presque sous sa main. Il ne prit pas le temps de se verser du café. Il but au bec, avidement, et se sentit un peu plus ferme sur ses jambes. S'il pouvait ouvrir la fenêtre, respirer un peu d'air frais...

Il marcha vers une fenêtre, comme un ivrogne, et appuya son front glacé contre la vitre qui lui parut glacée. Mais c'était bon. Cela calmait déjà le feu qui l'embrasait. Dehors, le clair de lune éclairait tendrement un monde inconnu d'ombres bizarres, de plages claires, de formes fantastiques... Non. Ce n'était pas des formes fantastiques mais seulement la silhouette déformée des cheminées, des girouettes, qui se découpaient comme un dessin d'enfant, sur les pavés de la cour d'honneur. *Et quelque chose bougeait.*

Tout d'abord, Raoul crut qu'il rêvait encore. Ce paysage à la fois géométrique et curieusement étiré ressemblait à une vision de cauchemar. Pourtant, quelque chose bougeait... Était-ce une bête ? L'ombre s'allongea ; c'était un homme, indiscutablement. Et il marchait sur la ligne du toit ; il suivait le trait d'ombre qui marquait la limite du noir et du bleu. Il avançait comme un funam-

bule. Où était-il ? Là-haut, sur la terrasse ? Ou bien dans la cour ? Il faisait de grandes enjambées lentes, comme s'il avait compté ses pas. Puis il s'arrêta et demeura quelques secondes immobile.

« Grand-père marche sur le toit. » Raoul sut, d'instinct, qu'il voyait le vieux Bernardin. C'était fou, impossible, délirant. Comment le bonhomme aurait-il pu être en ce moment au château puisqu'il était le prisonnier de l'Autre ?... Là-bas, la silhouette se courba et une lame scintilla. Parbleu ! La scène se passait dans la cour. Il y avait quelqu'un, Bernardin ou le diable, qui s'apprêtait à creuser... au pied de la girouette... de l'ombre de la girouette... celle qui figurait le mousquetaire... Raoul posa son front plus loin, cherchant une zone froide. Il avait besoin de toutes ses facultés et la fraîcheur de la vitre l'aidait à rassembler ses idées ; car il commençait à s'orienter dans le dédale des suppositions et des hypothèses.

Quand il avait admis qu'il existait une cachette, il ne s'était pas trompé. Et cette cachette, c'était la pointe de l'épée du mousquetaire qui en désignait l'emplacement, quand saint Jean succédait à saint Jacob, c'est-à-dire dans la nuit du 24 au 25 juin, au moment où la lumière de la lune découpait d'une certaine façon le dessin compliqué des toitures sur la cour d'honneur. « Ça ne tient pas debout, se dit Raoul. Et si le temps était couvert... Et s'il pleuvait... » Mais il était bien obligé d'accepter le témoignage de ses yeux. Et ce qu'il regardait, en ce moment, c'était un homme en train de desceller un pavé.

Très doucement, Raoul ouvrit la fenêtre et per-

cut aussitôt le grattement du métal sur la pierre. La curiosité, l'excitation de la découverte, achevèrent de le réveiller. Son corps n'obéissait pas encore très bien mais sa pensée courait vite et ne cessait de poser des questions. Était-ce Bernardin qui avait versé un narcotique dans les bouteilles?... Mais pourquoi?... Et s'il s'était libéré, par la force ou par la ruse, pourquoi n'était-il pas venu se réfugier tout de suite au château?... Mais peut-être s'était-il justement caché dans le château? Où?... Y avait-il quelque passage secret permettant d'entrer et de sortir à l'insu de tous?...

Raoul, maladroitement, enjamba la fenêtre. Là-bas, l'homme peinait. L'ombre des toits avait reculé imperceptiblement, à mesure que la lune s'était élevée dans le ciel, et Bernardin se trouvait maintenant en pleine lumière, car c'était bien lui. Courbé au-dessus du pavé qu'il achevait de détacher, il montrait ses cheveux blancs, qui brillaient autour de sa tête, comme une écume légère. Il saisit le pavé et le souleva. Puis, une main plaquée sur les reins, il regarda autour de lui. Raoul, adossé au mur, ne faisait pas le moindre mouvement. Le vieux s'agenouilla. Allait-il se mettre à prier? Non. Il plongeait la main dans le trou. Qu'est-ce qui pouvait bien être dissimulé là?... Une cassette?... Trop gros. Un sac?... Pas davantage. Mais peut-être une clef?...

Et la clef n'était plus là, car Bernardin retira la main et la considéra un instant comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Puis, avec une sorte de frénésie, il explora de nouveau la cavité, fouilla avec désespoir. Enfin, renversant le buste en arrière,

il parut prendre le ciel à témoin du désastre. La lumière glissa sur le visage du patriarche, éclaira ■■■ orbites creuses, sa bouche ouverte sur un cri qui ne sortait pas. D'un bloc, comme un arbre qu'on abat, Bernardin tomba à côté du trou et ne bougea plus.

Raoul aurait bien voulu courir mais il ne pouvait qu'avancer d'un pas de convalescent. Il n'avait pas encore la tête bien solide et ses jambes tremblaient d'épuisement. A son tour, il s'agenouilla auprès du trou et alluma la petite lampe qui ne le quittait jamais. Il vit la terre, noire et humide, et un ver qui se rétractait. Le vieux était fou. Ce pavé n'avait jamais rien dissimulé.

Raoul braqua sa lumière sur le visage de l'ancêtre. Foudroyé ! Le pauvre bonhomme avait succombé à une crise cardiaque ; la surprise et le désespoir se lisaient encore sur ses traits. Raoul chercha, sur ses poignets, sur ses chevilles, des traces de liens. Mais Bernardin, de toute évidence, n'avait pas été garrotté. D'où sortait-il donc ?... Et soudain Raoul comprit. L'Autre s'était arrangé pour laisser filer son prisonnier et l'avait suivi, certain que le vieux allait le conduire droit à la cachette. L'Autre, par conséquent, ne devait pas être bien loin. Raoul s'accroupit davantage et essaya de percer les ténèbres qui s'accumulaient au pied des murailles. L'ombre ■■■ retirait peu à peu ; la lune allait passer au zénith du château et bientôt toute la cour serait illuminée. Où l'Ennemi se tenait-il ? Sans doute avait-il été témoin de la vaine recherche de Bernardin et cherchait-il quelque nouvelle ruse pour s'emparer de l'objet que le vieux espérait déterrer...

Cette pensée conduisit Raoul à de nouvelles réflexions. Maintenant, son cerveau travaillait à toute vitesse, comme si, par un effet secondaire inattendu, la drogue en avait décuplé la puissance, alors qu'elle tenait toujours son corps asservi. Il n'y avait aucun doute, quelque chose avait été caché sous un pavé, un 24 juin, à minuit, par une nuit de pleine lune, et, à ce moment-là, quelqu'un avait imaginé la formule : *Saint Jean succède à Jacob, d'Artagnan conquiert gloire et fortune à la pointe de l'épée*. C'était un bon moyen de garder la scène en mémoire. Et de qui le vieux Bernardin tenait-il cette phrase magique ? De son père, parbleu ! De cet Evariste, le fidèle majordome, qui devait être présent au moment où la cachette avait été choisie. Car l'événement remontait certainement très loin dans le passé... Jusqu'au dernier comte d'Eunerville... jusqu'au bref séjour du roi Louis-Philippe au château. Qui avait conduit le roi à Trouville ? Evariste. C'était lui qui s'occupait de tout, qui veillait à tout. Et probablement l'idée de cacher un certain objet sous un pavé de la cour était-elle de lui. Le roi, au dernier moment, avait jugé imprudent d'emporter cet objet en exil. Il était revenu au château et l'avait confié au comte d'Eunerville, dont il savait la loyauté. Et le comte, avec l'aide d'Evariste, avait mis la chose en lieu sûr. Mais il fallait que ce fût quelque chose de bien précieux, pour que le roi prît le risque de différer son départ et revînt au château.

Raoul, toujours à genoux, avait l'impression de se changer en statue de pierre. Mais il était trop profondément plongé dans sa méditation pour

songer à bouger. Car il apercevait une faille dans son raisonnement. Un trou !... Une erreur monumentale !... Le roi avait pris la fuite dans la nuit du 2 mars et le comte avait attendu près de quatre mois pour enterrer l'objet ?... Pourquoi cette attente ? A la rigueur, elle pouvait s'expliquer. Le comte avait espéré un prompt retour de Louis-Philippe et comptait lui restituer le dépôt. Le temps passait, l'espoir s'évanouissant, il avait cherché une cachette sûre. Mais comment s'en remettre à  hypothétique clair de lune pour repérer un certain pavé parmi des milliers d'autres ?... Le comte n'était point un ignorant, il devait bien savoir que des calculs extrêmement compliqués seraient nécessaires, quand on voudrait, plus tard, déterminer la position exacte qu'avait occupée l'ombre du mousquetaire en cette nuit du 24 juin 1848. Et si une tempête avait abattu la girouette ?... Non ! Il était impossible qu'on eût caché un objet de très grande valeur avec cette naïveté.

■ Voyons, se disait Raoul, je suis le comte d'Eunerville. Je reçois un dépôt auquel le roi tient autant qu'à sa vie, et j'irais le dissimuler, comme un vulgaire sac d'écus, sous un pavé livré à toutes les intempéries ! Allons donc ! Je ferais semblant, voilà ! Je prendrais à témoin mon fidèle majordome. Je créerais, à tout hasard, une fausse piste. Et puis, à l'insu d'Evariste, je reprendrais l'objet et je le mettrais hors d'atteinte, ailleurs, bien à l'abri. Et le plus remarquable, c'est que cette précaution a été efficace. Evariste a légué à son fils la formule inutile. Et celui-ci l'a conservée pieusement. Il s'est fait le gardien d'un trésor

qui ne se trouvait plus à l'endroit où, un jour, un génie malfaisant essaierait de le déterrer. Il est mort pour rien, le malheureux !... Oui, mais le comte, qui pensait à tout — du moins j'ai le droit de le supposer — ■ dû rassurer son souverain et lui révéler les précautions qu'il avait prises. C'est ce que moi, Lupin, je n'aurais pas manqué de faire... Crebleu !... Tout devient clair. Le roi a répondu... La lettre !... La lettre cachée dans la Bible... Le timbre de la reine Victoria... Et, à la mort du comte, Evariste a hérité de cette lettre et l'a dissimulée dans sa Bible comme une relique... Et le legs si précieux est venu entre les mains de Bernardin, à la mort de son père... Mais cette lettre, la réponse du roi, que contient-elle ?... Des remerciements, bien sûr, mais peut-être aussi... ■

La fièvre battait aux tempes de Raoul. Son raisonnement le conduisait à une impasse. Non ! La lettre du roi ne pouvait livrer clairement la clef de l'énigme. C'était évident. Pas plus que les indications contenues dans les *Mémoires* du comte. La preuve, c'est que le baron avait enlevé Bernardin, qu'il avait eu en main les *Mémoires* et la lettre, et qu'il avait échoué. Le secret était trop bien protégé. Il était perdu !

■ Il est perdu, se dit Raoul. Mais, attention ! L'héritier du roi, maintenant, c'est moi ! ■

Ah ! S'il avait pu disposer de toutes ses énergies, et réfléchir posément, comme il savait si bien le faire ! Mais la drogue minait ses forces et une douloureuse migraine commençait à resserrer son étau autour de son crâne. Pourtant, il devait encore s'appliquer, aller jusqu'au bout de

sa pensée... Le baron... Comment le baron avait-il appris l'existence du secret ?... Question provisoirement insoluble. Il y en avait une autre, beaucoup plus urgente, à résoudre. Comment le vieillard avait-il pu tromper la vigilance de son geôlier ?... Raoul se rappela qu'il s'était déjà posé cette dernière question, qu'il y avait même trouvé une réponse. C'était l'Autre qui avait donné habilement à son prisonnier l'occasion de fuir... et qui, sans doute aussi, lui avait laissé reprendre sa lettre. Et, dans ce cas, la lettre était là... dans la poche de Bernardin... Oui, la lettre était là... logiquement, fatalement... Il suffisait de fouiller... Voilà... Ce pli craquant... Raoul ralluma sa lampe. Il avait gagné. C'était bien la lettre !

Il se redressa en étouffant un gémissement, et un vertige le fit chanceler. Il jeta autour de lui un regard égaré. L'ombre continuait à reculer. Rester plus longtemps ■■■ milieu de cette cour inondée de lumière était de la dernière imprudence. Mais ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il respirait lentement, au bord de l'évanouissement. Rassemblant ses forces pour un dernier sursaut de volonté, il braqua sur la lettre le faisceau de sa lampe, reconnut le timbre bleu que les collectionneurs se disputaient, tira de l'enveloppe un feuillet qu'il ouvrit. Il vit la date :

1^{er} juillet 1848

et il sut qu'il avait deviné juste.

Cher Eunerville,

Dans les malheurs qui m'accablent, votre fidélité reste pour moi un gage d'espérance. Comment

perdre courage quand on a laissé derrière soi des compagnons de lutte aussi dévoués ! Ai-je besoin de vous dire que j'approuve toutes les dispositions que vous avez prises. Elles sont adroites et sûres. Ainsi, tout en égayant la galerie, le fou veille sur un grandiose destin. Vous voyez que je vous ai compris et que je puise encore dans votre ingéniosité l'occasion d'un sourire.

Ma gratitude vous est acquise. Mon affection, vous l'avez déjà depuis longtemps, vous ne l'ignorez point. Que Dieu vous protège et garde intact Eunerville.

Louis-Philippe.

P.S. — Je n'oublierai pas les services que votre majordome ■ rendus à ma cause.

Raoul replia la lettre et la mit dans ■ poche. *Tout en égayant la galerie, le fou veille sur ■■ grandiose destin.* C'était cela, évidemment, la phrase clef. Le comte avait expliqué à son maître les précautions qu'il avait prises pour mettre ■ lieu sûr le dépôt et, par conséquent, l'allusion du roi était précise et claire, autant qu'amusante sans doute, *pour qui connaissait le secret.* Mais pour tout autre, elle restait impénétrable. Le fou ?... Où y avait-il un fou ?...

■ Ici, ricana Raoul. Le fou, c'est moi !... ■

Ses genoux fléchirent et il s'effondra sur le corps du vieux Bernardin.

Il n'avait pas complètement perdu connaissance, mais sa pensée, surmenée, errait dans des limbes cotonneuses. De temps ■ temps, une phrase intel-

ligible ■ formait dans son esprit. « Il ■ forcé la dose... Ce n'est pas normal, une pareille fatigue !... Ne plus bouger... Respirer à fond... Ça va revenir... ■ Il crut sentir, soudain, que le cadavre du vieux bougeait sous lui et la terreur lui arracha une plainte. Que se passait-il ?... Qui le repoussait sur le côté ?...

L'Autre ! L'Autre ! Il était là... Il pouvait disposer de sa proie... Ses mains agiles couraient, couraient... Mais elles ne cherchaient pas la gorge. Elles n'étaient pas venues pour tuer. Seulement pour voler... pour reprendre la lettre... Ah ! Ouvrir les yeux... pas plus d'une seconde... Juste le temps de voir l'Ennemi !...

Encore un effort. Le dernier. Raoul était étendu sur le dos, et, au-dessus de lui, il y avait un ciel tout palpitant d'étoiles... Quelque part, un pas léger s'éloignait. La défaillance se dissipait. Les muscles recommençaient à obéir. Raoul roula sur lui-même et, les yeux ■■ ras du pavé, il aperçut, se dirigeant vers le château, une silhouette qui lui parut gigantesque. Le Monstre allait entrer dans la demeure endormie. Il pourrait achever tranquillement son œuvre de mort.

Lucile ! Là où avait échoué la volonté de Raoul, l'amour réussit. Il se mit debout ; il serra les poings ; courir, pas question. Il ne ferait pas dix foulées. Marcher ? Peut-être. Mais l'Autre aurait déjà pénétré dans la place. Restait le revolver, le gros Smith et Wesson du châtelain. Pourquoi l'Autre ne s'en était-il pas emparé, en même temps qu'il subtilisait la lettre. Méprisait-il donc à ce point son adversaire ? Il allait voir.

Raoul sortit l'arme, leva le bras. Son poignet

tremblait trop. Il replia son coude gauche devant son visage, appuya sur lui le canon du revolver et visa longuement l'ombre qui allait entrer dans la nuit. La détonation fit un bruit énorme et Raoul recula de deux pas. Là-bas, la silhouette tituba, avança encore un peu, tomba sur les genoux, se redressa et disparut au pied des murailles.

Raoul se mit en route, lentement. Il avait encore dans la tête le fracas du revolver. Le sol lui paraissait mou et instable. Il n'était pas encore très sûr d'arriver jusqu'au château mais, pour la première fois depuis longtemps, la joie de la victoire courait dans ses membres comme un fluide bienfaisant, le soutenait dans sa progression incertaine. Il atteignit l'endroit où l'ombre s'était agenouillée. La lumière de sa lampe éclaira des gouttes de sang. Et les gouttes réapparaissaient plus loin, jalonnaient le passage de la Bête. Il n'y avait plus qu'à suivre la piste rouge. Raoul gravit le perron et, à tout hasard, pour condamner l'issue, tourna les verrous et retira la clef de la porte. Il y avait une petite flaque de sang au milieu du vestibule... puis d'autres gouttes en direction de la cuisine. Raoul atteignit une porte basse et voûtée, l'entrée des caves, et s'arrêta pour écouter. Il entendit, perdu dans l'obscurité, un souffle rauque. Il alluma sa lampe et découvrit une volée de marches tachées de sang. S'appuyant au mur, il entreprit de descendre.

L'escalier tournait sur lui-même. Raoul essayait de poser les pieds sur la partie la plus large des marches, pour ne pas faire de faux pas, et il se reprochait d'avoir négligé les caves quand il avait

visiter le château. Tout blessé qu'il était, l'Autre pouvait encore lui tendre un piège. En ce moment même, il retenait sa respiration et préparait peut-être une riposte... Raoul descendit encore quelques marches. Maintenant, il apercevait l'entrée d'un couloir. Et soudain, plus loin, au fond du souterrain, le râle reprit, saccadé, pitoyable. Raoul prit pied dans le passage sombre. Il avait remis le revolver dans sa poche, car il avait besoin de ses deux mains, l'une pour tenir la lampe et l'autre pour s'accrocher au mur, car il sentait toujours ses jambes flageolantes. Et la poursuite reprit, le moribond précédant de peu le malade. Le couloir débouchait dans une salle spacieuse, occupée, sur un de ses côtés, par une rangée de tonneaux. S'agrippant aux fûts, la silhouette hale-tante s'efforçait encore d'avancer. Elle apparaissait confusément, à la limite du rayon lumineux. Elle usait ses dernières forces à fuir, et son souffle épuisé faisait dans l'immense cave un bruit affreux.

■ Rends-toi ! ■ cria Raoul.

L'Autre disparut et ce fut brusquement le silence. Raoul se prit les pieds dans un obstacle invisible et trébucha. Il éclaira le sol et vit des rondins qui avaient roulé loin d'un tas de bois. Il marcha avec précaution jusqu'aux barriques, examina les lieux avant de se risquer plus loin, reconnut, accrochés au mur d'en face, des harnais, des selles, de vieux casiers à bouteilles. Il y eut un long gémissement, au bout de la rangée des fûts, et Raoul, l'image de la cave nettement gravée dans la mémoire, prêt à l'ultime bataille, fit les derniers pas.

L'homme était écroulé sous une ancienne roue de charrette qui était posée, toute droite, le long du mur, comme la barre d'un navire. Il ne bougeait plus, mais il vivait toujours. A sa respiration sifflante, Raoul comprit qu'il avait été touché au poumon. Il se baissa ; saisit le blessé à l'épaule et le retourna sur le dos.

■ Bruno ! ■

LE GARDIEN DU TRÉSOR

LA lampe trembla dans sa main. Il demeura comme anéanti, pendant un moment qui fut court mais qui lui parut durer une éternité. C'était tellement impossible, tellement contraire à toute logique. Bruno, au fond de cette cave ! Bruno, mortellement atteint !... Mais par quelle monstrueuse erreur Bruno s'était-il trouvé sur son chemin ? Raoul se jeta à genoux.

« Bruno... Mon petit Bruno... Tu ne vas pas mourir... Tu ne vas pas me faire ça... »

Les lèvres du jeune homme remuèrent. Raoul se pencha sur lui.

« Pardon... patron...

— Mais voyons... Pardon de quoi ?... Tu n'es pas coupable. Tu ne peux pas être coupable. C'est moi qui ai eu l'idée de cambrioler le château. C'est moi qui ai tout organisé. Tu n'en savais pas plus que moi. Tu en savais même beaucoup moins... Alors ?... Je t'avais ordonné de rentrer

à Paris, après l'enlèvement du vieux. Pourquoi m'as-tu désobéi ?... Qu'est-ce que tu fais ici ?... Pourquoi as-tu repris cette lettre ?... Qui t'a mis au courant ?... »

Raoul se tut brusquement. La vérité venait d'éclater en lui comme un feu de Bengale et elle fusait de tous côtés, jetant sur l'affaire des feux insoutenables entremêlés de grandes ombres mouvantes... Bruno voulut se soulever.

« Reste tranquille... Je sais, maintenant. Je sais. Celui qui t'a mis au courant, parbleu, c'est Bernardin... Tais-toi !... Quel imbécile je suis ! Evidemment, tu l'as soigné, pendant des jours, tu l'as guéri... Il a fini par s'expliquer. Il t'a converti. Il t'a retourné... Toi, l'ancien camelot du Roy... J'aurais dû me méfier, pourtant. Et tu as marché... La fuite de Louis-Philippe... son retour clandestin... le dépôt sacré... Ça t'a monté à la tête ! Ah ! J'aurais voulu vous voir, tous les deux, le vieux chouan et le jeune aristo fauché... Il t'a tout raconté, n'est-ce pas ?... *Je n'oublierai pas les services que votre majordome a rendus à ma cause...* La citation à l'ordre de la Nation des Vauterel ! Leur médaille ! Leur talisman !... Et toi, tu écoutais. Oh ! comme tu écoutais !... Parce que tu savais qu'à la fin le vieux le lâcherait, son secret ! Et il t'a révélé la nature du dépôt ?... Réponds ! Cette fois, tu dois parler. »

Bruno ferma les yeux en signe d'assentiment. Une écume rougeâtre suinta au coin de sa bouche. Sa respiration devenait irrégulière.

« Je t'en supplie, dit Raoul. Pour toi, c'est fini. Mais moi, je peux encore aller jusqu'au bout. Il s'agit d'un secret qui nous dépasse tous, hein ?...

qui intéresse peut-être la France ?... Alors ?... Un tel secret ne peut pas se perdre... Au nom du roi, Bruno ! »

Il approcha son oreille des lèvres du mourant.

« Quoi ?... Le sang ?... Encore ce sang ! Mais quel sang ?... Bruno !... Je t'en conjure... Encore un effort et tout te sera pardonné. ■

Bruno jeta sa tête en avant, comme s'il poussait son dernier souffle et forma un mot que Raoul devina plus qu'il ne l'entendit. L'émotion fut si forte qu'il se releva et se mit à piétiner, comme un homme qui cherche à maîtriser quelque grande douleur.

« Le Sancy !... Tu as dit le Sancy !... Bruno... Sais-tu bien ce que c'est, le Sancy !... Le diamant des diamants ! Une pierre de rêve, qui appartient à Charles le Téméraire... à Jacques I^{er} d'Angleterre... à Mazarin... à Louis XIV... à Louis XV... Ce diamant qui s'entoure d'une légende... et quelle légende !... N'a-t-on pas dit qu'il avait porté malheur à tous ceux qui l'avaient possédé, qu'ils avaient tous été voués aux plus tragiques épreuves !... ■

Très ému, il se tut, mais sa pensée continuait à courir... Louis XVI... sa mort sur l'échafaud... La disparition mystérieuse, ensuite, du bijou merveilleux. Et puis... Là, il ne se rappelait plus très bien... Il avait beau connaître par cœur ce qu'il appelait le curriculum vitae des pierres célèbres, sa mémoire le trahissait. Tout ce qu'il savait, c'est que le Sancy reparaisait entre les mains d'un ministre espagnol... Galceran y quelque chose... Galceran ! Crebleu ! Tout se tenait. Le baron ?... Un arrière-petit-fils ou petit-neveu du

ministre ! A la mort de ce dernier, le Sancy avait été acheté par Charles X. De nouveau, il appartenait au Trésor de la France... Voilà pourquoi Louis-Philippe, au moment de quitter sa patrie, avait voulu mettre en lieu sûr le joyau fabuleux. Voilà pourquoi le comte d'Eunerville avait pris d'extraordinaires précautions. Et pourquoi les Vauterel avaient veillé si jalousement sur ce qu'ils croyaient être la cachette. Sans doute les descendants du ministre espagnol avaient-ils gardé le contact avec les monarques français ; sans doute avaient-ils été honorés de quelques confidences ; confidences suffisantes pour avoir éveillé, trois générations plus tard, la curiosité et l'avidité du baron.

Comme tout devenait clair ! Pour le vieux Bernardin, le Sancy, c'était le symbole de la Monarchie. Tant que le diamant serait à Eunerville, le roi aurait ses chances. La République passerait mais la Royauté revivrait un jour. Et il montait la garde devant le Trésor comme le dragon de la légende. Et quand un usurpateur se rendait maître du château... le vieux frappait. C'était la seule explication possible. Les deux propriétaires qui avaient précédé Jacques Ferranges avaient disparu tragiquement. Et Jacques Ferranges, à son tour, avait été condamné, avec sa jeune femme... Jacques Ferranges qui voulait faire exécuter de grands travaux au château et se préparait ainsi à commettre un sacrilège... En somme, qui vivait au château devait mourir... Lucile... Hubert... Le cabriolet... l'échelle... Alphonse lui-même, l'héritier présomptif, devait disparaître...

Bruno avait fermé les yeux. Raoul le regardait

sans le voir. Il restait anéanti par ce qu'il venait de découvrir et, tout en exécrant le vieux serviteur tant de fois criminel, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour lui un sentiment complexe, où il y avait du respect et de la crainte. De tous ses adversaires, celui-ci avait été le plus noble, dans sa folie.

« Chapeau bas ! murmura-t-il. Et honneur, malgré tout, à la Fidélité ! »

Un gémissement de Bruno l'arracha à sa méditation. Il s'agenouilla, essuya avec son mouchoir la sueur qui poissait le visage de l'agonisant.

« N'essaie pas de parler, dit-il. Pas besoin de m'expliquer. Tout est tellement simple ! Tu as cru, en libérant Bernardin, en montant avec lui toute cette comédie... Victoire bâillonnée, la pauvre vieille !... toi ligoté... qu'il allait revenir au château uniquement pour récupérer le Sancy... et qu'il te serait facile, ensuite, de le lui souffler... Pauvre enfant !... Il est bien revenu au château, mais pour poursuivre d'abord son œuvre de mort... Il était furieux et désespéré. Nous l'avions poussé à bout, le baron et moi. Il se défendait, tu comprends ! Il faisait front, comme un sanglier attaqué par la meute. Sans doute s'était-il tout simplement caché dans sa propre maison, où sa petite-fille lui apportait de la nourriture. Il nous épiait, Lucile et moi. Il a surpris notre conversation ; il a su que je me rendais chez Alphonse Ferranges. Il est arrivé au Clos Saint-Jean juste pour trouver sa victime attachée à une chaise et prête pour le sacrifice. Il l'a tuée à bout portant, avec le revolver que tu lui avais prêté... Car tu le lui avais bien prêté, n'est-ce pas ?... ■

Un rictus de douleur lui tordant la bouche, Bruno écoutait. La lampe posée à plat sur le sol éclairait le plafond et faisait émerger de la pénombre la silhouette penchée de Raoul et la masse confuse du corps de Bruno. Le silence et l'humidité de la cave étaient déjà ceux du tombeau. Bruno n'ignorait pas qu'il était perdu. Il écoutait de toutes ses forces le chuchotement de celui qu'il avait trahi après l'avoir tellement admiré. Et il sentait que si le patron parlait, c'était qu'il ne lui en voulait plus et qu'il continuait à le traiter en confident. Cette voix l'accompagnerait jusqu'au seuil de la mort, et c'était bien, ainsi, c'était comme une absolution.

■ Après Alphonse Ferranges, reprit Raoul, il est descendu sur nos traces au Gros Galet. Il ■ dû bénir le Ciel qui lui livrait un à un ses adversaires prisonniers. Il abat le baron et son valet et récupère la précieuse lettre de Louis-Philippe. J'avoue qu'à sa place j'en aurais peut-être fait autant... Mais voici que la saint Jean succède à la saint Jacob... Il faut déterrer le diamant qui n'est plus en sûreté, le cacher ailleurs... Valérie, plus tard, sera mise dans le secret et un jour, quand le roi remontera sur le trône, elle lui restituera le Sancy. Elle sera une nouvelle Jeanne d'Arc... Pauvre vieux fou !... Alors, il drogue le muscadet ou le fait droguer par la gamine ; et, à minuit, comme Valérie le lui a déjà vu faire, il suit la ligne d'ombre du toit, s'arrête au pavé que désigne d'Artagnan... Mais, cette fois, il le descelle... Toi, bien entendu, tu es au courant... tu es caché quelque part... Il t'a donné rendez-vous... Tu ne te doutes pas, malheureux, qu'il

t'aurait exécuté aussi froidement que les autres... Et le vieux découvre que la cachette est vide. Que se passe-t-il dans sa pauvre tête déjà pleine de phantasmes ?... Il est le mauvais serviteur... Il n'a pas su, malgré tous ses efforts, préserver le dépôt sacré... L'émotion le foudroie... Il s'écroule, mort... La suite... Oh ! Bruno... la suite est lamentable... Si tu m'avais fait confiance ! ■

Bruno fut agité d'un tremblement et ouvrit la bouche pour lutter contre l'étouffement. Son regard se voilait. Raoul lui prit la main.

« Je suis là, Bruno. »

Mais il comprit que le mourant voulait encore dire quelque chose. Il lui souleva la tête.

« Patron... la police... Il a prévenu... »

Un flot de sang lui couvrit le menton. Il se raidit dans une ultime convulsion. Doucement, Raoul le coucha sur le sol et lui ferma les yeux.

« Pauvre gosse ! soupira-t-il. Tu n'étais pas de taille ! Même moi, je vais avoir du mal ! »

Il ramassa la lampe et regarda sa montre. Trois heures. Dans moins de deux heures, la police serait là. Le vieux Bernardin n'avait pas dit son dernier mot et il continuait à se battre. Il avait percé à jour son adversaire et l'avait dénoncé. Ganimard ne devait plus être loin.

« Allons, Lupin ! C'est le moment de montrer que tu es le plus fort ! »

Il fouilla rapidement Bruno, récupéra la lettre, la relut, l'empocha et remonta, après un dernier regard sur le corps étendu. Le Sancy, décidément, méritait sa réputation de diamant maléfique.

Lucile dormait toujours au creux du fauteuil. Après avoir condamné la partie centrale du rez-

de-chaussée, il monta au premier et entra dans la galerie. Avec précaution, soulevant le coin d'une tenture, il s'embusqua une minute dans l'embrasure d'une des fenêtres. Le cadavre de Bernardin était toujours couché au milieu de la cour. Personne en vue ! Et pourtant Raoul ne tarda pas à repérer, au loin, au-delà de la grille, des mouvements suspects. Il aperçut même le feu, tout de suite éteint, d'une lampe électrique. Puis une ombre traversa la route. Ganimard mettait ses troupes en place pour l'assaut final, qui aurait lieu à l'heure légale, dès que percerait le premier rayon de soleil. Tout autour du château, policiers et gendarmes devaient tendre un cordon infranchissable. L'imminence du combat ranima Raoul.

« Vous croyez m'avoir facilement, ricana-t-il. C'est ce qu'on va voir. Mais d'abord le Sancy... Il me reste exactement une heure et demie pour le découvrir. Je prétends que c'est une heure de trop... Mais je voudrais bien savoir par où commencer ! »

Il abandonna la fenêtre, laissa retomber la tenture et alluma le lustre central. Puis il se planta au milieu de l'immense pièce, mains aux hanches et, sur-le-champ, il oublia Bernardin, Bruno, la police. Il ne fut plus qu'un regard, aussi aigu que celui d'un épervier, et une pensée ramassée sur elle-même et développant une énergie hors du commun. Lentement, il répéta la phrase écrite par le roi. *Tout en égayant la galerie, le fou veille sur un grandiose destin.* Simple allusion, évidemment, et non pas phrase de code. Mais allusion précise. Le roi avait dit, à mots couverts, quelque chose d'essentiel que ni Eva-

riste, ni Bernardin, ni le baron n'avaient su interpréter.

« La galerie... J'y suis, dit Raoul. Mais qu'est-ce qui égaie cette pièce plutôt sinistre?... La tapisserie... Et qu'est-ce qui joue, aux pieds de François I^{er}... Triboulet, son fou ! »

Il s'approcha de la tapisserie, la souleva, palpa le mur couvert de poussière à l'endroit où Triboulet se trouvait quand la tapisserie tombait d'aplomb. Pas la moindre aspérité. Pas la moindre cachette creusée dans la pierre. Et pourtant, aucun doute ! Le fou indiquait sûrement l'endroit où se tenait le Sancy. Il veillait sur lui... Raoul tâta, du bout des doigts, la rugueuse étoffe, puis recula pour embrasser d'un seul coup d'œil la scène représentée sur la tapisserie... Est-ce que la main de Triboulet désignait une direction déterminée?... Non. Elle flattait le cou d'un chien, d'un geste tout à fait naturel, qui excluait toute arrière-pensée. Il ne pouvait s'agir de Triboulet. Mais peut-être y avait-il, dans la galerie, un autre fou ?

Raoul commença à regarder plus attentivement qu'il ne l'avait jamais fait les portraits qui s'alignaient de part et d'autre de la tapisserie. Mais quoi ! Ces têtes solennelles, ces habits sévères appartenaient à de nobles magistrats, à des prélats recueillis. Rien qui ressemblât à un fou !... Le secret se dérobait toujours.

Aux fenêtres, le clair de lune pâlisait. Il s'y mêlait déjà une trace de jour. Ganimard devait faire, maintenant, les cent pas, sa montre à la main.

« Sacrebleu ! s'écria Raoul. Je dois trouver ! »

Il revint devant la tapisserie, la souleva encore,

la secoua, tira dessus, espérant contre tout espoir que quelque chose allait se produire. Un léger bruit le fit sursauter. Il se retourna et reconnut, sur le seuil de la galerie, la silhouette mince de Lucile. Oubliant son problème, il se précipita au-devant de la jeune fille.

« Lucile !... Comment vous sentez-vous ? »

Elle passa ses longues mains fines sur son visage.

« Pourquoi ai-je dormi ainsi ? murmura-t-elle.

— Nous avons tous été drogués... Je vous expliquerai plus tard... Sachez seulement que tout danger est écarté. »

Il passa un bras autour des épaules de Lucile et l'entraîna vers le milieu de la pièce.

« Venez... Je cherche un fou. Et je n'ai que quelques minutes, maintenant, pour le trouver... Mais vous êtes là, Lucile, et cela change tout. Je sais, je sens que je tiens la vérité... Pour vous, je veux faire un miracle. »

Une étrange exaltation s'emparait de lui. Il serra plus fort l'épaule de sa compagne.

« Un fou, répéta-t-il. Regardons mieux... Un fou ! Cela doit se voir... Non ! Surtout pas de questions. Vous êtes avec moi, cela suffit... Ah ! J'ai compris... Vous le voyez, cette fois ? »

Lucile tendit le doigt vers Triboulet.

« Mais non !... Pas Triboulet, justement. L'autre... Regardez le roi... pas son visage... suivez la ligne de l'épaule, le bras... Vous arrivez à sa main... Elle va saisir quoi ?... Allons, Lucile. Un peu d'observation... Que va-t-elle saisir sur l'échiquier... Non ? Vous ne devinez pas ?... Le fou, pardi ! Et vous remarquerez qu'il n'en reste plus

qu'un, sur le jeu. L'adversaire du roi a perdu les siens. Cette fois, nous y sommes !... »

Lâchant Lucile, il se précipita, souleva la tapisserie, se dressa sur la pointe des pieds et, le bras tendu, frappa du poing le mur, sous l'échiquier. Mais le mur rendit un son plein. Fausse joie ! Il rejoignit Lucile qui n'avait pas bougé.

« Je suis pourtant sûr que nous touchons au but, dit-il.

— J'entends du bruit dehors, murmura Lucile.

— Ce n'est rien. C'est la police.

— La police ?

— Oui. Ça aussi, je vous l'expliquerai... Voyons ! Le fou veille sur un grandiose destin... »

Il se mit à marcher, de long en large. De temps en temps, il frappait du pied. Lucile voyait se transformer peu à peu l'homme qu'elle avait si longtemps pris pour le reporter Richard Dumont. Ce visage sculpté par l'effort, cette agitation sourde qui traversait le personnage comme un courant électrique... Il revint vers elle et s'arrêta pour la regarder. Un pâle rayon de soleil filtrait par une fente des tentures et nimbait la jeune fille qui se tenait immobile, sur le sol aux carreaux noirs et blancs, comme la reine d'un jeu d'échecs... Mais oui ! Un jeu d'échecs ! Il porta la main à ses yeux, comme aveuglé par une trop vive lumière.

« Vous êtes Arsène Lupin ! s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi.

— Taisez-vous donc !... Oui, je suis Arsène Lupin... Quelle importance ! Vous la voyez, cette galerie... C'est un échiquier. »

Il y eut, du côté du parc, un brusque fracas.

■ Cinq minutes pour enfoncer la grille, dit-il. J'ai le temps... C'est un échiquier... Non. Il y a trop de cases... Mais je brûle, grâce à vous... Qu'est-ce qui peut, dans cette salle, jouer le rôle d'un échiquier ? »

Il pivota sur un talon, fit claquer ses doigts.

« L'estrade, parbleu !... L'estrade aux musiciens... »

Il saisit Lucile par le poignet et l'entraîna vers la partie surélevée de la galerie. Trois marches.

■ Comptez, dit-il. Huit cases d'un côté, huit cases de l'autre. Soixante-quatre cases ! Le compte y est. J'ai lu quelque part qu'autrefois des châtelains jouaient aux échecs avec des pièces vivantes... Eh bien, nous sommes debout, en ce moment sur l'échiquier des comtes d'Eunerville... Vous commencez à comprendre ?... Allons, Lucile ! Ne faites pas ces yeux. Vous l'avez l'air toute triste. C'est la police qui vous fait peur ? Vous croyez qu'ils vont m'arrêter ? »

Des coups violents ébranlaient la grille. Il haussa les épaules.

■ J'aurais voulu un peu de silence, de calme, de recueillement, continua-t-il. Mais Ganimard ■ l'habitude de tout gâcher... Entre nous, Lucile, c'est un esprit grossier. A cause de lui, je suis en train de rater mon effet. Tant pis !... Voyons, Lucile, savez-vous jouer aux échecs ?

— Non.

— Dommage, car François I^{er} prépare un coup difficile... Mais vous apercevez d'ici la position de son fou, n'est-ce pas ?... Tout au bord droit, à deux cases du fond, presque en face de la reine adverse... Je n'ai donc plus qu'à gagner le bord

droit de l'estrade... voilà... à m'avancer vers le mur d'en face pour m'arrêter à deux cases... J'y suis. »

Il frappa le sol d'un coup de talon.

« Vous ignorez, naturellement, ce qui se cache là-dessous. Je vais vous le dire. Un diamant fabuleux, légendaire, qui vaut non pas une fortune mais cent fortunes. Le trésor du roi Louis-Philippe. Le trésor de la France... Et grâce à moi... »

Il tira un canif de sa poche, l'ouvrit, se baissa et introduisit la lame entre la case blanche et la case noire.

« Un scellement qui date de plus de soixante ans... Mais du travail d'amateur... Le comte ne s'y entendait guère en maçonnerie... »

La porte de la grille, cédant brusquement, s'ouvrit avec un grand bruit et des piétinements emplirent bientôt la cour.

« Oh ! Oh ! dit Raoul avec placidité. Ils arrivent !... Mais ils sont loin d'être encore là... Les portes et les volets en ont vu d'autres !... Ne tremblez pas, Lucile... Voici le moment que j'attendais... *Le fou veille sur un grandiose destin...* Tenez ! »

Avec sa lame, il avait fait tout le tour du carreau ; il pesa fortement sur une de ses extrémités, et la plaque bascula de quelques centimètres. Il acheva de la soulever, découvrit une excavation aux parois lisses comme celles d'une boîte. Il y plongea la main, ramena un lourd écrin d'argent. Lucile, saisie, avait croisé les bras sur sa poitrine, en un geste machinal de prière. Raoul se redressa.

« Le Sancy ! » murmura-t-il.

Sa voix tremblait un peu. Il ouvrit l'écrin et

aussitôt la pierre de rêve étincela. Il la fit couler au creux de sa paume. Elle était énorme et vivait de mille feux.

« Le Sancy ! »

Dans le silence, ils entendirent le grincement d'un outil, qui attaquait la porte d'entrée.

■ Vous pleurez ? dit doucement Raoul.

— Je pleure, chuchota Lucile, parce que vous êtes venu exprès pour voler ce diamant... C'est plus fort que vous, n'est-ce pas ? »

Il partit d'un grand rire heureux.

■ Voler le Sancy, moi !... En voilà une idée.

— Alors... pourquoi ?

— Mais pour le remettre à qui de droit, petite fille... Vous êtes adorable ! »

Il la serra contre lui d'un geste plein de tendresse.

« Lucile !... Ne croyez pas tout ce que vous avez lu sur moi. Bien sûr, j'ai eu mes péchés de jeunesse. Comme tout le monde !... Mais le Sancy, lui, c'est autre chose. Il n'appartient à personne. Et personne n'a le droit d'y toucher... Regardez-le encore ! »

Il le prit entre le pouce et l'index, le leva dans la lumière et le diamant s'enflamma comme un tison.

« Cinq siècles d'Histoire, dit-il. Tant de deuils, de violences, de malheurs... Un jour, Lucile, je vous conterai le Sancy ! »

Elle se blottit contre lui.

« Vous reviendrez donc ?

— Si je reviendrai !... Quelle question !... N'avons-nous pas à classer tous les volumes de la bibliothèque ?... Je n'ai pas encore donné congé

au petit Catarat... Mais pour le moment, je dois me mettre à l'abri... Ecoutez ces vandales... Ils vont démolir la maison. ■

Il replaça le joyau dans son écrin qu'il referma soigneusement et glissa dans sa poche.

« Lucile, vous avez ma parole. Demain, le Sancy sera rendu à la France... Et maintenant, au revoir, Lucile... A bientôt, je vous le promets... Vous êtes mon Sancy, à moi ! ■

Il posa les lèvres sur les mains de la jeune fille, puis la conduisit dans la bibliothèque et la fit asseoir dans un fauteuil.

■ Faites semblant de dormir... Quand Ganimard vous interrogera, vous ne saurez rien... Vous n'aurez vu personne... Vous sortirez d'un lourd sommeil... Dormez ! Je le veux. ■

Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, quelques secondes plus tard, son compagnon avait disparu. Des pas pesants ébranlaient l'escalier. Dans le salon, Pollux hurlait à la mort.

Raoul, au seuil de la cave, écoutait le tumulte.

« Bigre ! Il était moins cinq ! Et maintenant, de l'air... Puisque Bruno cherchait à fuir par la cave, c'est qu'il y a de ce côté-là un passage que le vieux Bernardin lui a indiqué. Le passage par lequel ils ont regagné le château... Le passage qui ■ dû servir à Louis-Philippe... ■

Il dévala les marches, parcourut le souterrain, s'arrêta devant le cadavre de Bruno. La roue, parbleu ! La roue accrochée au mur. Il en saisit les rayons et essaya de la faire tourner. Il sentit une résistance, appuya davantage. Il y eut un bruit de chaînes dans l'épaisseur de la muraille, les moellons parurent se séparer, et une ouverture

béa ; d'où sortait un courant d'air froid. Raoul hésita un peu, tendit l'oreille. Assourdi, le fracas de la perquisition semblait se rapprocher. Il se baissa et, d'un coup de reins, chargea le mort sur son dos.

« Viens, petit... Tu n'auras pas une sépulture indigne... Et nul ne saura jamais qu'un jour tu as trahi ton seul ami ! »

ÉPILOGUE

LE PORTE-MALHEUR

LE domestique, effaré, apporta la carte de visite sur un plateau.

« Eh bien, dit Valenglay, l'ancien président du Conseil, qu'est-ce que c'est ? »

Il prit la carte, la lut et haussa les sourcils.

« Je le fais entrer ? demanda le domestique.

— Evidemment. »

Un instant plus tard, Arsène Lupin franchissait le seuil du cabinet de travail du député. Ce dernier se leva et salua courtoisement son visiteur.

« Asseyez-vous, je vous prie.

— Monsieur le président, dit Lupin, je serai bref. »

Il tira de sa poche un écrin qu'il ouvrit.

Valenglay recula, comme si on l'avait frappé au visage. Il contemplait l'énorme diamant avec des yeux arrondis par la stupeur.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Sancy ! »

Valenglay, lentement, se recomposa un visage.

■ Le Sancy, répéta-t-il. Ce diamant qui appartenait à la Couronne ? Ce diamant qui...

— Lui-même.

— Et pourquoi me l'apportez-vous ?

— Je vous le donne. ■

Valenglay retourna à son bureau et s'assit.

« Où l'avez-vous trouvé ?

— Peu importe ! Maintenant, il appartient à la France. Je compte sur vous, monsieur le président, pour faire le nécessaire. »

Valenglay considéra ce diable d'homme qui, surgissant du néant, lui apportait un trésor.

« J'apprécie le cadeau, fit-il, mi-figue, mi-raisin. Mais je me demande si je dois l'accepter... Vous ne pouvez ignorer la réputation de ce diamant. Vous savez qu'il porte malheur... Aussi, voyez devant quelle responsabilité vous me placez.

— Je ne vous croyais pas superstitieux, monsieur le président. Mais quoi ?... Vous craignez que la France ne soit ravagée par un tremblement de terre... ou recouverte par les eaux ? »

Il y eut un silence. Valenglay reprit enfin :

■ Eh bien, je prends mes risques... J'accepte... En échange, que puis-je pour vous, monsieur... Monsieur...

— Raoul d'Apignac. Excusez-moi, monsieur le président. J'ai dû employer une vieille carte. Arsène Lupin est mort...

— Si j'en doutais, j'en aurais la preuve ce matin. ■

Valenglay tendit la main. Lupin y déposa l'écrin.

■ Je souhaite, reprit-il, que l'inspecteur Ganimard mette fin à son enquête. Qu'on le rappelle. Qu'on lui donne de nouveaux ordres. Il se trouve,

monsieur le président, que j'ai besoin de paix, d'oubli. »

Il se pencha et ajouta, sur un ton de confiance :

« J'ai besoin d'être heureux.

— J'y veillerai », dit Valenglay.

Les deux hommes se levèrent ensemble et, pendant une seconde, ils parurent se mesurer du regard.

« Quel dommage, soupira l'ancien président du Conseil. Si vous vouliez, monsieur d'Apignac... Vous pourriez nous rendre tant de services ! »

Il baissa les yeux et rêva un instant.

« Allons, dit-il. Pas de regrets. Je vous remercie... au nom du Pays. On saura, en haut lieu, ce que vous avez fait. »

Malgré son scepticisme de vieux parlementaire qui avait assisté à tant de batailles politiques, de scandales et de palinodies, il était ému.

« Merci, dit-il encore. Permettez que je vous serre la main. »

*
**

Lupin arrêta un taximètre.

« A la gare Saint-Lazare. »

Il était joyeux. Il rentrait à Eunerville. Il s'apprêtait à redevenir Léonce Catarat et il se promettait de faire durer sa besogne longtemps, longtemps...

« Lucile, murmura-t-il. J'ai vingt ans, aujourd'hui, pour toi. »

Il n'entendit pas le crieur de journaux qui brandissait une feuille barrée d'un titre énorme :

« Assassinat de l'archiduc François-Ferdinand !... L'attentat de Serajevo !... »

TABLE

I — Le château de la Belle au bois dormant	5
II — Un point d'histoire	33
III — La jeune fille en détresse	59
IV — L'in pace	79
V — L'enlèvement	99
VI — Le Clos Saint-Jean	135
VII — Le carnage	159
VIII — Saint Jean succède à Jacob	171
IX — La nuit du solstice	187
X — Le gardien du trésor	203
Epilogue : le porte-malheur	219

ŒUVRES DE BOILEAU-NARCEJAC

CELLE QUI N'ÉTAIT PLUS...

dont H.-G. Clouzot a tiré son film Les Diaboliques.

LES LOUVES

porté à l'écran par Luis Saslavsky.

D'ENTRE LES MORTS...

dont Alfred Hitchcock a tiré son film : Sueurs froides.

LE MAUVAIS ŒIL.

LES VISAGES DE L'OMBRE

porté à l'écran par David Easy.

A CŒUR PERDU

dont Étienne Périer a tiré son film : Meurtre en 45 tours.

LES MAGICIENNES

porté à l'écran par Serge Friedman.

L'INGÉNIEUR AIMAIT TROP LES CHIFFRES.

MALÉFICES

porté à l'écran par Henri Decoin.

MALDONNE

porté à l'écran par Sergio Gobbi.

LES VICTIMES.

ET MON TOUT EST UN HOMME

Prix de l'humour noir 1965.

LA MORT A DIT : PEUT-ÊTRE.

LA PORTE DU LARGE.

DELIRIUM.

LES VEUFS.

LA VIE EN MIETTES.

OPÉRATION PRIMEVÈRE.

FRÈRE JUDAS.

LE TRAIN BLEU S'ARRÊTE TREIZE FOIS... (nouvelles)

MANIGANCES (nouvelles).

LE ROMAN POLICIER (essai).

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

6, place d'Alleray - Paris.

Usine de La Flèche, le 15-01-1975.

11745 - Dépôt légal n° 4217, 1^{er} trimestre 1975.

LE LIVRE DE POCHE - 22, avenue Pierre 1^{er} de Serbie - Paris.

30 - 22 - 4098 - 01

ISBN : 2 - 253 - 00721 - 8



30 / 4098 / 7

Pierre Faucheux / Dedalus / Photo Fotogram

KO-216-793

